Chroniques et traditions surnaturelles de la Flandre / par M. S.-Henry Berthoud ; publiées par M. Ch. Lemesle

CHRONIQUES

ET

TRADITIONS SURNATURELLES DE LA FLANDRE.

DEUXIÈME SÉRIE.

Cet ouvrage se trouve aussi chez

LECOINTE et POUGIN, quai des Augustins.

PIGOREAU, place St.-Germain-l'Auxerrois.

CORBET aîné, quai des Augustins.

OLLIVIER, rue St.-André-des-Arts.

ASTOIN, même rue.

IMPRIMERIE DE A. BARBIER,

A SÈVRES, RUE DE VAUGIRARD, N. 14.



CHRONIQUES

ET

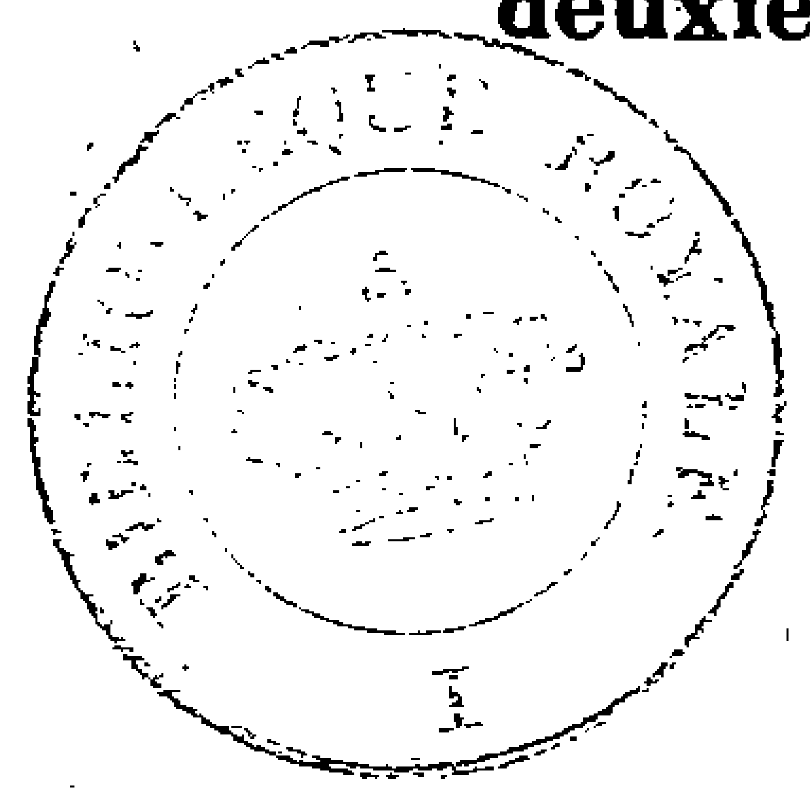
TRADITIONS SURNATURELLES DE LA FLANDRE

PAR

S.-HENRY BERTHOUD.



deuxième série.



A PARIS,

CHEZ WERDET, ÉDITEUR,
18, RUE DES QUATRE-VENTS.
Mme CHARLES-BÉCHET,
59, QUAI DES AUGUSTINS.

M D CCC XXXIV.

TABLE

DES MATIÈRES DE LA DEUXIÈME SÉRIE.

PILE OU FACE.

PILE OU FACE.

NOUVELLE FLAMANDE.

Au premier coup d'œil, les joueurs lurent sur le visage du novice un horrible mystère.

H. DE BALZAC. *La Peau de chagrin.*

Un de mes aïeux emprunta vingt mille ducats, et ne donna pour gage que sa moustache. Jamais son créancier n'eut la moindre inquiétude, et il fut payé au jour de l'échéance.

THOMAS DE CARCASSOL.

§ I. *La partie gagnée.*

N'est-il pas vrai? Antonio, c'est déjà un spectacle plein d'émotions que ces hommes debout autour d'une table de jeu, ces hommes avec leurs physionomies que contracte une impassibilité convulsive. Et puis l'or qui tinte et qui

brille ! Le grand silence d'un coup décisif ! Le murmure sourd qui suit une partie gagnée ! Les mains que l'on tend ! Les voix qui réclament ! Les joueurs qui jettent de l'or sur le tapis ! Les félons qui s'éloignent furtivement avec leur mesquine proie et qui bravent le mépris pour cent ducats ! Des transes, des transports, des tourmens, des sarcasmes : et tout cela renfermé soigneusement dans sa poitrine, caché à tous les yeux; pour soi, pour soi seul ! Tout cela, durant une fête parmi des femmes à la poitrine nue, au milieu d'une atmosphère tiède et molle, tout cela aux vagues accords des guitares, des flûtes et des violes, aux bruissemens de mille voix.

Mais se mêler soi-même à ce groupe; soi-même jeter une grosse somme parmi les tas d'or; soi-même tenir dans ses mains tremblantes, les cartes qui vont adjuger ces richesses, soi-même panteler d'attente, soi-même tressaillir à chacune des rapides chances qui se succèdent: être l'objet de vœux ardens; devenir quelques minutes, puissant comme le destin, s'entendre maudir comme Satan, ou bénir comme le Sauveur. Oh ! ce sont là encore bien d'autre émotions! C'est là vivre, c'est là sentir, n'est-il pas vrai ? Antonio.

Eh! bien, il y a un quart-d'heure, j'ai joué mieux qu'au Lansquenet, mieux que de l'or. J'ai joué ma vie, ma vie de jeune homme de vingt-cinq ans. Ma vie de capitaine Espagnol, avec ses extravagances, ses orgies, ses bruyantes équipées ; ma vie avec ses sérénades nocturnes, ses duels, ses rendez-vous ; et tout cela en un moment, en une seconde. Une seconde a suffi ; une chance a décidé. J'ai plus vécu en une seconde que toi dans toute ta vie.

Et j'ai gagné. Allons! allons! du vin : de belles filles! appelle tous nos camarades! Allons des guitarres, des danses, des baisers, des cris, de l'ivresse! Bombance jusqu'à demain, jusqu'après demain, tant qu'on le voudra! J'ai gagné! J'ai gagné!

Je l'ai gagnée, te dis-je, je l'ai gagnée cette partie, et à un jeune homme comme moi, à mon beau cousin Pezarre del Montes, à celui qui devait partager avec moi l'héritage de mon vieil oncle don Gordos, à celui qui devait épouser la belle Marguerite Raparlier! Et à présent l'héritage, Marguerite et ma vie de jeune homme de vingt-cinq ans, tout cela est à moi, à moi seul.

Il vint me trouver tout à l'heure, l'insensé :

—Je suis jaloux de toi, car tu aimes Marguerite. Je te hais, car tu dois partager avec moi l'héritage de mon oncle. Tant que tu vivras, je ne saurais goûter les baisers de Marguerite; il me souviendra toujours du regard qu'elle t'a jeté tantôt.

Toi, non plus, tu ne saurais être heureux tant que Marguerite dormira dans mes bras, tant que pâle de jalousie et de désespoir tu rôderas autour de mon logis. Toi non plus, tu ne saurais dissiper gaiement une fortune partagée avec moi.

Voyons, le veux-tu? Bonheur complet à l'un de nous deux : pour l'un l'héritage, Marguerite et la mort d'un rival; pour l'autre, le poignard ou bien pire : le cloître. Que cette pièce décide. Le veux-tu?

— Tope.

Il jeta en l'air la pièce d'or. Le cœur palpitant, la poitrine serrée, je criai machinalement un mot, je suivis de mes yeux hébétés le ducat qui s'élevait en tournoyant. Il retomba, bondit et s'arrêta. Antonio, je ne savais plus lequel des deux mots j'avais dit : pile ou face?

Et lui était là, debout, fixant sur la pièce des regards convulsifs, des regards si étranges que

je ne pouvais deviner si c'était de la joie ou du désespoir ! Tout à coup il s'écria : « Malédiction ! Ah ! ».... Ce cri effroyable me fit bondir de joie, m'enivra d'un bonheur qui ressemblait à de la rage.

J'avais gagné, gagné, oui gagné. Comme il l'avait dit, à moi l'héritage, Marguerite, et la mort d'un rival.

Du vin ! du vin ! des baisers, de folles joies! orgie ! orgie ! jusqu'à demain, jusqu'après-demain. Appelle nos camarades, qu'ils viennent tous. J'ai gagné ! J'ai gagné !

A ces cris de joie, plusieurs officiers Espagnols accoururent et entourèrent don Carlos avec empressement. Car don Carlos à l'imagination ardente, aux propos dévergondés et spirituels, car don Carlos cavalier preste, fougueux, parfait, était pour tout le régiment un objet d'envie et d'affection. Chacun citait ses bons mots, chacun énumérait ses maîtresses, et nul n'aurait essayé de croiser le fer avec lui ; attendu que pour l'avoir tenté plus d'un gissait à toujours sur le dos. Don Carlos, par un geste, recommanda la discrétion à Antonio, et puis il se mit à conter je ne sais quelle folle histoire à ses camarades, pour expliquer sa bruyante al-

légresse. Bientôt des bottrines de vin couvrirent la longue table du cabaret : des parties de Lansquenet s'organisèrent, et un murmure de voix apprit aux pacifiques voisins du *Lion d'or*, que, malgré la nuit et le couvre-feu, les dragons espagnols faisaient orgie.

Un tel tintamare se passait bien proche de la maison habitée par la gente demoiselle Marguerite Raparlier. Et néanmoins, il ne troubla en aucune façon la profonde rêverie de cette jeune fille. Oh ! voyez-vous, c'est que l'amour et la vanité la berçaient de leurs plus doux prestiges ! Plongée dans un de ces grands et voluptueux fauteuils de l'époque, elle n'avait point seulement pris garde que le jour s'en était allé et qu'il faisait nuit sombre. Heureuse au delà de ce qu'on peut exprimer, elle se laissait aller aux plus fantasques projets de son imagination, et à tous ses projets venait s'associer l'idée de don Pezzare, de don Pezzare son fiancé. Fière de l'amour d'un cavalier aussi accompli, fière de son haut rang et de son noble lignage, elle se livrait avec abandon aux caressantes promesses de l'avenir. Riche, belle, aimée, il ne lui manquait que la couronne de marquise, et Pezarre, son Pezarre la lui posait sur le front.

Et le jour des nôces est enfin fixé, irrévocablement fixé. A huit jours de là, elle recevra les félicitations de tout Cambrai qui s'empressera de venir complimenter la fille de l'échevin et l'épouse du marquis. Mais le voilà... Et se levant avec une prestesse joyeuse, elle courut au devant de lui.

— Pezarre! mon Pezarre! — Pourquoi cette pâleur? pourquoi ce silence? Votre main frissonne dans la mienne! Sainte Vierge Marie, pourquoi? dites, dites.

Pezarre détourna la tête et se porta convulsivement au front une main qui tremblait. Après cela il fit quelques pas sans but, puis il dit :

— Adieu!

— Pezarre! juste ciel, pourquoi cet effroi? pourquoi cet embarras? pourquoi cet adieu?... Il s'en va! il ne m'écoute pas! Pezarre! mon fiancé!

— Je ne le suis plus!

— Oh! fit-elle en joignant les mains. Oh! quelles paroles! Quoi! l'ai-je bien entendu? Ecoute, Pezarre, malheur à toi! J'ai avoué, moi, à la face de tous, que je t'aimais; j'ai prié, moi, j'ai supplié pour être à toi; ils ont

dit tous : elle épouse, elle, la vaniteuse fille de l'échevin, elle épouse un capitaine qui ne possède au monde que la cape et l'épée; ils l'ont dit jusque devant moi ; j'ai souffert tout cela sans un murmure. Et maintenant lâche et félon, tu m'abandonnes ! Oh ! oui, malheur à toi !

Eperdue, tremblante de rage et de douleur, Marguerite ne put contenir davantage ses larmes qui s'échappèrent et se répandirent sur ses joues brûlantes.

— Malheur à moi ! répéta Pezarre après un long silence, et absorbé par le plus poignant désespoir. Malheur à moi, oui, malheur à moi ! Tu as souri tout-à-l'heure à ce frivole dameret Carlos, tu as reçu avec vanité son insolent hommage. Il est de sang royal, il est le plus brillant cavalier de toute l'armée, il va partout répétant qu'il t'aime... Je n'ai pu me contenir, et j'ai dit : que l'un de nous d'eux meure aujourd'hui, à l'instant !

La blessure que j'ai au bras, ne me laissait pas, d'ici à plus d'un mois, la possibilité de combattre. Il me fallait sortir de cette exécrable anxiété. Alors j'ai dit : « que le sort décide ! » Malédiction ! Carlos l'emporte !

Alors il conta longuement à Marguerite ce

qui s'était passé entre lui et son rival. Marguerite le laissa dire, et quand il eut fini :

—Et vous croyez sans doute, noble seigneur del Montès, vous croyez sans doute que je vais ratifier ce beau traité, vous croyez que je vais devenir humblement, le gain d'un joueur, comme on ferait d'un double ou d'une piécette. Allons, allons, vous voulez rire de moi, et vous oubliez qui je suis. Jouez votre héritage, tant qu'il vous plaira, mais vous êtes bien osé de mêler mon nom à de telles folies.

— Adieu, Marguerite! Ces mots étouffés par le désespoir, furent la réponse de don Pezarre.

La fille de l'échevin lui laissa faire quelques pas, mais quand elle entendit la porte se refermer sur Pezarre, tout son beau courage fit place à la crainte, et elle courut vers son amant qu'elle ramena.

Écoute, dit-elle, tu ne peux pas mourir. Je ne le veux pas. Tu es à moi, tu m'appartiens, tu es mon fiancé, mon époux. Tout ce que vous avez fait est folie de jeunes hommes. Don Carlos ne peut sérieusement exiger l'accomplissement d'un pareil traité. Allons le trouver. Qu'il prenne

ta fortune, la mienne, tout ce que je possède. Mais toi, toi...

Un regard qu'elle jeta sur Pezarre, apprit à la pauvre fille qu'il ne lui restait plus d'espoir de ce côté.

Eh bien ajouta-t-elle en se jetant aux genoux de don Pezarre, fuyons. La nuit est obscure : prends cet or, ces diamans, partons sans prévenir personne, pas même mon père, et puisse-t-il ne pas en mourir. Tu changeras de nom; nous irons chercher un asile dans quelque pays inconnu; où tu voudras, n'importe... Tu hésites? Oh! tu ne m'aimes pas; car crois-tu, moi, qu'il ne m'en coûte rien, de m'enfuir comme une fille perdue, pour permettre à tous de dire ici demain : « Marguerite Raparlier qui faisait tant la fière s'est laissée enlever par un cadet espagnol. »

Allons, allons ne t'en va pas : reste, reste! Encore un moment! l'heure de la mort n'est pas fixée à cette heure, à aujourd'hui. Attends jusqu'à demain : prends pitié de la pauvre Marguerite. Vois, elle est à tes genoux. Mon dieu! mon dieu! que ces hommes sont impitoyables! oh! reste, reste. Écoute : voici un moyen :

Fuyons! et nous jetterons dans l'Escaut mon voile et ton mantel.

On dira : ils se sont noyés ! ah ! voilà un bon moyen, n'est-ce pas? tu ne peux plus refuser à présent, ton honneur sera sauvé. Mais, non, mais non, il refuse encore!

Reviens, reviens, je n'ai pas tout dit. Mon Dieu inspirez-moi, faites qu'il m'écoute! Oh! je ne te quitte pas, je ne te laisse point aller : traine-moi, après toi, couvre-moi de ton sang, frappe, tue-toi dans mes bras si tu l'oses. Pourquoi n'oserais-tu pas? tu me repousses bien ici? Courage, voyons, j'embrasse tes genoux, repousse-moi du pied, courage! tu as déjà trop bien fait pour hésiter à frapper du pied, qui? une femme.

— O mon Dieu! mon Dieu, touchez son cœur!... Pezarre, tu m'as dit qu'il te laissait à choisir entre la mort et un couvent. Eh bien! fais-toi moine... Ils ne diront pas que tu manques de cœur, tu es brave, chacun le sait, et puis, Dieu te bénira... Ah! il m'échappe, il fuit, Dieu! mon Dieu!

Elle tomba sans connaissance et Pezarre qui s'était arraché de ses bras, disparut.

§ II. *Le combat de taureaux.*

Trois ans après, il y avait à Madrid un grand combat de taureaux et le vaste cirque où se donnait ce combat, était rempli d'une foule immense ; le beau monde au premier rang, puis les bourgeois, après cela la populace.

Au milieu de toute cette bruyante cohue, circulaient des moines, une bourse à la main, et allant de l'un à l'autre quêter, ou pour les trépassés, ou pour le rachat des captifs, ou bien, c'était le grand nombre, pour leurs couvens. Quoique les spectateurs fussent horriblement serrés les uns contre les autres, on ne manquait jamais de se lever respectueusement devant les moines, lorsqu'ils parcouraient l'enceinte du public assis, ou de leur ouvrir un passage, lorsqu'ils fendaient la foule qui se tenait debout à l'extrémité du cirque.

Tous les quêteurs faisaient de bonnes recettes, mais l'un d'eux semblait privilégié : car trois fois il avait dû verser dans la besace de deux frères lais qui le suivaient, les sommes que l'on déposait de toutes parts dans la bourse qu'il tendait à un chacun. C'était un grand

homme sec, tout-à-fait chauve, et dont le teint have et les joues creusées révélaient de grandes austérités ou une maladie mortelle.

Il avait parcouru à peu près la moitié du cirque, quand des cris jetés de toutes parts, annoncèrent l'entrée d'un taureau dans l'arène. Le moine, pour ne pas troubler les plaisirs des spectateurs, et partant pour ne point nuire à sa recette, prit place entre deux cavaliers qui s'écartèrent en lui faisant place, et il rabattit son capuchon sur ses yeux, afin de se recueillir et de ne point participer aux joies mondaines au milieu desquelles il se trouvait. Cela était difficile, car un seul rang de spectateurs le séparait du balcon de l'arène, et une jeune dame voilée qui se trouvait devant lui, ne cessait d'adresser des paroles passionnées au cavalier qui l'accompagnait.

— O mon cher bien-aimé, ô mon ami, disait-elle avec ces expressions exagérées de la langue espagnole, expressions qui deviennent toutes simples en amour : O mon seigneur, ma vie, que ton Espagne est belle ! que l'on aime à l'aise sous son ciel brûlant ! Oh ! mon bien-aimé, que ma patrie est triste auprès de

la tienne ! Non, je n'en veux plus ; adieu la Flandre, adieu pour jamais !

Le moine se redressa en tressaillant ; puis, il s'accouda sur ses genoux pour mieux entendre la sénora qui parlait.

— Et rien ne manque à mon bonheur, rien, continua la jeune femme en posant avec volupté sa tête blonde sur l'épaule du cavalier ; rien, mon amour, car tu es beau, tu es riche, tu es noble, et tu as risqué ta vie pour que je fusse à toi ! Et tu as supporté six mois, — autant que cela, —, mon Carlos, mes dédains et mes regrets de l'amour d'un autre.

Le moine poussa un rugissement qui fit tourner vers lui tous les regards des spectateurs. Deux seuls n'y prirent point garde : c'étaient pourtant ses deux plus proches voisins, le cavalier et la jeune dame qui se disaient des paroles d'amour.

— Mais à présent je n'aime que toi. Le passé me semble froid : avant toi, je n'avais jamais aimé. Oh ! non ! Toi seul, toi ! Je n'aime, je n'ai jamais aimé que toi. Bénie soit la mort de Pezarre qui m'a délivrée du malheur d'être à un autre.

Le moine se leva, tremblant de tous ses mem-

bres, et toujours la face masquée de son capuchon.

Et en ce moment, un grand bruit se fit dans l'arêne, et tous les spectateurs qui garnissaient le balcon, se penchèrent pour mieux voir le taureau acculé contre la barrière et qui venait de mettre en pièces un tauréador. Tirés de leurs douces extases par ce qui se passait à leurs pieds, les deux amans firent comme les autres et se penchèrent autant qu'ils le purent sur le balustre de bois. Le moine aussi se pencha, mais ce fut pour frapper d'un coup terrible le cavalier qui tomba sur les cornes du taureau, et pour murmurer à l'oreille de la sénora :

— Souviens-toi de Pezarre !

LES DAMOISELLES

DE BÉTHENCOURT.

En la lignée de Béthencourt
S'engendreront huit pucelles :
Onc ne verrez bonnes amours
D'icelles.

LA NUIT DES NOCES.

LÉGENDE.

957.

Monseigneur Satan, je viens requérir de votre Altesse, en échange de mon âme, de mon corps et de tout moi-même, un bienfait qui ne vous coûtera pas gros : c'est tant seulement de me donner à tourmenter en enfer, à mon gré et comme il me plaira, Jacomo Benevenutto.

PAOLI FRIENZI, *le Damné*.

Le soleil levant empourprait encore les nuées du ciel, que déjà dans la cour d'honneur du château de Béthencourt se trouvaient force écuyers, pages, varlets et gens de venerie, qui

menaient les destriers par le chanfrein, réprimaient les limiers en laisse et tenaient au poing les éperviers et les tiercelets. Jamais ne saurait être entendue une confusion plus joyeuse que ces battemens d'ailes, ces cris perçans de faucons, ces piaffemens de chevaux, ces clameurs diverses de chiens, et ces cors-de-chasse essayant la fanfare qui tantôt devait se redire en plein milieu des bois.

Aussi, quand les dames et les seigneurs descendirent du perron pour aller ouïr la messe avant que de se mettre en chasse, chacun d'eux jeta un regard long et brillant qui montrait d'autres pensers que des pensers dévotieux, et qui de bon compte semblait dire : Las ! pas tout de suite !

Et cependant l'évêque de Cambrai, monseigneur Bérangaire, bon compagnon si jamais il en fut, et dont le pourpoint de chasse se voyait à travers un surplis qu'il portait par-dessus, se trémoussait avec jovialité, leur répétant : — Point n'ayez cure, mes seigneurs et mes dames : je ne la dirai pas longue, mais bien *sèche* ainsi que vous le voyez : à cette fin, je n'ai revêtu d'autres vêtemens sacerdotaux que le surplis, omettant l'étole et la chasuble.

Monseigneur Bérangaire se montra foi-loyal de sa promesse, car, suivant l'usage des messes *sèches* et dites *venatoria*, messes réprouvées plus tard dans les saints conciles, il fit omission de l'oblat, de la consécration et de la communion ; et chacun fut bien joyeux et bien émerveillé quand on le vit, après la durée d'un *pater* et d'un *ave*, se retourner pour dire *ite, missa est*, se dévêtir de son surplis, puis prendre des mains du chapelain le chaperon et l'épée de chasse.

Sus ! sus !... Les cors sonnèrent, les destriers furent lancés au galop ; et tout de suite les aboiemens des limiers firent savoir qu'on tenait la piste d'un sanglier.

Parmi les mieux faisants de la chasse, on voyait d'abord damoiselle Mélissende, fille unique du sire de Béthencourt, et fiancée au noble sire d'Havrincourt, le *gentil* Renaud, ainsi que disait chacun. Nul ne savait mener comme eux deux un destrier blanc d'écume, nul ne répétait plus gaîment et avec plus d'ardeur les cris de la chasse. Mélissende comptait pour rien haies à sauter et fossés à franchir ; Renaud était moins empêché de courre la bête que d'épargner à sa fiancée un péril ou de la fatigue. Te-

nant à côté d'elle son cheval au galop, il écartait, à l'aide de son épieu, les rameaux qui auraient pu s'enlacer aux longs cheveux noirs de la gente pucelle ou frapper ce visage qu'empourprait le plaisir avec tant d'avenance.

Or, il se fit qu'ils rencontrèrent une vieille femme ramassant du bois mort tandis que son fils, garçon de vingt ans, en façonnait des fagots. Ni la damoiselle ni le chevalier ne prirent attention à eux, et la pauvre créature, que son oreille dure et sa vue de soixante-dix ans ne mettaient point en garde contre l'advenue des chevaux, fut jetée sanglante aux pieds de son fils.

Le jeune vilain la crut morte : il jeta un cri de désespoir, et frappa messire Renaud d'un coup de bâton à la tête qui le renversa de destrier. Il allait redoubler, si les cris de Mélissende n'eussent attiré des varlets qui se rendirent maîtres, non sans peine, du furieux, et vinrent à bout de lui lier pieds et poignets.

Durant ces entrefaites, monseigneur Berangaire, messire de Béthencourt, et beaucoup d'autres s'évertuaient à rappeler messire Renaud à la vie. Renaud ouvrit enfin les yeux. Mélissende, en châtelaine bien apprise, était savante

dans la science médicale; et ne voulant s'en rapporter à personne pour examiner la blessure du navré, elle prit avec précaution sur ses genoux la tête de son bien-aimé sire, et fit une longue et anxieuse recherche, durant laquelle plus d'une fois des larmes la forcèrent à recommencer. Enfin elle rendit grâce au bienheureux saint Hubert, et lui voua une neuvaine et douze cierges de cire, disant : — Il n'y a point danger de vie! Que Dieu, Notre-Dame et les saints du paradis en soient loués à tout jamais!

— Tôt, reprit-elle après une courte oraison, il faut retourner au châtel, afin que messire Renaud y prenne tel repos et tels dictames qu'il convient. Nulles autres mains que les miennes ne lénifîront sa blessure avec des baumes; nulles autres mains que les miennes n'apprêteront le breuvage qui fait dormir les douleurs, breuvage que j'ai appris à faire d'un savant physicien du Cambresis.... Or sus! messire Renaud, que deux bras vous soutiennent : celui de monseigneur mon père et celui de votre fiancée, et mettons-nous en marche doucement et à pas comptés, pour regagner le châtel.

— Sagement sentencié ! dit l'évêque : le plus savant clerc n'aurait pas mieux prêché. Mirifique pucelle, départez-vous ainsi que vous le dites : moi je vais faire pendre à cet arbre, haut et le cou bien serré, le vilain pour la méchante action duquel vos yeux sont à présent rougelets et tout gros... Voici venir à propos le Justicier... C'est, de par Dieu ! son bon ange qui l'amène si à point... Faites vite et tôt, digne vassal, et remplissez comme il faut le devoir de votre charge : pendez ce mécréant. Le premier chêne venu vous tiendra lieu de hart.

En oyant ces paroles de l'évêque, la vieille femme, à laquelle nul n'avait pris garde et qui avait retrouvé connaissance, vint se mettre aux genoux de Berangaire, demandant merci pour son fils, au nom de Jésus-Christ et de Notre-Dame.

L'évêque la repoussa du pied sans répondre et regarda faire le bourreau, qui déjà nouait la corde à belles mains.

La pauvre mère vit bien qu'il n'y avait nul espoir de ce côté-là.

Elle courut après Mélissende, et dans un état à faire pleurer le plus implacable, elle in-

intercéda de la châtelaine la grâce de son unique enfant, de l'espoir de sa vieillesse.

— Non, sur le salut de mon ame! répliqua Mélissende : il a voulu occire mon bien-aimé.

—Merci ! Octroyez-lui merci ! supplia encore la vieille.

Mélissende, pour toute réponse, manda à ses varlets d'éloigner la vieille qui l'importunait de doléances. Sur ce dur commandement, ils se mirent à la pourchasser à grands coups de courroies.

Elle tomba sans connaissance, et lorsqu'elle revint à elle, elle se trouvait seule dans la forêt, au pied de l'arbre où pendait le cadavre de son fils.

Je ne vous dirai point ce qu'elle souffrait, car pour le comprendre il faudrait être mère, et se trouver en face du cadavre de son fils unique... de son fils unique tué pour avoir défendu sa mère.

— Si je pouvais me venger! dit-elle enfin d'une voix effrayante.... Et elle porta autour d'elle des regards inutiles, toujours seule, faible, impuissante.

Sa tête retomba sur ses mains.

Tout à coup elle la releva, et se mit à crier :

— Satan, viens à mon aide !... Qu'elle soit malheureuse!... Que nulle pucelle de cette méchante lignée ne soit heureuse! Qu'elles connaissent toutes, (toutes, et elle surtout) le désespoir!... et je me donne à toi à l'instant, corps et ame.

La terre trembla, la foudre fit entendre un long hurlement, et des flammes sortirent des flancs de la terre.

Nul, depuis ce temps-là, n'a revu la vieille femme de Béthencourt.

Les événemens que j'ai contés ci-dessus étaient arrivés vers l'époque des fêtes de la Nativité : lorsque vinrent celles du bienheureux Magloire, il ne paraissait plus guère à la blessure de messire Renaud ; et c'était le jour de ses noces avec la demoiselle Mélissende.

Il y aurait à écrire depuis le saint jour de dimanche jusqu'au jour du samedi (encore un bon clerc peut-être n'y suffirait pas), pour raconter comme il faut, et sans rien omettre, les cérémonies sans nombre, les festins, les pas d'armes qui furent faits pour célébrer de si nobles épousailles.

A la fin des fins, et à la grande jubilation de messire Renaud, on mit trève à de si lon-

gues réjouissances. Messire Berangaire bénit ainsi qu'il convenait la couche nuptiale; après quoi chacun s'en alla, et l'épousé fut admis auprès de son épousée.

Seigneur Dieu! jamais on n'en vit de plus belles.

Au bruit des pas empressés de Renaud, qui foulait en grande hâte la jonchée de roseaux et de fleurs, la vierge couvrit pudibondement des deux mains son visage empourpré. Petit à petit, néanmoins, elle entrouvrit ses doigts, laissa choir ses deux mains et osa lever les yeux.

Notre dame en aide! il se fit alors comme un éclair couleur de sang.

Et deux pâles fantômes, l'un de vieille femme revêtue de feu, le second de jeune gars, la face toute noire et qui tirait la langue à la façon d'un pendu, jaillirent entre les deux époux.

La vieille entoura de ses bras qui brûlaient messire Renaud, dont tous les efforts restèrent insuffisans pour se défaire de telles étreintes.

Mélissende vit se pencher sur elle l'horrible pendu : elle sentit sur ses lèvres les lèvres violettes du revenant, et ses bras glacés l'entourèrent ainsi que l'on entoure une épousée.

Alors des démons, des lamies, des sorcières et d'autres fantômes épouvantables accoururent en foule, et se pendirent comme des grappes de feux aux rideaux de la couche. Ceux-ci, se tendant des mains crochues, tournoyaient en ronde parmi les airs; ceux-là chantaient d'une voix basse, basse, ainsi que l'on murmure auprès d'un mourant :

En la liguée de Béthencourt
S'engendreront huit pucelles :
Onc ne verrez bonnes amours
D'icelles.

Cela dura jusqu'aux premiers rayons du soleil.

Vers Matines, quand la noble dame de Béthencourt s'en vint auprès de sa chère enfant Mélissende, afin de recevoir sa première accolade de femme, ainsi qu'il est dû à une mère, elle jeta une clameur piteuse et joignit les mains en pleurant.

Ils étaient là, tous les deux, blancs comme le suaire d'un trépassé, et montrant des regards ainsi que l'on en voit à des gens affolés.

Nulle caresse, nul bon propos ne put tirer d'eux aucune parole raisonnable : à tous les

dires, à toutes les prières, ils se mettaient à chanter ainsi que les revenans de leur triste nuit de noces :

En la lignée de Béthencourt
S'engendreront huit pucelles :
Onc ne verrez bonnes amours
D'icelles.

LE CHAPELAIN.

CHRONIQUE.

1226.

—Et la vengeance, dit la sorcière, la vengeance!... N'est-ce pas le meilleur morceau qui ait jamais été préparé dans la cuisine de l'enfer?

— Eh bien ! que le diable le garde pour son dîner, car je veux être pendu si j'aime la sauce que vous y mettez.

— La vengeance! c'est la plus douce récompense que le diable puisse jamais nous accorder. J'ai fait bien des choses pour goûter ce plaisir; mais je le goûterai, ou il n'y a de justice ni sur la terre ni dans l'enfer.

WALTER SCOTT, *la Prison d'Édimbourg*.

Depuis le commencement de la saison d'automne, jamais si grands coups de tonnerre qu'il s'en faisait alors n'avaient grondé; jamais tels éclairs, jamais telle pluie d'orage, jamais tel vent

ni telle tempête n'avaient produit une soirée si terrible, et mieux fait valoir combien un gîte est bon.

C'est pourquoi les varlets, les fauconniers, les gens de venerie et les hommes d'armes se tenaient en la grande salle du châtel de Béthencourt. Madamoiselle Alix, fille unique du châtelain, assise parmi ses femmes d'atour, récitait force oraisons. De temps à autre la jouvencelle bien apprise jetait de l'eau bénite avec un rameau de buis, ainsi qu'il est recommandé par la Sainte Église; et à chaque grand éclat de foudre elle se signait dévotement.

Monseigneur de Béthencourt allait de l'un à l'autre dans la salle: tantôt il s'arrêtait afin de voir de quelle façon les hommes d'armes faisaient reluire les mailles de leurs camisoles d'acier; tantôt il réprimandait celui qui ne s'y prenait pas comme il faut pour émouler une épée ou bien pour donner une pointe à un épieu.

Le chapelain, le père Benoît, qui comptait au plus trente années, suivait monseigneur côte à côte, et plus que le maître il gourmandait et reprenait les serviteurs.

Par la raison ci-dessus contée, nul au châtel n'avait pour lui la moindre affection. Bien loin

de là, car chacun allait répétant que ce grand moine à la tête rase où se voyait seulement une mince couronne de cheveux roux éclatans, que ce moine aux yeux creux et au teint brûlé était un maléficier félon, employant à de vilains usages de sorcellerie les pratiques de la très sainte messe.

A dire le vrai, le père Benoît avait des secrets merveilleux de baumes pour lénifier les feux de la fièvre, pour guérir le mal Saint-Guislain, et pour fermer les blessures larges et malvenues. Vous dire comment et de qui le père Benoît avait appris ces secrets, Dieu m'en garde! Mais une science si fort étonnante ne peut, selon mon faible jugement, provenir purement et simplement des études et des recherches d'un mortel.

Le père Benoît s'arrêta devant un vieux soudard qui mettait une arbalète en état, et se vantait à mi-voix de n'avoir jamais lâché la corde de sa bonne arme sans avoir atteint où il voulait.

—Aussi, ajouta-t-il, saint Sébastien m'est témoin que depuis l'âge de sept ans, jamais il ne s'est passé un jour sans que je n'aie mis une flèche sur l'arbalète, pour en navrer le corps

d'un ennemi ou la tête de bois d'une quintaine.

— J'ai connu autrefois, dit le chapelain, en mon pays d'outremer, un archer napolitain qui vous valait, sur mon ame! et qui ne s'était pourtant jamais évertué après la tête de bois d'une quintaine : il récitait tout bonnement les paroles qu'il avait apprises d'un sorcier célèbre.

Le vieil homme cligna de l'œil à la façon de saint Thomas quand il lui fut conté la résurrection de notre Sauveur.

— Par la Sainte-Messe! reprit le moine, tu mets en doute ce que rapporte un homme de clergie !... Or çà, regarde: j'ai retenu ces paroles, et quoique mes mains n'aient guère tendu de corde d'arbalète depuis que je suis au monde, vois si le secret est bon.

Disant cela, il prit l'arme, se recula au bout de la grande salle, mâchonna :— Dieu y ait part et le diable à la sortie. *Non tradas dominum nostrum malthon. Amen.*—Puis désignant pour but la barette du vieillard, il la lui enleva de dessus la tête avant que celui-ci eût songé à se tenir en garde contre une si dangereuse épreuve.

Chacun se mit à regarder le chapelain avec terreur, et le chapelain sembla s'en réjouir. Pour

le sire de Béthencourt, il fit l'observation qu'employer des maléfices ne convenait point à des gens-d'armes courageux et bons chrétiens ; à quoi le père Benoît répondit que tout moyen était bon pour la plus grande gloire de Dieu.

Monseigneur de Béthencourt répliqua en homme sage et en chrétien fidèle, à la grande édification de chacun, mais non du père Benoît, qui s'en était allé deviser du coup merveilleux avec damoiselle Alix; quoiqu'à vrai dire elle ne l'écoutât pas avec plaisir ; bien au contraire.

Le son d'un cor tira tout à coup Alix d'une aussi fâcheuse compagnie : le cor se faisait ouïr à la poterne du châtel.

C'était un chevalier pris par l'orage et qui venait demander un gîte. Monseigneur de Béthencourt ordonna que ce chevalier fût amené sans retard.

— Bien venu, trois fois bien venu ! dit le châtelain en saluant son hôte... Or sus ! que notre prévôt hâte les queux et fasse dresser promptement le souper. Vous, ma fille Alix, préparez l'hypocras, et vous, beau sire, quittez ce mantel alourdi d'orage et cette robe pesante de pluie ; laissez mes varlets défaire les anneaux de

votre camisole de guerre; mettez-vous à votre aise et pour le mieux.

Le chevalier requit de monseigneur, en termes bienséans, qu'il lui fût octroyé de garder sa capuche de mailles ainsi que sa camisole de guerre.

— J'ai fait vœu, dit-il, que nul chrétien au monde ne verrait ma face avant d'avoir parachevé mon emprise.

Monseigneur de Béthencourt fit cette réponse sage :

— Saint Michel jette au plus profond de l'enfer quiconque ne respecte pas une emprise!. Or sus donc, sire chevalier, asseyez-vous, et qu'une coupe d'hypocras vous réconforte...

Dieu me soit en aide! Alix, vous n'avez point encore préparé l'hypocras! Que pensera le sire que voici de notre hospitalité bâtarde?

Damoiselle Alix, en grand émoi, se tenait tremblante et comme perdue de raison.

Mais enfin elle se réconforta de son mieux; et à grande hâte d'elle et de ses femmes d'atour, l'hypocras se trouva fait à la fin des fins. Après quoi, damoiselle Alix en versa dans une coupe d'argent, et l'offrit gracieusement à l'hôte de monseigneur son père.

Sans que nul le vît, le chevalier pressa doucement la blanche main qui lui présentait l'hypocras, et damoiselle Alix murmura si bas, si bas qu'aucune oreille ne l'entendit, si ce n'est celui à qui elle parlait :

— Henryot, Henryot, point n'êtes prudent !

Déjà le maître-queux avait dressé sur la grande table, au banc d'honneur, un vaste plat d'argent porté par quarante hap-lopins; dans ce plat, nommé *Couvert* pour cette raison qu'il était fermé ni plus ni moins qu'un coffret, se trouvaient confits avec grand art vingt-et-neuf mets et ragoûts différens.

Le chapelain récita le *Benedicite;* et il n'avait pas fait son dernier signe de croix que ledit maître-queux découvrait le *Couvert,* se huchait sur la table, taillait de son coutelas, et versait dans les pains-tailloirs de bons lopins de chair de sangliers, de lièvres et autres gibiers de renom. Bien entendu que monseigneur de Béthencourt, damoiselle Alix, le chevalier et le chapelain en avaient seuls leur part; tandis que les femmes d'atour, les chambrières, les varlets, les pages, les veneurs et les hommes-d'armes, assis le long de la table au lieu que valait à chacun son office plus ou moins relevé, se voyaient

servir, sous l'inspection du prévôt, des portions de porc, de bœuf et d'autres viandes fortes et moins savamment apprêtées.

Durant tout le souper, le sire inconnu fut moins empêché de manger que de fixer vers Alix deux yeux qui brillaient comme de vraies escarboucles à travers les mailles de sa capuche de guerre. Pour Alix, à la fois joyeuse et en transes, elle ne mangea guère davantage, donnant lopin à lopin tout ce qui fut mis en son pain-tailloir, et le pain-tailloir lui-même, à une jolie levrette qui appuyait son blanc museau sur les genoux de sa maîtresse.

Après le souper, les oraisons du soir furent récitées par le chapelain debout au milieu de tous les autres agenouillés. Ensuite des pages menèrent avec honneur le chevalier dans une belle chambre jonchée de verdure fraîche et de feuilles de chêne.

Demeurée seule avec monseigneur son père, Alix requit la bénédiction du vieillard. Le noble sire imposa les mains sur le front d'Alix, et pria de bénir sa fille Dieu le Père, Dieu le Fils, Dieu le Saint-Esprit, Notre-Dame, mère du Sauveur, et saint Bertin, patron de Béthencourt. La jeune fille salua respectueusement, et puis

elle monta l'escalier en spirale qui menait à sa chambrette, et au bout duquel l'attendaient ses femmes d'atour et ses chambrières.

La chambrette de damoiselle Alix était un vrai séjour de plaisance. Le sire de Béthencourt s'était complu à la faire meubler et disposer au gré de son enfant chérie et ainsi qu'il convenait à une damoiselle de grande lignée.

Placée tout en haut d'une petite tourelle, cette chambrette prenait jour d'une fenêtre unique dont les vitraux de pourpre et d'azur, blasonnés à l'écu de Béthencourt, ne laissaient rien voir au dehors de ce qui se faisait en ce séjour virginal.

Un expert ouvrier avait façonné, en chêne brun et bien luisant, les colonnes du lit qu'enveloppaient de lourds rideaux, les siéges et les armoires à buffets. Le prie-dieu, dont chaque appui était sculpté d'une manière admirable, servait à la fois de support à un crucifix d'argent massif et à un miroir d'acier poli finement. Sur les tablettes sans nombre de ce prie-dieu se voyaient des agnus, des chapelets et des reliquaires; sans compter les anneaux, les ceintures, et les pelottes à longues épingles d'ar-

gent : le tout parsemé de pommes de *Blandu-riau* qui exhalaient des senteurs fines et douces.

Les dames d'atour ôtèrent d'abord à leur maîtresse sa large robe écarlate de dessus, dont les fausses manches pendaient par derrière; après quoi, elles la dévêtirent de sa camise de dessous, qui ne laissait voir tout à l'heure que ses manches de couleur claire.

Tandis que deux chambrières faisaient cet office avec prestesse, deux autres relevaient et enfermaient en un grand chaperon de nuit les beaux cheveux noirs de leur maîtresse. En vérité, c'était conscience, car ces cheveux s'étendaient de si gente façon sur chaque tempe, pour former deux nattes retombant jusqu'à la naissance d'un cou d'ivoire! Là, ils se relevaient dans leur double longueur, et s'arrondissaient en couronne sur le sommet de la tête, où leurs nœuds se mêlaient aux plis d'un long voile.

Un si bel ouvrage fut défait par les chambrières. Ensuite Alix renvoya ses femmes, détachant elle-même les agrafes du corps qui serrait sa taille élégante. Cela fait, elle demeura durant un long moment pensive et préoccupée. Henryot, qu'elle n'avait pas revu depuis son retour de chez sa tante, la dame d'Heninlietard,

Henryot de Carvins au châtel du sire de Béthencourt!... Henryot, dont le père a tué le frère du sire de Béthencourt! ..

Mon doux Jésus! si l'on venait à savoir quel chevalier se cache sous son chaperon de mailles!... A quel point cet amant fidèle s'expose rien que pour la revoir!... Sainte Vierge, protégez Henryot!

A ces pensers, elle s'agenouilla sur son prie-dieu et dit l'oraison qu'on va voir :

« Mère immaculée du Sauveur, patronne sainte et miséricordieuse des vrais amans, Notre-Dame, octroyez-moi votre aide! Henryot s'est hasardé pour moi à venir au château de monseigneur mon père : Sainte Vierge, qu'il s'en retourne sans malencontre, et je vous promets, tant que la vie me sera laissée, de parer chaque jour d'un chaperon de fleurs votre divine image; sans compter que je ne laisserai jamais finir de brûler le cierge que j'ai mis en votre chapelle. »

Elle récita encore plusieurs oraisons, après quoi elle se mit à regarder à travers les vitraux, tâchant de voir quelque lueur de la lampe qui brûlait dans la chambre de Henryot. Le front appuyé contre la fenêtre, elle était là pensive

et oubliant de dormir, quand elle tressaillit tout à coup.

Des pas se faisaient entendre derrière elle.

— Sainte Vierge! un homme! le père Benoît!... Que vient-il faire? comment est-il entré?

Elle couvrit de ses bras et de ses mains sa poitrine demi-nue, car le moine s'était mis entre elle et les vêtemens qu'elle venait de quitter tout à l'heure.

— Alix! demanda-t-il, estimes-tu comme il faut les périls auxquels je m'expose pour te voir seule?

La damoiselle baissa les yeux, car elle ne pouvait soutenir le regard diabolique du moine, et elle manqua de défaillir.

Réunissant néanmoins toutes ses forces et s'appuyant contre la profonde fenêtre qui se renfonçait en manière de petit cabinet :

— A l'aide! à l'aide! cria-t-elle... Lydorie! Perrette! Marie! Berthe! toutes, toutes à l'aide!

Le moine croisa les bras en souriant, et la laissa s'évertuer en clameurs.

— Elles dorment, dit-il enfin : elles ne se réveilleront que quand je le voudrai, car mon pouvoir les a endormies.

Il sortit, revint en traînant par le bras sur la jonchée une chambrière, que ne firent point éveiller les rudes secousses qui la heurtaient: ensuite le moine la jeta là, dans un coin, où elle demeura dormant toujours et sans faire seulement un soupir.

— Alix, reprit alors le moine, tu es seule avec moi; écoute donc : je t'aime, tu le sais, depuis que je t'ai vue. Tu as voulu dire à ton père que je t'aimais : la crainte de mon pouvoir magique t'en a empêchée, et, par Belzébuth! tu as bien fait, car des esprits d'enfer t'auraient tourmentée nuit et jour.

Lorsqu'en disant un seul mot de magie je pouvais t'avoir pour mienne, loin de là j'ai supporté tes dédains et tes dures façons, ainsi qu'aurait pu le faire un timide vassal enamouré d'une haute dame... Enfin, pour la première fois aujourd'hui, tu as laissé voir que tu prenais en pitié mes peines et mes langueurs : ton pied a cherché le mien durant le souper... Et vois : plus rien ne m'a été de quelque chose : périls, hart, bûcher, j'ai tout bravé... Me voici!

— Seigneur Dieu! quelle erreur funeste!.... Quoi! c'était le pied du chapelain! s'écria la pauvre Alix.

— Tu cherchais le pied d'un autre !... Tu es enamourée d'un autre !... Lequel? lequel ?...... Ah! oui : ce chevalier.

N'importe ! tu seras mienne !

Disant ces mots, le chapelain étendit ses bras pour l'étreindre : dans ce mouvement une courte dague cachée dans les plis de sa manche tomba sur la jonchée : Alix s'en saisit et la tourna si promptement vers son sein, qu'elle s'y fit une piqûre et qu'une large goutte de sang en coula.

— Marche encore un pas, s'écria-t-elle, et je me tue !

— Fais ainsi : mieux te vaut défunte à moi que vivante à ton chevalier.

Et il avança.

Alix recommandait son ame à Dieu et s'apprêtait à mourir, quand tout à coup le moine s'arrêta comme par une soudaine réflexion, sortit en faisant un geste de vengeance, et ferma la porte de manière à ce que la jeune fille ne pût l'ouvrir. Elle eut beau crier : nulle de ses femmes ne se réveilla, endormies qu'elles étaient par les maléfices du chapelain.

Il se rendit vers la chambre du chevalier : sans le faire sortir de son profond sommeil, il

put à son aise considérer son visage et le reconnaître pour le sire Henryot de Carvins.

Le lendemain, à l'heure de Matines, le chapelain entra dans la chambre de monseigneur de Béthencourt.

— Notre Seigneur Jésus-Christ vous soit en aide, et vous octroie du courage! Il vous en est grand besoin!

Le chevalier d'hier, c'est Henryot de Carvins, le fils du meurtrier de votre frère Paul d'Esnes.

Monseigneur de Béthencourt se leva hors de lui; puis il se remit soudain en sa couche, disant : — Il a reçu l'hospitalité chez moi : saint Julien le protège. Qu'il s'en aille sain et sauf. Je vengerai mon frère une autre fois. Dieu m'en donnera l'occasion.

Le moine croisa les bras, et se prit à sourire comme il avait souri dans la chambrette de damoiselle Alix; et puis il parla comme on va le voir :

— Henryot de Carvins a déloyalement outragé une hospitalité aussi généreuse : durant cette nuit, il a été reçu dans la chambrette de damoiselle Alix.

—Moine! moine! des preuves, ou je t'occis!

cria monseigneur de Béthencourt dressant sa dague.

— Je l'ai vu! j'en jure sur les saints du paradis, répliqua le moine avec calme et sans rompre d'un pas... Je l'ai vu!

Et puis en sortant il a laissé tomber ce voile, qui pendait hier aux cheveux de damoiselle Alix.

— Vrai! par trop vrai!... Mon armure! donnez-moi mon armure!

— Félonie doit être occise par félonie..... Il dort : marchons!

— Moine! ce serait là se venger à la façon d'un moine; et c'est une vengeance de chevalier qu'il me faut!... Mon armure!... De ce pas allez chercher le traître, et amenez-le à l'entrée du bois.

Dans une joie horrible à voir, le moine fit hâte, pour courir à la chambre de sire Henryot de Carvins.

— Oh! oh! beau sire, il n'est plus besoin de mystère : on sait que vous êtes sire Henryot de Carvins. Pour bien faire, vous auriez dû garder au lit votre chaperon de mailles... Or sus! cette camisole de guerre aux épaules et cette dague au poing, vous êtes attendu au bois,

pour recevoir la récompense que l'on vous doit.

Henryot fit un signe de désespoir.

— Je ne me servirai point de cette épée contre le père de ma dame Alix, dit-il.

— Sur mon ame! répliqua le moine, vous aurez mieux à faire qu'au poing faible et aux jambes tremblantes de monseigneur de Béthencourt : vous êtes attendu là-bas par un jeune et vaillant sire, le fiancé de damoiselle Alix, jeune preux neveu de monseigneur messire Oldebrand de Cagnoncles.

— Ah! fit le chevalier, le fiancé de damoiselle Alix!...

Il s'arma vitement, et il fallut que le moine attachât les courroies des boucles, car les mains de Henryot tremblaient de rage.

Conduit à l'entrée du bois par le chapelain, Henryot se rua sur son adversaire; mais il ne put en voir le visage, attendu que le chevalier avait un chaperon de mailles. Le combat ne dura point long-temps : blessé d'abord quelque peu au flanc, le sire de Carvins fit tomber son ennemi percé de part en part... Son chaperon se dégagea de sa tête et laissa son visage à découvert... Henryot reconnut le sire de Béthencourt.

Et comme, dans le plus affreux désespoir qui ait broyé un cœur d'homme, il se retournait pour tuer le moine félon, le moine n'était plus là; mais Henryot le vit, à travers la feuillée, serrant dans ses bras damoiselle Alix demi-nue et jetant des cris.

Henryot se mit à poursuivre le moine. Le poids de son armure, une douleur cruelle et la défaillance qui venait de sa blessure rendirent inutiles ses efforts : ses genoux plièrent sous lui, et il tomba.

Le moine vint alors auprès de lui, et cria à la mourante Alix qu'il étreignait toujours :

— Il a tué ton père... Il est blessé par une dague empoisonnée... Tu seras mienne, et nous trépasserons ensemble, toi dans mes bras... Suis-je vengé?...

LE FRONT SANGLANT.

1314.

Les morts vont vite.
BURGER, *Ballade*.

Messire Gauthier enfonçait ses éperons dans les flancs ensanglantés de son cheval, et il lui criait :

— Plus vite! plus vite encore, mon bon coursier, plus vite!...

Et pourtant son cheval allait rapide comme le vent, et la sueur ruisselait sur son poitrail, et une blanche écume enveloppait son mors.

Oh! c'est que pour messire Gauthier il y allait de la vie ou du trépas, c'est qu'il emportait en croupe la belle Blanche de Béthencourt, Blanche dont les mains défaillantes conservaient à peine assez de force pour se tenir à l'armure de son amant.

Et puis au loin s'oyaient des voix menaçantes, des pas de chevaux, des bruits d'armures, et pardessus tout ces clameurs du comte de Béthencourt :

— Arrêtez-les!... morts ou vifs, n'importe! mieux vaut pour elle suaire qu'opprobre.

— A l'aide Dieu et les saints !... Voici la forteresse de Quiévy !.. Ah! les braves hommes d'armes qui baissent le pont-levis, et qui se tiennent là prêts à se ruer sur messire de Béthencourt et les siens!... Camarades, merci!... Elle est à moi à présent!...

Rentrez tous... Levez le pont! baissez la herse!... Aux remparts!.. Flèches à l'arbalète! Chargez de pierres les machicoulis !... Faites une bonne réception à ce vaniteux sire qui

trouve que le sang de Béthencourt se mésallirait en se mêlant au sang de Quiévy!

—Blanche, ma chère Blanche, revenez à vous à cette heure!... Voyez, voyez: c'est votre ami, c'est votre Albéric qui vous étreint en ses bras! Rien à présent ne saurait nous séparer..... Monsieur mon chapelain va nous marier en face de Dieu, et ainsi qu'il convient à de bons et loyaux amans, vrais chrétiens du giron de la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine.

Et Blanche, pâle, défaillante et sans dire mot, se laisse faire comme en un mauvais songe, et n'osant croire que c'est bien elle: — Bonté de Dieu! fuir avec son amant, aux yeux d'un chacun, en présence de son père!..... et ne point revenir quand le vieillard irrité criait: Je te maudis, fille dénaturée! tu es maudite!... maudite, entends-tu bien? maudite!...— Oh! oui, n'est-ce pas, c'est un rêve?

Cette église sombre, ces cierges à pâle lueur, ce prêtre qui demande: *Femme, prenez-vous Albéric de Quiévy pour époux?* cet anneau qu'on lui passe au doigt..... Dites, dites, dites: tout cela est un rêve?... un rêve qui va finir, car elle ne peut en supporter plus long-temps les horribles angoisses.

Quel tumulte se fait entendre!.... Des flèches sifflent dans les airs; on crie:— Ils sont vaincus, ils fuient!..... Il a la tête brisée d'un coup de fronde! Il est tombé... il se meurt!.... —Qui? Le pont-levis se baisse: des hommes sortent et reviennent..... Ils portent un cadavre....

Oh! son père! son père!....

—Mon père! mon père!.. Laissez-moi, laissez-moi!... Il n'a pas rendu l'ame: ses mains sont tièdes encore..... il va ouvrir les yeux..... cette plaie béante n'est point mortelle.... Il regardera sa fille; il lui dira: Je te pardonne; je ne te maudis plus..... — Non! Mort, mort!

Sainte Vierge, ne prendrez-vous point pitié d'une pauvre femme?.. Que voulez-vous qu'elle devienne maudite par son père!.... par son père mort parce qu'elle lui a désobéi!.. Sainte Vierge, à mon aide!.. Allons, ne soyez pas inflexible!.. Vous savez combien je souffre: vous m'exaucerez!....

Oh! ne m'entraînez pas de la sorte! laissez-moi près de lui, laissez-moi!.. Je suis votre châtelaine: je veux qu'on m'obéisse!.. Laissez-moi près de mon père!.... Ah!....

Elle tomba sans connaissance.

Et quand elle revint à elle, c'était dans la

chambre nuptiale qu'elle se trouvait; et son époux, le jeune et beau sire de Quiévy, voulait l'enlacer de ses bras et baiser ses pâles lèvres. Brisée et comme engourdie par la douleur, elle se laissa aller machinalement à ses caresses. Ce fut seulement au point du jour qu'elle sortit de sa molle stupeur.

Alors aussi elle put pleurer.

Neuf mois après, il y avait un grand trouble dans le château de Quiévy. Il y aurait du trouble à moins que cela.

Messire Albéric venait de trépasser subitement, et cette affreuse nouvelle faisait mettre au monde à madame Blanche en gésine un enfant... Justice du ciel! un enfant dont le front était ensanglanté!...

Les matrones surprises voulurent laver ce sang, mais il était ineffaçable et figurait, d'une façon horrible à voir, la plaie dont était mort le comte de Béthencourt.

Priez Dieu pour le sire de Quiévy et pour madame sa veuve; car on dit qu'elle a perdu la raison, et qu'elle passe tout le jour à laver la tache ineffaçable du front de son fils.

HECTOR DE SAVEUSE.

CHRONIQUE.

1427.

Sainte Vierge immaculée, lui ai octroyé l'heur de ma vie, le salut de mon ame, et point ne m'aime de vrai.

CHRISTINE DE FUSSELEU : *les Merveilles.*

O mon ami, jamais tu ne sauras combien je t'aime! Pour toi, je donnerais ma fortune, mon bonheur, le repos de ma vie entière, ma réputation, et jusqu'à ton amour.... Toi, toi seul, toi, ami !

Lettres d'amour.

Il n'est point de par la Flandre de kermesses plus réjouissantes et de fêtes plus merveilleuses que la ducasse de Cambrai. Cette ducasse a lieu le lundi de la Trinité.

Chacun y vient de trente lieues à la ronde.

L'on y voit une affluence d'étrangers si grande que les bourgeois, trop petitement en leur logis, bâtissent dans les cours, voire même aux portes des maisons, des pavillons de toile et des maisonnettes de planches.

A compter du dimanche de la Trinité, les logis des bourgeois, depuis le plus riche jusqu'au plus pauvre, s'encombrent d'hôtes que l'on y héberge comme il faut. Les vilains et les gens de campagne qui n'ont point l'avantage de connaître dans la ville quelqu'un pour les recueillir arrivent par troupes nombreuses.

Avant que de passer la herse et le pont-levis, ou bien entrés dans quelque rue détournée, ils quittent leurs habits de tous les jours et revêtent les plus belles parures qu'ils ont. Les hommes mettent, en place de leurs robes relevées aux genoux, des haut-de-chausses et des pourpoints de bonne étoffe, les femmes et les jouvencelles essuient la poussière de leurs fronts, lissent leurs cheveux, prennent une chaussure plus légère, et changent de chaperon, de robe, voire même de chemise. Pour cela, les hommes se placent d'un côté de la route et les femmes de l'autre, chacun dos à dos, et ne devant pas retourner la tête. Mais, à vrai dire, on ne tient guère compte de

la défense, et plus d'un curieux s'ébat à voir de blanches épaules, des bras rondelets, et mieux encore, si faire se peut.

Mademoiselle Berthe de Lens, nièce de monseigneur l'évêque de Cambrai, Jean de Lens, avait envoyé à mademoiselle Marie de Béthencourt, son amie fidèle, un message courtois et pressant par lequel elle lui faisait à savoir qu'étaient arrivées les fêtes de la Trinité, et qu'elle la requérait de venir les passer avec elle. Elle lui rappelait que depuis un an il ne leur avait point été donné ni de se revoir ni de s'embrasser.

Marie de Béthencourt avait accédé joyeusement à une pareille demande, et sous l'escorte de quarante gens-d'armes, s'était mise en route pour le châtel épiscopal. Sitôt que Berthe vit s'en venir la haquenée blanche de sa douce amie et les hommes d'armes au pavoi de Béthencourt, elle se prit à courir, follette qu'elle était, et n'eut de contentement qu'après avoir étreint de ses deux bras mademoiselle Marie.

Or le lendemain, vers la première heure du matin, Marie de Béthencourt, qui dormait au lit de Berthe, ouvrit les yeux et se prit à soupirer. Il lui était arrivé durant toute la nuit de converser en rêves avec messire Hector de Saveuse, son

chevalier; Hector qui avait requis et obtenu de sa dame don de merci amoureuse, jurant par les saints évangiles, par saint Michel et par les éperons qu'il portait, de l'épouser à la face de l'église et des hommes sitôt qu'il aurait fait trève ou paix avec l'évêque de Cambrai.

Ce n'était point, à vrai dire, chose ni courte ni aisée, car Hector de Saveuse avait, l'année d'auparavant, pris parti pour les bourgeois contre l'évêque. Entré à la tête de trois cents gens-d'armes, et par surprise, au château épiscopal, il avait failli tuer l'évêque lui-même; et cela serait arrivé, si monseigneur Jean de Lens ne s'était accoutré du pourpoint de son fou Benoît *Sot-Scuris*, et n'avait été mené par ce fou hors de la ville et en lieu sûr.

Maintenant qu'il était revenu en son château avec bon nombre de gens-d'armes, et que les bourgeois, par crainte ou bien par autre cause, se tenaient paisibles et obéissans, monseigneur Jean de Lens avait obtenu que messire Hector de Saveuse fût mis au ban de l'Empire, déclaré déchu de ses titres, biens et seigneuries, et eût sa tête mise au prix de trois cents écus d'or.

Curieux de gagner une si grosse somme, bon nombre de bourgeois, voire de ceux

à la requête desquels le sire de Saveuse avait pris parti contre l'évêque, le traquaient ainsi qu'une bête féroce. Mais le digne chevalier, avec quelques soudards déterminés, les tenait en haleine et les renvoyait, quand l'occasion s'en présentait, accoutrés de bons horions de lance, de hache d'armes et d'épée à deux mains. De tels pensers et de tels souvenirs emplirent de larmes les yeux de la damoiselle de Béthencourt.

Sur ce, mademoiselle Berthe sortit de sommeil, et étendant ses jolis bras et bâillant d'une bouche mignonne qui laissait voir une double rangée de dents d'ivoire enchâssées dans le plus frais corail, elle tourna çà et là des regards mal ouverts et comme cherchant quelqu'un qui n'y était pas.

Et puis, mettant un bras autour du cou de Marie et s'appuyant contre son épaule, elle demeura de cette façon durant un long temps. Jamais ne s'était vue chose plus avenante que ces deux jeunes filles demi-nues, leurs cheveux noirs confondus ensemble, et dans leurs douces étreintes ne formant quasi qu'une.

— Marie, dit enfin Berthe à voix basse et n'osant pas, Marie, chère et bien-aimée Marie,

il faut que je dépose en ton sein un mystère dont je suis contente et affligée.

Je suis aimée, Marie, aimée d'un sire brave et de grande beauté. Jamais on n'en citera qui l'égale, qui le vaille en propos tendres, en coups de lance et en noble renom. Il n'en est point qui sache aimer comme il aime, car, Marie, pour venir près de moi durant une heure, il risque sa liberté, voire sa vie.

Pour amoindrir les périls qui sont contre lui, Berthe a compté, chère Marie, sur ton courage et sur ta fidèle amitié.

Tantôt, pendant que chacun sera hors du château à se réjouir des fêtes de la Trinité, mon cher sire, déguisé comme il faut, s'en viendra jusqu'au châtel par la poterne abandonnée dont il a une clef. Moi je feindrai un grave malaise, et je requerrai tes bons offices, laissant à mes chambrières congé d'aller aux réjouissances de la kermesse. De la sorte, mon doux ami ne sera vu que de toi, et à la nuit close il lui sera facile de s'évader.

— Je ferai ce dont tu me requiers, répondit Marie.

Après cela, elle demanda avec une curiosité de jeune fille :

— Et quel nom a ton chevalier?

La damoiselle de Lens posa ses lèvres bien près de l'oreille de la damoiselle de Béthencourt et y murmura un nom. La damoiselle de Béthencourt défaillit.

Elle revint à elle à force de longs soins. Alors elle se prit à pleurer amèrement.

— Hector de Saveuse! disait-elle en se tordant les mains, Hector de Saveuse!

Berthe croyait que de telles doléances venaient des dangers de son amour.

— Oh oui, répliqua-t-elle en pleurant elle-même, un tel amour m'expose à de grands dangers, mais ne vaut-il pas mieux mourir que de n'être point à lui?

Mademoiselle de Béthencourt regarda fixement son amie, et l'embrassa longuement et avec tendresse.

— Je te serai amie fidèle jusqu'au trépas! dit-elle.

Et ses larmes recommencèrent.

A l'heure de vêpres, un homme encapuchonné d'un grand chaperon entra dans Cambrai par la porte du château de Selle, paya le droit de Gaves sans mot dire, et se mit à gagner vers le palais épiscopal, mais sans en faire sem-

blant, et feignant d'être occupé des réjouissances juste ce qu'il fallait pour ne point donner de soupçons.

Ces réjouissances étaient pourtant belles, et jamais il ne s'en était encore vu de telles en une ville renommée entre toutes pour ses kermesses. On admirait d'abord plusieurs *Exemples* et spectacles donnés aux dépens et par les soins des *Sermens* ou confrairies.

Au *Guitier*, que d'autres nomment *quartier de Saint-Fiacre*, dansaient des hommes sauvages, des joueurs d'épée à deux mains, vêtus de blanc, en chemises blanches et en blanches huvètes, et puis une femme sauvage qui n'avait pour vêtemens que ses longs cheveux.

Plus loin, les meûniers faisaient rôtir un bœuf tout entier, et mettaient en son ventre des porcelets, des oisons, des poulets et des pigeons. Les taverniers huchaient des pièces de vin sur un grand échafaudage, et les laissaient couler tant qu'elles pouvaient. En d'autres endroits on faisait d'autres ébattemens, tels que de jouer du cor et de danser.

Arrivé derrière le palais épiscopal, et tout près de se glisser dans la rue esseulée de la poterne, force fut de s'arrêter à l'homme encapu-

chonné qui, nous n'avons pas besoin de le dire, était Hector de Saveuse. La procession survint tout à coup devant cette rue, et un long temps se passa avant que la solitude fût de retour et qu'il pût mener à fin son projet.

Car la procession était longue.

Venaient d'abord, au-devant, les arbalétriers tous à cheval, les archers vêtus de rouge et le bonnet jaune en tête. Plusieurs autres *Sermens* suivaient, corsés de cuirasses et chaperonnés de jaune.

On voyait après cela le char de monseigneur l'évêque, le char du pape, le char de l'empereur, et en dernier lieu le char de la très Sainte Vierge : une jeune fille de grande beauté, assise sur un trône porté par des anges, représentait la mère immaculée du Sauveur des hommes. A certains momens, des ressorts cachés élevaient ce trône à une grande hauteur, et le descendaient ensuite avec grâce et vitesse.

Au pied de ce char saint Michel l'Archange se débattait avec le diable, dont les bons propos réjouissaient les bourgeois et les manans. Lorsque l'esprit bienheureux ne savait que répondre au malin, il lui donnait de par le ventre un grand coup de son épée de cuivre façonné en verge

flamboyante, et il sortait du ventre du démon un grand morceau de drap rouge, simulacre de sang.

Quand on entendit plus clairement les oremus de la clergie et que brillèrent derrière le char de la Vierge les crucifix d'or, les cierges et les chasubles, messire Hector baissa encore davantage son chaperon et plia les jambes au milieu de la foule, de sorte que ne pouvaient le voir ni l'évêque Jean de Lens ni les siens.

La rue ne resta solitaire au gré et à l'attente du chevalier que vers la nuit. Il courut alors vers la poterne, et y fut reçu par une femme voilée, à laquelle il ne fit pas attention, la prenant pour une chambrière.

Mais un bourgeois l'avait reconnu et vu entrer au châtel : il s'en fut conter cela à l'évêque sitôt la procession finie.

Et l'évêque, bien ébahi, fit doubler les sentinelles et donna l'ordre de clore les portes, les ponts-levis, et d'abaisser les herses. Après cela, ne sachant en quel lieu trouver messire de Saveuse, il se mit en quête, la dague au poing, et avec un grand nombre de gens d'armes. Au bruit d'une telle rumeur dans le château, on peut se

figurer la terreur de Berthe et d'Hector de Saveuse.

Celui-ci baisa la croix de sa dague, récita une courte oraison, et se disposa à vendre chèrement sa vie.

Sur ce, la dame voilée entra tout à coup.

—A l'escalier secret! à la poterne!... Prenez, chevalier, cette cape de femme.... A moi votre mantel et votre chaperon... Vite! vite!.. Je recevrai les bourgeois en ce lieu.

Ils se séparèrent.

Elle se coiffa du chaperon, elle s'entoura du manteau de sire Hector de Saveuse, fit une barricade à la porte avec tous les meubles; et puis elle attendit, recommandant son âme au Dieu de miséricorde.

Le bourgeois qui avait reconnu messire Hector mit son œil à la petite fenêtre de la chambre, fenêtre que l'on nommait en ce temps-là un *Judas*.

— Par saint Sébastien ! dit-il à voix basse à ceux qui suivaient, trois cents écus d'or sont à moi ! Ses barricades n'y feront rien.

Disant cela, il arma son arbalète, en usa le bout sur le judas, et décocha la flèche. Un grand

cri se fit entendre; le cadavre se débattit un moment, et ce fut tout.

Des cris joyeux s'élevèrent de toutes parts :

— Il est occis ! il est occis !...

—Occise ! occise pour moi !... Malédiction ! la fidèle chambrière paie ma vie de la sienne !...

— Occise ! Marie de Béthencourt !..... s'écria Berthe avec une horrible angoisse.

— Elle ! Marie?... fit messire Hector de Saveuse...

Et l'on entendit au milieu de la poterne, dans le fossé, le bruit d'un homme qui s'y jetait.

MICHEL D'ESNES.

CHRONIQUE.

1584.

Ils me paient de mes bienfaits en m'accablant de maux, parce que je suis vertueux.

Ps. XXXVIII, *v.* 21.

Rien n'est odieux pour le méchant comme le bonheur dont jouit l'homme vertueux. Gardez-vous bien qu'il ne le voie, car il s'efforcera de le détruire.

Chronique d'Albert.

Par une soirée d'automne de l'année 1584, Michel de Landast, sire d'Esnes, après avoir veillé à ce que le pont du château fût levé et s'être assuré que les sentinelles étaient à leur poste, précautions que les troubles de l'Espagne

rendaient nécessaires, rentra dans la salle, où son épouse, Blanche de Béthencourt, berçait sur ses genoux un enfant âgé de quelques mois. L'aumônier Laurent Devos, vieux prêtre échappé aux persécutions du baron d'Inchy, lisait à haute voix des hymnes qu'il venait de composer, et ne s'apercevait pas que la jeune mère était trop émerveillée des caresses de son fils, pour prêter une oreille bien attentive, tandis que le seigneur d'Ewars, Nicolas de Hertaing *, peu sensible aux charmes de ces poésies, dormait profondément dans un grand fauteuil qu'il remplissait de sa vaste corpulence.

Sire Michel se dépouilla de son manteau tout mouillé par la pluie qui tombait alors avec une extrême violence; il baisa Blanche au front, et frappant sur l'épaule de sire Nicolas:

— Réveillez-vous, lui dit-il, en élevant la voix, car le bon seigneur était un peu sourd,

* Nicolas de Hertaing était fils de Jacques, pair de Cambresis; il était fils du vaillant Guillaume de Hertaing, seigneur de Marquette, qui, après avoir long-temps combattu pour la cause des réformés, devint gouverneur de Berg-op-Zoom.

réveillez-vous, vous reposerez tranquillement cette nuit. Le temps n'est plus où la crainte des hommes-d'armes du duc d'Alençon vous tenait en tel émoi que vous en perdiez le dormir.

Le vieux comte ouvrit lentement ses gros yeux, qu'il fixa en silence sur Michel :

— Vous pouvez en parler bien à votre aise, répondit-il enfin. Vous, grâce à la protection que les rois d'Espagne et de France vous ont accordée par je ne sais quel bonheur, vous n'avez jamais vu d'enragés guerroyeurs détruire votre gibier, ravager votre cellier, battre vos varlets, et finir par vous chasser de votre propre château !...

Ici Nicolas s'interrompit en soupirant, et sa figure joyeuse, où se peignaient d'habitude la bonhomie et l'insouciance, prit une expression passagère de tristesse.

—Allons, continua-t-il avec une gaîté un peu forcée, n'ai-je pas encore été plus heureux que d'autres ? J'ai trouvé chez vous un asile agréable ; j'espère bien y finir mes jours en paix.... et par l'intercession de Notre-Dame-de-Grâce, ajouta-t-il en ôtant le chaperon de velours noir qui recouvrait sa tête à demi-chauve, je

passerai encore de doux momens à deviser avec vous, et à faire sauter sur mes genoux ce cher petiot, qui prendra de moi leçons pour chasser et boire lorsqu'il sera grand.

Et cependant la pluie tombait par torrens, et le vent s'engouffrait avec un long murmure dans les bois qui entouraient le château d'Esnes. Laurent Devos, trouvant enfin dans sire Michel un auditeur plus attentif, continua la lecture de ses hymnes. Le noble seigneur se faisait un malin plaisir de l'interrompre de temps en temps, pour lui adresser des observations critiques que Laurent, tout en reconnaissant secrètement leur justesse, combattait néanmoins avec la chaleur que mettent d'ordinaire poètes et musiciens à défendre leurs œuvres.

Sur ces entrefaites, un homme d'armes vint annoncer qu'un grand nombre de cavaliers entourant une litière étaient arrêtés dans l'avenue du château et demandaient un refuge. Laurent Devos s'écria que laisser ainsi des malheureux exposés à la fureur de la tempête ne serait pas agir chrétiennement.

— Ils ont une mère ou une épouse qui les attendent avec bien de l'inquiétude, ajouta Blanche. Et sire Nicolas dit aussitôt qu'il y au-

rait conscience à ne pas les recevoir : pourvu, murmura-t-il entre ses dents, qu'il ne se trouve point parmi eux quelque ribaud qui prenne mon propre lit, comme on le fit dans mon pauvre château d'Ewars.

Sire Michel ordonna de baisser le pont-levis; et la litière et son escorte, composée de trente hommes environ, entrèrent dans la cour de la petite forteresse. Tandis que le châtelain s'avançait pour recevoir ses hôtes, il vit à la lueur des torches que portaient ses varlets, une dame dont les traits ne lui étaient pas inconnus. Elle s'appuyait sur le bras du chevalier de Villers-Houdan, jeune seigneur habitant le Cambrésis. — Depuis quand, s'écriait cette dame, dont le visage naturellement beau était alors défiguré par la colère la plus violente, depuis quand l'épouse d'un maréchal de France est-elle réduite à attendre devant un misérable châtel?... Que vois-je! ajouta-t-elle d'un ton plus doux : ce gîte n'est point tant malencontreux, puisque j'y trouve sire Michel. Et par quel heureux hasard m'advient ce plaisir inattendu?

— Ce domaine est le mien, madame, et.....

— Votre domaine!.... Quoi! le mysté-

rieux châtelain qui, depuis trois mois que j'habite ce pays, n'a point une seule fois paru à ma cour; celui que je croyais un vieillard, — votre aïeul au moins, — se cachant dans son manoir pour ne pas trépasser de frayeur à la vue d'un homme d'armes, c'est vous, c'est le jeune sire Landast d'Esnes!

— Oui, madame, répondit Michel, et si j'avais pu prévoir que la belle Renée d'Amboise...

— Dites la princesse de Cambrai..... Mais hâtons-nous d'entrer, que je sèche mes vêtemens, car le moyen d'en trouver d'autres ici?

— La dame d'Esnes s'empressera d'y pourvoir, noble dame.

— La dame d'Esnes, sire Michel!.... Vous êtes marié?..... Quoi! le galant ménestrel de Marie de Médicis, le joyeux page de Philippe II aurait subi le joug de l'hymen, et jaloux à son tour, il renfermerait dans ces tourelles sa langoureuse colombe!... Bien que je sois éloignée de la cour, comment puis-je ignorer un tel évènement?.... Et quelle belle a fixé votre choix? Est-ce Diane d'Estrée, Isabelle de Fuentes, Louise de Tavanes? Car les dames des cours

d'Espagne et de France se disputaient l'honneur de captiver le plus aimable des chevaliers.

Et sans attendre sa réponse, elle se précipita dans la salle gothique où Blanche donnait les ordres nécessaires à la réception de ses hôtes inattendus.

Madame de Balagny resta immobile d'étonnement. Le seigneur de Béthencourt, par son haut lignage, ses talens et son crédit, pouvait prétendre aux partis les plus brillans; et pourtant il n'avait point choisi son épouse parmi les femmes qui faisaient alors l'ornement de la cour : Blanche était belle surtout de candeur et de jeunesse. Quoique dans l'intérieur de son château, elle portait un long voile qui descendait jusqu'à terre; la haute collerette des dames flamandes s'élevait sur ses épaules, et un trousseau de clés, suspendu à sa ceinture près d'un chapelet d'or, prouvait qu'elle ne dédaignait pas de veiller elle-même aux soins domestiques.

Michel comprit l'étonnement de Renée d'Amboise, et, présentant la main à Blanche qui s'avança timidement :

— Voici, madame, dit-il avec dignité, ma

noble épouse, la dame de Landast et d'Esnes, fille unique du haut et puissant seigneur de Béthencourt.

Un sourire moqueur contracta les lèvres de Renée, et fut comprimé presque aussitôt. Elle s'inclina, et sans proférer un seul mot, passa dans les appartemens qui lui étaient préparés.

Resté seul avec Michel, Balagny porta les yeux autour de lui; et tout-à-coup interrompant brusquement le silence qu'il avait gardé depuis son entrée au château:

— Par Dieu! Michel, il faut que vous soyez fou! Il me semble que je rêve... Je ne m'attendais guère à trouver ici, vivant comme un hermite, le page de Philippe II, ce Michel de Béthencourt qui, par un art merveilleux, était à la fois le favori du roi Charles IX et de la Reine-mère (il m'en souvient: du matin à vêpres elle chantait vos motets langoureux), et qui était bien venu de Henri troisième, de Mayenne, et en outre, du roi de Navarre. Qui donc avait plus que vous la faveur de ce prince? « Je sais que Michel sent un peu l'espagnol, disait-il à Crillon en ma présence; mais il est aussi brave que vous et moi, et je ne saurais m'en passer.»

Et quel usage faites-vous de cette faveur? Vous vous enfermez dans un vieux château, avec une jeune fille, dont vous êtes déjà las peut-être, ou cela ne tardera guère. Par saint André! tout ce que je vois me fait croire que vous avez perdu de votre bon sens.

— A Dieu ne plaise qu'un tel malheur me soit advenu! répondit Michel en souriant. Avoir quitté la cour en ces temps orageux, et quand je pouvais le faire avec honneur, est plutôt d'un sage que d'un insensé. Honoré de la faveur du roi d'Espagne, sujet de Henri IV, jugez combien ma position était pénible! J'embrassai les genoux du roi de France, et je lui demandai la permission de me retirer dans mes terres.—Va, Michel, me dit-il avec bonté. Tu ne seras pas le dernier à tirer l'épée à mes côtés si jamais je suis malheureux.

J'habitai donc le Cambrésis. Grâce à la protection des deux monarques, mon château fut respecté par les troupes françaises et par les troupes espagnoles, qui tour à tour ravagèrent ce pays. Plusieurs seigneurs, mes voisins, chassés de leur demeure, cherchèrent un asile auprès de moi : de ce nombre fut le père de Blanche. Il mourut dans mes bras en me re-

commandant sa pauvre orpheline : elle est aussi douce que belle; et mon chapelain bénit, il y a un an, notre union. Tenez, mon cher Montluc, quelque monotone que vous paraisse mon existence, je la préfère bien aux intrigues et aux plaisirs bruyans de la cour.

Depuis long-temps je rêvais une épouse aimante et bonne : les naïves caresses de Blanche, ses propos qui respirent une grâce ingénue, mon enfant, qui déjà sourit à son père et lui tend les bras, tout cela, seigneur Balagny, offre des plaisirs que l'on ne soupçonne guère à la cour : au milieu du faste et des grandeurs, on est loin de savoir combien l'on est heureux d'être époux et père. Je cultive encore la poésie, mais non comme jadis, pour acquérir de la gloire : je suis dégoûté d'une renommée qu'il faut acheter aux dépens de son repos. Vous avez cherché le bonheur par une route bien différente; vous êtes en possession de tous les honneurs que vous désiriez : je n'ai donc plus de vœux à former, puisque l'ami de mon enfance, mon cher Montluc est heureux.

Michel cessa de parler; et Balagny, sans lui répondre, continua de se promener à grands pas. Que de réflexions pénibles l'agitaient!

Michel était heureux ; et lui, comblé des faveurs de la fortune, il éprouvait ce vide affreux qui, au sein des plaisirs et des grandeurs, s'attache à l'homme lorsqu'il cherche ses jouissances hors de la nature et du devoir. Et puis, combien Renée différait de Blanche ! Il aimait la fille de Bussy d'Amboise, lorsqu'il l'épousa en jurant de punir Montsoreau, l'assassin de son père. Bientôt, subjugué par cette femme ambitieuse dont les conseils le firent réussir dans plusieurs missions difficiles, et qui le poussa rapidement aux honneurs par ses adroites intrigues et ses hardis projets, il ne la vit plus qu'avec ce sentiment chagrin et jaloux que nourrissent les ames faibles contre la force impérieuse à laquelle elles ne peuvent se soustraire. On n'aime pas long-tems une compagne qui s'empare d'une supériorité que lui dénie la nature. Aussi Balagny s'adonnait-il au libertinage le plus ignoble, conduite qui ne servait qu'à le mettre encore plus sous la dépendance de sa femme. Ah ! combien le prince de Cambrai portait envie au sort de Michel !

Tandis qu'il se livrait à de telles pensées, un page vint annoncer que leurs seigneuries étaient servies.

Laurent Devos bénit la table, et il se fit un long silence, interrompu seulement quelquefois par le sire d'Ewars, qui vantait les morceaux les plus délicats de la venaison, et n'était pas fâché de montrer à une grande dame comment, dans son château d'Ewars, il découpait un quartier de chevreuil ou une hure de sanglier. Villers-Houdan fixait un regard mélancolique sur Renée d'Amboise. Pour ne plus quitter cette dame qu'il aimait éperdûment, ce jeune seigneur vendit les biens immenses qu'il possédait en Picardie, et vint habiter Cambrai. Dès lors il ne s'éloigna plus de l'objet de sa fatale passion; il était sans cesse attaché à ses pas. Mille bruits en couraient, que l'on se répétait tout bas à l'oreille; car on avait grande crainte d'offenser la dame de Balagny, qui était vindicative et puissante.

Aux discours pleins d'aigreur qui échappaient parfois à Renée, on devinait aisément avec quel dépit elle voyait la grâce, la douceur et la jeunesse de l'épouse de Michel. Pour Balagny, craignant les scènes fâcheuses et les contrariétés qu'il avait à essuyer de sa femme toutes les fois qu'il ouvrait un avis, il s'en consolait en buvant et en jetant des regards enflammés

sur Blanche, tandis que Laurent Devos, étranger à tout ce qui se passait, méditait sans doute quelque motet nouveau.

La contrainte qui régnait parmi ces différens personnages fit hâter la fin du repas; et peu de momens après on se rendit à la chapelle, où l'aumônier, s'agenouillant au milieu de la famille de Michel d'Esnes et de ses hôtes, récita pieusement la prière du soir. Il terminait ses oraisons en demandant à Dieu de répandre ses bénédictions sur notre saint-père le pape, sur le Roi, sur les nobles familles d'Esnes et de Béthencourt, et sur messire Louis de Berlaymont, par la grâce de Dieu, archevêque duc de Cambrai...

— Misérable! s'écria tout à coup Renée, sans égard pour la sainteté du lieu, je ferai justice de ton insolence! Eh quoi? j'entendrai prier, devant moi, un traître vendu aux Espagnols, pour cet hypocrite prélat que j'ai chassé de Cambrai! Que ne pries-tu aussi pour le roi d'Espagne et pour la Ligue? Voilà, sire Michel, comment vous vous montrez digne de la faveur du roi! Que l'on saisisse cet audacieux chapelain!...

Et, faisant avancer elle-même ses gens d'ar-

mes, qui, suivant l'usage, assistaient à la prière, elle leur ordonna une seconde fois de s'emparer du vieillard, ce qu'ils firent à l'instant, malgré les supplications de Blanche, celles du seigneur d'Ewars, et les protestations énergiques de Michel, qui tira son épée en jurant de venger les droits de l'hospitalité, si outrageusement violés. En vain, quelques fidèles serviteurs, armés des premiers objets qu'ils trouvent, accourent se ranger près de lui : leurs efforts ne peuvent délivrer le vieux prêtre. Balagny, animé par l'ivresse, et irrité des reproches que lui adresse Michel, se jette sur lui, le blesse, et avec l'aide de Villers-Houdan et d'une partie de son escorte, le désarme, non sans peine. Laurent Devos, les mains jointes, considérait cette scène affreuse avec le silence du désespoir; mais quand il vit son bienfaiteur couvert de sang, Blanche évanouie, et le pauvre sire d'Ewars foulé aux pieds, il voulut s'élancer vers Renée, qui, profitant de la confusion, avait surpris les gardes du château, mis à leur place des gens de son escorte, et rentrait, l'insulte à la bouche.

L'infortuné fut retenu par ses gardiens : fixant alors sur elle des yeux étincelans :

— Tremble, s'écria-t-il, femme indigne de

ce nom!... Tu as profané la maison de Dieu, porté le trouble et le désespoir chez ceux qui t'avaient accueillie; violé un asile que protègent deux puissans monarques; chargé de fers un vieillard, un prêtre de Jésus-Christ! Et pourquoi? parce qu'il a prié pour son légitime pasteur persécuté et banni loin de son troupeau malheureux. Tu veux ma mort! Eh bien, satisfais ta rage; mais hâte-toi de jouir de tes crimes. Encore quelques années, et tu n'auras plus ni trésors ni grandeurs, et c'est toi, toi-même qui auras tout détruit!

On l'entraîna. Le lendemain, avant le jour, Balagny fit détruire le pont-levis et les autres moyens de défense du château; puis il partit, emmenant avec lui son prisonnier.

Le soir, la famille de Michel d'Esnes, rassemblée dans la chapelle, récita les prières des trépassés. C'était pour l'aumônier Laurent Devos.

De nouveaux hommes-d'armes de Balagny se réunirent à ceux qu'on avait laissés dans le château d'Esnes, et le bonheur s'enfuit pour toujours de cette demeure naguère si paisible. Michel implora plus d'une fois la protection du roi; mais ses plaintes ne parvinrent jamais jusqu'au monarque : Gabrielle d'Estrées était l'amie

de Renée d'Amboise. D'ailleurs Henri IV avait un grand intérêt à ménager Balagny; et Michel fut opprimé plus que jamais. Il lui restait un seul espoir : c'était de porter lui-même sa supplique aux pieds du trône; mais sa blessure l'empêcha bien long-temps de mettre ce projet à exécution, et quand il voulut partir, il était, hélas! prisonnier dans son propre château.

Quelques années s'écoulèrent. Un jour, des troupes espagnoles surprennent le château d'Esnes; les soldats de Balagny sont massacrés; c'était le comte de Fuentes, uni à Michel par la plus étroite amitié; il venait, à la tête d'une armée, mettre le siége devant Cambrai.

En exécration aux habitans, et n'ayant qu'une garnison de six cents hommes, Balagny ne fit pas une longue résistance; les portes de la ville furent bientôt ouvertes aux assiégeans; il se réfugia dans la citadelle, croyant y trouver des vivres abondans avec lesquels il pourrait attendre les secours des Français; mais l'avide Renée les avait vendus aux Espagnols, et elle mourut de rage lorsqu'elle vit son époux réduit à capituler. Elle fut ainsi la cause de sa propre ruine, comme le lui avait prédit Laurent Devos.

Cependant, Balagny, abandonné des siens, détesté partout, et craignant de tomber entre les mains des Espagnols, s'avançait à cheval, suivi d'un seul page. Tremblant d'être reconnu, malgré son déguisement, il s'efforçait de gagner la frontière lorsqu'il crut voir que la route du château d'Esnes était moins couverte de soldats que le reste du pays ; ce qu'il s'expliqua facilement par l'amitié connue de Fuentes pour Michel. Sachant d'ailleurs combien ce dernier était généreux, il résolut, sans hésiter, de lui demander un asile, jusqu'au moment où il pourrait passer en France.

Arrivé devant Esnes, quel triste spectacle s'offrit à ses yeux! Les bois étaient abattus, les champs sans culture, les fortifications à demi détruites. Les ruines d'Esnes n'étaient pas l'ouvrage du temps, et leur aspect était loin d'inspirer cette tristesse qui n'est pas sans charme ; on reconnaissait partout la main destructive de l'homme ; on avait le cœur serré de crainte et d'effroi en les considérant.

Un vieillard, précédé d'un ecclésiastique, marchait en toute hâte vers le château. Balagny s'approcha de cet homme et reconnut non sans peine, sire Nicolas de Hertaing. Ce n'était plus

ce bon seigneur jadis si jovial, si avenant. Ses joues étaient creuses et flétries, et ses yeux presque éteints ne distinguèrent pas l'étranger qui lui parlait.

—Laissez-moi, lui dit-il d'un ton bourru; par Notre-Dame-de-Grâce, j'ai bien le temps et l'envie de vous entendre! Que venez-vous chercher ici? l'hospitalité? Les soldats de Balagny ont tout détruit, tout dévasté. Sans Fuentes (Dieu le bénisse) la pauvre dame d'Esnes n'aurait pas un lit pour mourir...

— Je suis malheureux, sire Nicolas...

— Voilà ce qu'ils disent tous, s'écria le vieillard; comme si nous n'avions pas assez de nos propres malheurs! Je vous dis que la pauvre Blanche se meurt: elle n'a pu résister à tous les maux qu'elle a eu à supporter : son château rempli de soldats qui blasphémaient nuit et jour; son époux blessé, captif, dans la demeure de ses aïeux, et son cher fils qui trépassa subitement...

Puis, se penchant vers Balagny, il ajouta à voix basse et d'un ton confidentiel :

—Ils l'ont sans doute empoisonné comme Villers-Houdan; que Dieu fasse paix à ce dernier; mais lui, au moins, il avait bien mérité une

telle fin, pour s'être uni avec ces maudits du ciel.

Balagny arrêta son cheval, cessa de suivre sire Nicolas qui marchait toujours en tenant de tels propos; et, se tournant vers son page :

— Tel refuge ne nous convient point, Marguerite (car son page était une femme accoutrée d'habits d'homme); c'est encore Renée qui a fait tout ce mal... Et puis, après un moment de silence :

— Piquons des deux et en avant, dit-il; advienne ce qu'il pourra!...

Et ils disparurent bientôt.

On sait que Balagny se rendit à la cour de Henri IV, où il épousa Diane d'Estrées. Las bientôt de sa nouvelle union, il ne tarda guère à se retirer dans le comté de Marle, où il se livra aux excès d la débauche la plus éhontée.

Après la mort de sa chère Blanche, le seigneur d'Esnes, inconsolable et dégoûté du monde, vint habiter Douai; il entra dans les ordres, et consacra son temps aux belles-lettres et aux bonnes œuvres. Il fut nommé, malgré sa résistance, à l'évêché de Tournai : c'est là qu'il mourut en prononçant les noms de Blanche et de son fils.

Sire Nicolas de Hertaing suivit Michel à Douai,

puis à Tournai, et vécut plusieurs années encore : mais on ne l'entendait plus répéter ces joyeux discours qu'il aimait tant jadis ; et une larme bien amère coulait sur ses joues toutes les fois qu'il parlait de Blanche.

Or, il en parlait souvent.

UNE SOIRÉE

CHEZ LA COMTESSE DU BARRY.

ANECDOTE.

1770.

—Pendez, pendez, dit le juge, il a volé dix écus; pendez, pendez, il l'a bien gagné.

Et il s'en alla du tribunal pour tâcher de séduire la femme du président, laquelle il convoitait depuis un mois.

Le Robin.

Enseveli dans les coussins d'un grand fauteuil, le soir que je veux dire, Louis XV se tenait triste et rêveur. Les agaceries égrillardes de la comtesse du Barry, les manières gentiment bouffonnes qui seyaient si bien à la fa-

vorite, tout cela demeurait en pure perte.

La place n'était pas tenable.

Aussi, le digne gouverneur des enfans de France, le duc de la Vauguyon levait si fort les yeux au ciel, qu'il n'en montrait plus que le blanc, tout-à-fait comme s'il eût été à Notre-Dame, les mains jointes et agenouillé sur des carreaux de velours. Il y avait encore plus désappointé que lui, c'était le gros duc de Richelieu, Céladon sexagénaire, et moins vieux de ses soixante ans que des façons jeunes qu'il se donnait; car il n'y a rien d'insupportable au monde comme un libertin suranné, qui ne sait pas s'accommoder à son âge; peut-être supporterais-je encore plutôt une douairière respectable, trop respectable, jouant de la prunelle, et décoletée comme une jeune fille blanche et accorte.

Je ne connais point de gêne pareille à celle de voir s'ennuyer une personne que l'on tiendrait à amuser, qu'il est du devoir d'amuser.

Rien n'y fit néanmoins; et la comtesse, désespérant de vaincre les ennuis royaux, prit le parti de battre en retraite. Il fallait avoir recours à la ruse; elle y eut recours. Elle se pencha sur le foyer, comme pour examiner à quel point de

coction se trouvait le café qui bouillait dans un petit pot d'argent. Dans cette position, elle jeta un cri : le sang, disait-elle, lui avait porté à la tête, il la faisait souffrir horriblement. Jamais migraine ne fut si subite ; jamais elle ne causa tel remue-ménage.

Mais le roi s'ennuyait un peu moins avec elle qu'il ne se serait ennuyé tout seul, et peu lui importait que ses favoris dissimulassent des bâillemens à faire peur, et que sa maîtresse souffrît d'une migraine. Il ne remua seulement point dans son fauteuil, et il y demeura mi-dormant, mi-éveillé, sans prendre garde à ceux qui s'évertuaient pour le dérider, sans leur laisser le moindre faux-fuyant pour se retirer.

Enfin, un petit coup modeste heurta à la porte, et la voix moitié miel et moitié vinaigre du lieutenant-général de police, toussa sèchement et humblement.

La comtesse s'élança d'un bond à la porte, ouvrit elle-même à M. de Sartines, et ne put se refuser au plaisir d'accrocher, comme par hasard, son éventail dans l'énorme perruque du lieutenant-général.

C'était chose facile, car il s'avançait courbé profondément et la tête un peu plus bas que la

main de la comtesse. La folâtre créature éclata de rire en voyant au milieu d'un nuage de poudre l'éventail se balancer à une grosse mèche de cheveux postiches. C'était chose bien plaisante: car un royal sourire entr'ouvrit les lèvres de Louis XV. Pour la Vauguyon et Richelieu, ils riaient à se tenir les côtés: le roi avait souri.

Bien loin de se déconcerter d'un accueil si gai, M. de Sartines en sembla tout fier, et, après avoir salué le Roi, il déposa sur une table la liasse de papiers qu'il tenait. Seulement alors, il se débarrassa de son étrange aigrette, y imprima un baiser respectueux, et la rendit à la comtesse; cela fut accompagné d'un compliment bien fade et bien affecté.

— Le baron d'Oigny est malade, dit après cela M. de Sartines, en rajustant sa perruque : deux saignées et quatre faiblesses le retiennent au lit. Il m'a chargé de vous apporter quelques dépêches retirées de la poste.

Le roi tendit une main nonchalante vers la table, que l'on s'empressa de rouler près de lui; la comtesse alla s'accouder derrière le fauteuil de Louis XV, et, penchée sur l'épaule de son royal amant, elle parcourait des yeux les

papiers qu'il tenait : lorsqu'il n'avait pas lu aussitôt qu'elle, elle le forçait gaîment à tourner la page sans avoir achevé.

D'abord cette lecture n'amusa beaucoup ni le roi, ni sa maîtresse. Les lettres tombaient avec dégoût de la main royale, presqu'aussitôt qu'elles avaient été prises, et venaient couvrir le parquet. M. de Sartines, le duc de la Vauguyon et surtout le gros Richelieu, se mettaient en eau pour les ramasser. Rien n'était plaisant comme de voir leur triple inclination chaque fois qu'un papier glissait des mains de Louis XV. La malicieuse comtesse prit goût à ce manège grotesque, et plus d'une fois elle feignit de jeter une lettre, pour rire à l'aspect des trois courtisans qui se courbaient sans résultat.

Cependant le roi lisait avec plus d'attention une lettre assez courte néanmoins.

M. de Sartines hasarda un coup d'œil sur le papier assez intéressant pour fixer l'attention du Roi. Après ce furtif examen, il sourit comme un homme qui sait de quoi il s'agit. Et puis, se tournant vers la Vauguyon et Richelieu :

— Une lettre d'amour ! leur dit-il à mi-voix et avec une grimace d'importance. Une aventure impayable de ce mauvais sujet de Vaudencour.

— Ce n'est qu'une copie, ajouta-t-il d'un ton plus haut et s'adressant au roi; l'indisposition de Votre Majesté ne m'a point permis, depuis plus de quinze jours, de lui apporter des paquets de la poste. Il a bien fallu les faire remettre à leur adresse; mais j'en ai fait extraire comme vous voyez ce qui en valait à peu près la peine.

Au reste, vous pourrez connaître de suite tout ce roman, car il est mené à fin.

Madame du Barry fixa sur M. de Sartines ses grands yeux, et le roi se souleva quelque peu dans son fauteuil. Tout fier de s'attirer de semblables marques d'attention, M. de Sartines crut devoir faire précéder son récit d'un préambule.

—C'est, dit-il, une histoire attendrissante. Il y a une héroïne à grands sentimens, presqu'une héroïne comme celles des tragédies de M. de Voltaire.

A ce nom, peu agréable pour lui, le roi fronça machinalement le sourcil.

—Car, ajouta M. de Sartines en se ruant sur la pensée du roi, lui et les gens de sa sorte ont la manie de noircir du papier sur toutes les folles

idées qui leur courent par la tête, encore se croient ils bien importans.

Louis XV sourit, et son sourire fit mal à M. de la Vauguyon. Il se hâta donc de renchérir au plus vite sur l'idée de M. de Sartines.

Espérons, interrompit-il, qu'un jour enfin l'on en fera bonne justice. Il faudrait en France tout au plus huit hommes de lettres, encore ne devraient-ils écrire que sous la surveillance des gens de la police.

Mais le roi ne sourit plus, parce qu'il n'avait pas écouté, et la comtesse fit la moue, parce que M. de Voltaire lui avait envoyé la veille un quatrain bien adulateur. Le pauvre la Vauguyon pensa en défaillir, et pour achever, madame Dubarry dit sèchement :

— Monsieur de Sartines, j'aimerais mieux votre histoire.

— Vous savez que le comte de Vaudencour a épousé l'année dernière une héritière flamande.

Le duc de Richelieu coupa la parole à M. de Sartines.

C'est moi qui ai fait son mariage avec mademoiselle de Béthencourt. Pardieu! il a bien payé les deux cent mille livres de rente de la dot; le

pauvre garçon avait des dettes par-dessus les yeux, et ne savait plus comment s'en tirer. Je pensai par hasard à une de mes parentes éloignées, de grand âge, fort entichée de sa noblesse des plus anciennes s'il faut l'en croire, mais des plus obscures. J'écrivis à cette parente, sans en rien dire à mon jeune ami de Vaudencour; le nom de ce dernier et mon intervention aplanirent tous les obstacles. Un beau matin, je le fais monter en carrosse avec moi. En route pour la Flandre! Et lorsque je le vois admirer le vieux châtel et s'extasier sur les immenses propriétés qui en dépendent : Mon ami, lui dis-je, tout cela est à toi : une signature, une messe, huit nuits avec une provinciale, en voilà le prix.

Que le ciel vous préserve, madame la comtesse, de jamais passer un mois en province, et surtout en Flandre. Ce teint frais et pur deviendrait pourpre comme les joues d'une paysanne, et cette petite bouche perdrait de ses formes ravissantes, à force de bâiller.

Figurez-vous des mœurs d'il y a cent cinquante ans, des robes taillées comme au temps de la régence, une pruderie comme sous la vieille cour de madame de Maintenon.

Mademoiselle Adélaïde de Béthencourt était

une grande fille, brune, pâle, aux yeux noirs qui promettent ; mais tout cela guindé, raide, empesé.

Quand nous entrâmes, et qu la vénérable mère nous présenta mademoiselle de Béthencourt avec des révérences à mourir de rire, elle se leva gauchement, salua plus gauchement encore, rougit comme une vachère, et tint constamment les yeux baissés, ne répondant que par monosyllabes.

Un corset, comme on ne saurait l'imaginer, serrait sa taille. Suivant la coutume du pays, pour empêcher qu'elle ne portât la tête trop en avant, on lui avait mis un collier de fer revêtu de velours noirs : l'appendice de cet étrange carcan appuyait sur le corset, et forçait la tête à se porter en arrière. Pour la coiffure, pour les robes, c'était inouï, sur mon âme.

Une promenade aux environs du château, visiter quelques malades et leur donner des secours, voilà ses plaisirs. Tricoter, lire des heures, préparer des onguens dont la tradition se conserve dans la famille, et faire cuire des confitures, voilà ses occupations. Le curé de l'endroit, deux cousines, plus raides encore et plus gauches qu'elle, voilà toute sa société.

Le mariage se fit, et elle se laissa marier sans montrer ni joie, ni peine. Je crois que la seule chose qui la réjouit fut de quitter son gênant collier de fer.

Huit jours après la noce, nous repartîmes pour Paris, en prétextant des ordres de Votre Majesté. Chemin faisant, de Vaudencour raconta des choses incroyables de l'innocence de la petite.

M. de Sartines se hâta de ressaisir la parole, que M. de Richelieu lui avait enlevée.

Eh bien, dit-il, il y a six mois, le vicomte de Germignies et quelques autres fous de son espèce faisaient ensemble un petit souper. M. de Vaudencour, que l'on plaisanta beaucoup sur son mariage, se mit à parler de sa femme comme d'une vertu invincible, et de plus, si bien gardée par sa mère, que le plus adroit n'y pouvait rien.

Le vicomte de Germignies se trouvait à côté du marquis de Chabannons. Je fais pari, lui dit-il à voix basse, qu'avant trois mois cette poupée si prônée est à moi : — Va ! cinq cents louis. M. de Chabannons accepte la gageure, et le lendemain M. de Germignies annonce qu'il part pour une terre que vient de lui donner

son oncle, le prince de Rohan, archevêque de Cambrai.

Mais c'est la route de Flandre qu'il prend. Sa voiture se brise comme par hasard à la hauteur de Béthencourt; il se dit blessé, mourant. On le transporte au château, et on lui prodigue les soins les plus touchans et les plus dévoués, lorsqu'on apprend qu'il est l'ami de M. de Vaudencour.

Trois mois après, le vicomte de Germignies réclama cinq cents louis au marquis de Chabannons. Ce dernier voulut des preuves. M. de Germignies montra des lettres. Son partner prétendit qu'elles étaient supposées. Eh bien! s'écria le vicomte de Germignies, je double le pari, et *elle* viendra me trouver à ma petite maison.

Pour réussir, il écrivit à madame de Vaudencour qu'il était malade, et d'une maladie qui menaçait d'être mortelle; puis, graduant le ton de ses lettres avec les graduations supposées de la maladie, il finit par se dire à l'agonie, et n'ayant qu'un regret, celui de ne pas revoir encore une fois celle qu'il aimait tant. C'est alors qu'elle répondit la lettre que tient Votre Majesté.

La comtesse du Barry prit la lettre et lut.

« Philippe, j'ai commis une grande faute, » une faute dont le remords me rend bien malheureuse! J'ai perdu tout repos; mais je compterais tout cela pour rien, mon doux ami, si » vous étiez heureux; et vous êtes malade et » mourant! Me voir vous consolerait, dites-vous? Philippe, tu ne mourras point sans » être consolé; je te reverrai encore une fois. » Je t'ai sacrifié ma conscience et mon repos; » eh bien, je te donnerai encore le seul bien » qui me reste, ma réputation, — et puissé-je mourir après cela. Je pars demain pour » Paris. Je profite d'une absence de ma mère, » et j'ai gagné, à prix d'or, un de mes domestiques. Oh! Philippe! Philippe! que vais-je » faire? »

Cette lettre resta quelques jours entre mes mains, et ne fut remise au vicomte que le jour même où devait arriver madame de Vaudencour. M. de Germignies était à table avec le marquis de Chabannons. Leurs têtes étaient échauffées, et, par une imprudence que fait seul comprendre l'état où ils se trouvaient, M. de Chabannons alla chercher M. de Vaudencour. Ils se remirent à boire de plus belle, et quand un domestique vint, parla bas à l'oreille du vi-

comte, et lui apprit qu'une voiture de poste venait d'arriver à la porte de sa petite maison, M. de Vaudencour s'écria qu'il voulait voir la bonne fortune de son ami de Germignies. M. de Chabannons encouragea ce désir insensé, et, malgré les efforts de Germignies, ils se précipitèrent à la voiture.

— Eh bien! demanda la comtesse du Barry, que ce récit avait vivement indignée?

— Eh bien! reprit M. de Sartines, il s'en est suivi un duel où le vicomte de Germignies a été légèrement blessé.

—Et madame de Vaudencour?

Elle a ce qu'elle mérite, répliqua froidement le lieutenant de police; elle est enfermée dans un couvent.

— Le vicomte de Germignies et le marquis de Chabannons sont des scélérats! Il faut les punir; il ne faut plus les recevoir à la cour. Sire, vous les renverrez en province, n'est-ce pas?

— Ma foi non, dit Louis XV. C'est une folie de jeunes gens. L'affaire est assoupie : qu'elle en reste là. Ne donnons pas à rire aux dépens de la cour à messieurs les écrivains Voltaire et autres; ils n'y sont déjà que trop disposés.

— Ils seront exilés de la cour, dit la comtesse

du Barry en se penchant vers l'oreille de Louis, et d'un ton sérieux et plaisant à la fois. Ils le seront de la France, ou bien moi je t'exilerai de mon lit.

M. de Richelieu, dit Louis XV en se levant, vous êtes l'ami du vicomte de Germignies et du marquis de Chabannons : vous leur conseillerez de ma part d'aller faire un tour dans leurs terres, et de n'en point revenir sans mes ordres.

Et puis, s'appuyant sur le bras de la comtesse du Barry :

Bon soir, messieurs!

LA BATELIÈRE.

AVENTURE.

1816.

Hélas! de tant d'amour voilà la récompense!
Phaon est à l'autel : il invoque l'hymen;
D'une autre en ce moment sa main presse la main:
Sur leurs fronts inclinés le voile se déploie,
Dans leurs yeux étincelle une odieuse joie...
Qu'ils tremblent! que ne peut une amante en fureur!
Que le peuple en fuyant jette des cris d'horreur.
La Vierge maudira son fatal hyménée!
Et la foi des sermens lâchement profanée!
De tout leur sang... du sang! toi! fille d'Apollon?...
Et quel autel reçut les sermens de Phaon?
Quels droits peut invoquer la coupable étrangère
Qui la nuit, ô pudeur! fuit le toit de sa mère.

S. Henry Berthoud. *La Fiancée de Leucade.*

Vous ne savez point quel bonheur il y a à revoir son pays après six années d'absence.

Surtout lorsqu'on est du pays de Flandre.

Car la Flandre est un beau pays. Vous diriez

ainsi que moi, si vous aviez vu son ciel mélancolique, ses champs de blé que le vent bouleverse comme des vagues, ses plaines dorées de colzats ou blanches de féconds pavots.

La Flandre a des collines sur les flancs desquelles pendent des bosquets et des hameaux, où grimpent des sentiers escarpés qui s'alongent comme de gigantesques serpens; elle a des vallées que baignent des fleuves et de riches canaux; elle a des plaines avec leurs beaux pâturages, des marais avec leurs nuées de brouillards.

Sur le front des jeunes filles de la Flandre, flotte un voile rouge que le vent gonfle et fait jouer autour de leur chevelure noire. Et puis il faut les voir rassembler autour de leur taille les plis sans fin de la *cape* brune, ou les draperies bigarrées du mantelet.

Le costume des habitans est encore l'antique braie des Gaulois, tunique courte dont la gorge est étreinte, qui tombe librement autour des épaules, et qui se termine au-dessus du genou. Une guêtre blanche et sans boutons dessine leur jambe nerveuse sous les contours de sa toile fine, et leur main, qu'endurcit la charrue, s'appuie sur un grand bâton de chêne.

Non, vous ne savez point quel plaisir il y a à revoir la Flandre après six années d'absence; à la revoir durant l'automne, l'automne plus beau en Flandre que le printemps en d'autres pays.

Laissez-moi vous dire comment alors le feuillage s'empourpre et devient jaune, comment les blés s'amoncèlent en gerbes, comment, dans les champs à demi fauchés, on aperçoit près de sa cabane portative, un berger debout, qui regarde le ciel ou qui médite, les bras croisés et le front incliné vers la terre.

Laissez-moi vous dire comment on tressaille de joie à l'ouïr de quelque virelai naïf de glaneuses, au bruit éloigné d'un moulin, à des voitures qui roulent loin, bien loin, sans qu'on les aperçoive.

Et moi, moi, exilé de la belle Flandre, après six années j'allais y retrouver une femme, un ange... Clara de Béthencourt! — Jamais, depuis mon départ, son nom n'avait été dit à mon oreille! Et cependant, il y a six années, elle cherchait bien souvent si elle ne me verrait pas venir près d'elle. A ma vue, la rougeur colorait son front, à ma vue son regard devenait tendre, à ma vue un sourire entr'ouvrait ses

lèvres..... Je ne lui avais jamais dit que je l'aimais, jamais elle n'avait prononcé le mot d'amour, et cependant nous étions comme de vieux amis que l'infortune a éprouvés, comme deux frères orphelins et qui reportent l'un sur l'autre toute leur tendresse. Moi pour elle, elle pour moi : c'était là le bonheur, l'univers.

Il ne fallait point songer à notre union ; j'étais pauvre.....

Je n'aurais pu l'entourer de bonheur et d'amour, elle si heureuse, elle folâtre jeune fille, ignorante de la misère et des mornes soucis du besoin. Les spectacles qui attendrissent, qui retrempent et qui exaltent l'imagination ; les bals où les jeunes femmes parent de diamans leurs épaules demi-nues, où elles s'enivrent de musique et de danse ; les appartemens, sur les planchers desquels s'étendent des tapis moëlleux ; les fenêtres dont les grands rideaux s'enlacent et retombent... pour être à moi, il lui aurait fallu renoncer à tout cela. Je ne l'ai point voulu.

Alors j'ai quitté la Flandre.

Insouciant artiste, j'ai gravi les montagnes de la Suisse, j'ai parcouru l'Italie, j'ai frissonné sous le ciel de l'Écosse ; et partout je songeais

au beau pays de Flandre. Une fois, il m'est arrivé, parmi les ruines du Colisée, de dessiner une chaumière flamande, avec ses murs d'argile, son toit de paille, et ses cheminées de briques, d'où la tourbe exhale les tourbillons de sa jaune fumée.

Une langueur mortelle s'empara peu à peu de moi. Mon front était devenu pâle et mes membres chétifs. Ma poitrine souffrait : ma main convulsive ne pouvait plus tenir le pinceau devenu trop lourd pour mes débiles doigts. Les médecins déclarèrent que leur science ne pouvait rien pour me guérir. J'avais le mal du pays; de mon pays seul je devais attendre ma guérison.

Je l'ai revu! Oh! vous ne pouvez pas savoir quel bonheur il y a à revoir son pays après six années d'absence.

— Je m'informai d'elle, de Clara de Béthencourt. Fiancée à un autre, à un jeune homme riche, à un militaire. Demain, son mariage!

Je ne la reverrai plus qu'une fois, me dis-je, une seule fois, à l'église, le jour de son mariage, demain. Je me cacherai derrière quelque gros pilier; elle ne m'apercevra pas. Ma vue pourrait lui rappeler des souvenirs d'il y a six

ans. Cela troublerait peut-être son bonheur, cela l'attristerait, et je ne voudrais pas attrister Clara pour un jour, pour un moment; quand même cette tristesse devrait être causée par un souvenir de moi, par un souvenir tendre, par un souvenir du tems de nos amours.

Ah! c'est alors que je sentis avec amertume mon isolement! moi, pauvre orphelin. Pas une mère pour me serrer dans ses bras; pas une sœur pour m'embrasser; pas un ami pour me tendre la main; pas une voix pour me dire «soyez le bien venu.» Nul ne se souvenait de mes traits, nul n'avait gardé mémoire de mon nom.

Le cœur serré, je sortis de la ville, et je me mis à errer sur les rives de l'Escaut. Peu à peu, mon agitation devint moins âpre, et je me laissai aller au prestige du spectacle qui s'offrait à mes yeux.

C'était un spectacle plein de poésie : c'était une de ces scènes sublimes que ne saurait voir avec indifférence l'homme le plus mal organisé pour goûter les beautés de la nature. L'air pur, calme et tiède, le brouillard qui ceignait l'horison, comme d'une immense draperie, confondait ses vapeurs blanches et transparentes au fluide lumineux de la lune, et rendait plus va-

gue encore la lueur qu'elle épanchait. Ce n'était précisément ni de l'ombre, ni de la lumière, mais bien un mélange de ce qu'elles ont de plus ravissant. L'image de la lune venait se refléter sur les eaux en ovale droit et long dont les cannelures d'or se balançaient à la moindre vague; enfin, un silence religieux régnait dans toute cette vaste étendue. Seulement à de longs intervalles s'élevait, comme une plainte, le cri mélancolique d'un oiseau niché parmi les herbages.

Vingt fois j'avais visité ces lieux. Jamais je n'avais soupçonné le charme magique que la nuit et le silence devaient répandre sur ce beau canal, qui s'alonge dans une vallée pittoresque, au milieu d'une double allée d'arbres; sur ces bateaux, habitations flottantes d'un peuple nomade.

Les traits basanés de cette nation, ses mœurs, son costume et jusques à son langage se conservent étranges et sans altération, malgré le temps et le contact des habitans des villes. Tour à tour comblés du superflu et astreints à de grandes privations, les bateliers passent leur existence au milieu de rudes travaux ou dans une oisive mollesse. Ardens, colères, volup-

tueux, ils nourrissent sous le froid climat du nord, les brûlantes passions du midi; et il n'est point jusqu'à leur teint halé, leur chevelure d'un blond pâle et leurs grands yeux noirs; il n'est point jusqu'à leurs vêtemens courts, larges, chargés de brandebourgs, jusqu'aux énormes anneaux dont sont parées leurs oreilles, qui ne rendent vraisemblable cette supposition, qu'ils ont pour ayeux les Bohémiens dont l'Europe était inondée au quatorzième siècle.

Je me livrais tout entier à la puissance de cette exaltation, privilége de l'adolescence, et qui revient trop rarement faire battre notre cœur à l'âge positif où l'expérience et ses tristes réalités ont désenchanté l'ame de tant d'heureuses illusions, quand tout-à-coup, je vis une jeune fille qui poussait la trappe d'un bateau. Elle la tint quelques instans soulevée au-dessus d'elle : son profil gracieux se détachait en silhouette au milieu de la lumière douce et vague qui éclairait ce tableau et qui semblait disposée comme les couleurs lumineuses que le peintre ménage et gradue habilement autour d'une miniature.

Aucun bruit ne se faisait entendre.

Elle sortit avec précaution, et son regard interrogea tour à tour et lentement l'étendue qui l'environnait. Tout à coup, elle garda l'immobilité de l'attention; ses bras étaient croisés sur sa poitrine : ses vêtemens courts laissaient à découvert ses jambes et ses pieds nus; ses longs cheveux à demi épars retombaient sur ses épaules; et en voyant la lune dorer de ses rayons une partie de ses vêtemens et de ses traits, quand le reste demeurait en une sombre obscurité, on eût pris cette jeune fille, debout et sans mouvement, pour une statue de bronze antique.

Un geste de joie lui échappa soudain. Jetant une planche qui forma du bateau à la rive un pont étroit et chancelant, elle vola dans les bras d'un jeune homme.

Pour considérer la jeune fille plus à mon aise et sans danger d'en être vu, je m'étais caché derrière une haie; ce fut justement au pied de cette haie que les deux amans vinrent s'asseoir.

D'abord, je n'ouïs qu'un bruit confus de baisers, de larmes, de mots entrecoupés tels que fait balbutier une profonde émotion. Après cela il y eut un moment de silence.

— Je te revois, Paul, je te revois enfin après trois mois! Car il y a trois mois, le sais-tu? que notre bateau a quitté cette rive, trois mois que nous sommes séparés. Mais enfin me voilà près de toi, ma tête repose sur ton épaule, ma main est dans la tienne! Oh! que je suis heureuse!

Celui qu'elle nommait Paul recevait ces caresses avec gêne et froideur, du moins il me le semble.

Mais elle, trop heureuse, trop émue pour s'en apercevoir, tout entière à l'extase d'être près de lui, elle continua ces propos tendres et diffus qui ne tarissent point, auxquels il est si doux de se laisser aller, lorsqu'après une longue absence on retrouve un amant.

— J'ai bien souffert, va, pendant ces longs trois mois! Quand venait le soir, tandis que chacun se réunissait sur le plus grand bateau pour écouter et raconter des histoires surprenantes, moi, je me tenais à l'écart, et je pensais à toi. Je me ressouvenais de la nuit où pâle, couvert de sang, poursuivi par des Anglais qui voulaient te tuer, tu te jetas sur le bateau où j'étais seule. Je me ressouvenais encore de la manière dont tu me contas qu'il avait

fallu te sauver de la ville; car les ennemis venaient de la prendre... Et puis, Paul, je me souvenais de cette nuit de frayeur et d'amour....

La jeune fille parla long-temps encore, et dans sa joie expansive elle énuméra toutes les circonstances de son amour. Il y avait pour moi le plus grand charme dans ce récit fait avec tout le naïf abandon d'une jeune fille qui aime, et auquel l'accent de la batelière ajoutait encore une grâce que je ne saurais dire. Car les bateliers ont quelques chose de la prononciation du midi. C'est une sorte de mélodie lente, un rithme véritable dont s'émerveille l'étranger qui l'entend pour la première fois.

— Mais, dit-elle encore, tu restes pensif à m'écouter. Tu n'es point joyeux comme moi? Paul! eh bien! écoute, tu vas devenir gai, tu vas être bien surpris, bien heureux!... A présent, Paul, je suis riche au-delà de mes espérances, riche comme jamais je n'aurais osé le rêver, quand nous faisions des projets impossibles de bonheur. Une vieille tante à moi vient de mourir; elle avait deux filles, et ses deux filles trépassèrent un mois avant elle. Je suis son héritière unique...; elle laisse huit bateaux! Sais-tu, dis-

moi, ce que valent huit bateaux? Bon, tu ne le sais pas. Ecoute, Paul; ils valent quatre-vingt mille francs. Joins à cela la valeur des deux miens, et puis vois comme nous sommes riches.

Maintenant je puis être ta femme, car nous vendrons tout cela. Un officier ne peut épouser une batelière, je le sais bien. Paul! — Ta femme! Oh! que je vais être heureuse de pouvoir dire à tout le monde que je t'aime, que je t'appartiens, que tu es à moi! M'appuyer sur ton bras, voir les sentinelles te saluer en portant les armes. Paul, mon Paul, que je vais être heureuse.

Et lui qui souffrait au-delà de ce que peut souffrir un homme, la repoussa doucement, car elle s'était jetée dans ses bras; et il dit: — voici venir bientôt le jour, il faut nous quitter.

A ces paroles glacées, la pauvre fille tressaillit, ses joues brunes pâlirent, et sa main laissa tomber la main de son amant qu'elle tenait.

—Paul, vous ne me répondez pas? murmura-t-elle.

Elle ne put achever, la voix lui manqua.

— Lucile, il vous faut partir demain au point

du jour. J'irai vous rejoindre, mais il vous faut partir, il le faut.

Elle ne répondit pas et se prit à pleurer avec amertume.

— Vous saurez pourquoi, continua-t-il. Je ne puis vous le dire ce soir. Vous le saurez, Lucile, et vous me direz que j'ai bien fait d'exiger que vous partiez.

Elle le regarda avec anxiété.

Aujourd'hui, maintenant, dites, dites, et je partirai, je vous le jure.

— Si mon bonheur vous est cher, Lucile, il faut que vous partiez; je vous le demande en grâce.

Il dit ces derniers mots avec une sorte de tendresse.

— Je partirai, fut sa réponse.

Après cela, elle s'éloigna à pas lents, repoussa la planche qui servait de pont entre la rive et le bateau, et la trappe se referma.

Il était resté là immobile et rêveur. Et puis, il fit un geste de résolution et de désespoir, et disparut à pas précipités.

Le lendemain matin, c'était le jour du mariage de Clara de Béthencourt, de celle que j'avais tant aimée.

Quand j'entrai dans l'église, la noce s'y trouvait déjà. Une foule immense remplissait la nef; des curieux sans nombre étaient amoncelés autour de la grille du chœur. J'avançai sans crainte d'être vu.

Ciel! l'époux de Clara est l'amant de la batelière.

Elle si digne d'être aimée! elle à qui j'ai tout sacrifié, l'épouse d'un misérable suborneur.

J'aurais voulu pouvoir pleurer, mais je ne le pus; le désespoir et l'indignation me suffoquaient trop pour cela.

Tout ce qui se passait autour de moi me semblait un rêve malfaisant. Un feu lourd pesait sur mon front, mes yeux y voyaient à peine; une sueur glacée ruisselait sur mes membres qui tremblaient.

Tout à coup, une femme se précipite dans l'église : elle jette des cris, elle fend la foule, elle arrive jusqu'aux époux, elle tombe sans mouvement à leurs pieds.

Moi, j'avais reconnu la batelière; lui, aussi il l'avait reconnue.

Car il resta là, immobile et comme frappé de la foudre. Jamais pâleur semblable à la sienne ne contracta un visage d'homme.

La cérémonie ne fut interrompue qu'un moment. Le prêtre continua ses offices.

Après cela, Paul prit la main de celle qu'il venait d'épouser. En traversant la nef pour rejoindre la voiture, il portait autour de lui des regards inquiets, comme pour savoir ce que la batelière était devenue.

Un jeune homme qu'à ses gants blancs je reconnus pour un garçon de noces, s'approcha du marié et murmura à son oreille :

— Ne le dis pas à ta femme, cela pourrait l'affecter, la folle est morte !

Un mouvement convulsif secoua tous les membres de Paul, et il tomba sans connaissance.

Les yeux de Clara se remplirent de larmes ; et il lui fallut elle-même s'appuyer sur sa mère.

— Sois sans crainte, dit madame de Béthencourt à sa fille, tandis que Clara s'agenouillait pour faire respirer des sels à son mari.

Le bon jeune homme n'a pu résister aux douces émotions qu'il éprouve.

Faites place, Messieurs, écartez-vous ! Un peu d'air, et il reprendra connaissance. Les émotions que cause la joie ne sont jamais dangereuses.

LA VEUVE.

NOUVELLE.

1829.

Poulida pastourella
Qu'amour faï per t'charma
Siègués pas tant cruella
Din la saïsoun d'aima
Un tchour s'en pleniras
Et me régrétaras.

Morel, *Chanoine de Montpellier.*

Félicité passée
Qui ne peut revenir
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je en te perdant perdu le souvenir.

Boileau.

Hélas! mon Charles, ces biens que je désire tant, que je donnerais tout au monde pour posséder, je les ai dédaignés, je les ai méconnus. Oh! dites, dites, ne voulez-vous pas me les rendre? Vous feriez de moi la plus heureuse des femmes.

Lettres d'amour.

Au milieu de la joyeuse insouciance d'une vie indépendante, au milieu des plaisirs qu'elle offre, de ces piquans incidens qui étourdissent, de son indolent laisser-aller auquel on se livre avec tant d'abandon, quel jeune homme n'a pas

senti le besoin impérieux d'un bonheur paisible doux et légitime? Quel jeune homme n'a rêvé, jusque dans les étreintes de la plus énivrante maîtresse, une femme belle de tendresse, de modestie et de candeur?

Oui, de longues journées tranquilles, tout entières à l'étude; le soir, des caresses de son enfant, un repas qui se prolonge, un repas seul avec sa femme: après cela, une promenade en quelque endroit solitaire, des jaseries sans fin, pleines de confiance et d'amour. Et puis, un sommeil frais; et quand on r'ouvre les yeux, contempler en souriant les épaules blanches et demi-nues de sa femme, entendre respirer avec délices la bouche vermeille de son enfant!

Heureux Ernest! bientôt ce bonheur sera le sien. Encore quelques jours, et il devient l'époux de Caroline.

Et qu'on le lui dise! est-il quelque part une jeune fille dont les yeux aient plus de tendresse? dont la démarche soit plus naïve et plus élégante? Lorsqu'elle chante, sa voix émeut l'âme. Rêve-t-elle le front appuyé sur la main, on se sent venir des larmes d'attendrissement, on éprouve je ne sais quelle émotion qui resserre délicieusement la poitrine.

Caroline ! chère Caroline ! oh ! qu'il veut l'entourer de bonheur et d'amour.

Bien des fois il a cru aimer; mais jamais, non jamais, il n'a aimé comme il l'aime. Il le comprend à présent. Oui, l'amour est chose grave et sublime. Hors du devoir, il n'est point d'amour, d'amour ineffable comme celui qu'il éprouve.

Aussi va-t-il anéantir tout ce qui lui rappelle ses liaisons et ses plaisirs d'autrefois. Cheveux, anneaux, lettres, il va tout livrer à la flamme. Seulement, il les verra, il les lira encore une fois. Après cela, tout sera dit.

Il y avait pour lui un charme indicible dans ces fleurs desséchées, dans ces nœuds de rubans reçus jadis avec transport, dans ces feuilles inégalement écrites, ouvertes jadis si précipitamment, que les yeux dévoraient, qui faisaient battre son cœur, — et que maintenant il déployait nonchalamment et qu'il parcourait avec un vague sourire sur les lèvres.

Les flammes avaient tout détruit.

Seules restaient, au fond du tiroir, les lettres de Maria de Béthencourt, de Maria ses premières amours.

Celle-là, il l'eût aimée; il l'aimait peut-être comme il aime Caroline; — car elle aussi devait

être sa femme, elle aussi devait réaliser les rêves de bonheur que formait son imagination de poète.

Leurs familles se réjouissaient en les voyant ensemble, et projetaient à mi-voix le jour où ils marieraient ces chers enfans; et lui, quand il entendait ces propos, il était le plus heureux des hommes!

Il arriva qu'un officier, jeune, sémillant, riche et de grande naissance, s'éprit de Maria de Béthencourt; dès lors Ernest devint bien à plaindre!

Car la jeune fille rêvait tandis qu'il lui parlait d'amour, et ses regards distraits semblaient écouter si ne venait pas à se faire entendre le galop d'un cheval fougueux. Elle préférait à la promenade la plus délicieuse le son de fanfares guerrières, et les mouvemens tumultueux d'escadrons aux cuirasses d'or, aux panaches écarlates. Oui, maintenant rien ne savait plus la charmer comme des soldats, qui resserrent, allongent, étendent leurs rangs, parmi des clameurs qui commandent, des chevaux qui broient le pavé, des sabres qui s'entrechoquent. Alors ses yeux devenaient étincelans et une rougeur de feu couvrait ses joues.

Maria de Béthencourt épousa le capitaine.

Ernest eut bien du mal à s'en consoler. Long-temps il lui resta une tristesse profonde, pleine de défiance et de découragement. Pauvre jeune homme ! il ne croyait plus à l'amour.

Mais enfin, il fut aimé de Caroline, de l'angélique Caroline, et dès-lors il redevint heureux comme autrefois.

Plus heureux peut-être ! Car le souvenir de ce qu'il a souffert lui rend encore plus précieuse la possession d'un bien qu'il désespérait de jamais rencontrer, d'un bien dont il révoquait en doute, hélas ! jusqu'à l'existence possible.

Mais enfin, qu'une journée s'écoule encore, et il sera heureux ; il sera l'époux de Caroline, — demain, demain !

Caroline réalisera les rêves de bonheur auxquels jadis le faisaient se livrer les lettres de Maria... ces lettres qu'il ne peut s'empêcher de relire encore.

Il y a là un accent de conviction, un entraînement que l'on ne saurait feindre. Oui, celle qui parlait ainsi d'amour savait aimer.

Elle a préféré l'éclat au bonheur, puisse-t-elle être heureuse ! Elle a été séduite par des prestiges enivrans, puissent ses illusions ne jamais se dissiper.

Et il relisait encore, et il ne pouvait se résoudre à livrer aux flammes les lettres de Maria de Béthencourt.

Tandis qu'elles le replongeaient parmi des souvenirs pleins de mélancolie et de tendresse, on lui vint remettre un billet.

Non ! ce n'est point un prestige.... son écriture! le même cachet dont elle se servait, et jusqu'à la signature du doux nom de Maria.

Un soir, il avait dit qu'il trouvait du charme à l'orthographe anglaise du nom de sa fiancée ; et depuis le soir où il avait dit cela, *Marie* de Béthencourt n'avait plus signé autrement que : *Maria.*

« Si vous voulez revoir une amie de votre
» jeunesse, une amie éloignée de vous depuis
» cinq ans, elle est arrivée ce matin chez ma-
» dame de Saint-Yves. MARIA. »

Voilà ce qu'Ernest lut dans ce billet.

Il se rendit aussitôt à l'adresse qu'on lui indiquait. Maria se trouvait seule. Elle était vêtue de noir.

Il y eut d'abord entre eux deux un moment de gêne et de silence ; puis, quelques questions froides et contraintes.

Ensuite, ils se mirent peu à peu à converser avec épanchement, et comme deux amis éprouvés qui se retrouvent après une longue absence.

Maria était devenue veuve depuis huit mois. Son mari lui laissait une fortune considérable. Elle n'avait point d'enfant.

— Vous avez donc été heureuse pendant cinq années? demanda Ernest.

— Heureuse! répéta la jeune femme d'une voix mélancolique. Et vous, Ernest?

Il tressaillit; car elle l'avait nommé du nom dont elle le nommait au temps de leurs amours.

Il se hâta de parler de Caroline; il lui semblait qu'en différant plus long-temps il faisait mal, il déméritait de sa fiancée. Il raconta le bonheur qui l'attendait près de Caroline; il la dit, comme elle était, douce, tendre, naïve, et cependant ses paroles n'avaient rien de l'entraînement et de l'enthousiasme qui naguère encore exaltaient son imagination.

Il se mit ensuite à peindre la vie pure, calme, délicieuse qui lui était réservée avec Caroline. Cette fois, il ne put rester froid devant ce tableau, et insensiblement ses expressions devinrent chaleureuses et se passionnèrent.

Des larmes roulaient dans les yeux de Maria.

Elle se mit aussi à parler de bonheur; mais d'un bonheur qu'elle n'avait jamais rencontré, d'un bonheur qu'obtiennent seuls deux êtres qui se comprennent; d'un bonheur qu'elle croyait possible, naguère encore, et qui n'est point fait pour elle, — elle le comprend à cette heure, hélas!

— Du moins, ajouta-t-elle avec trouble, vous serez toujours mon ami, n'est-ce pas? Ernest! Dans quelque position que vous vous trouviez, quelque distance, quelque durée qui nous séparent, il y aura toujours en vous un souvenir pour Maria.

Ernest éprouvait trop d'émotion pour répondre. Il tendit la main à Maria. Ce mouvement laissa voir à la veuve une bague qu'Ernest portait au doigt. C'était Maria, Maria de Béthencourt qui la lui avait donnée en d'autres temps.

Il lui fallut se lever, il lui fallut marcher durant quelques minutes; sans cela, elle aurait étouffé.

Et puis, elle vint se rasseoir devant Ernest, et, préoccupée de pensers doux et amers, elle rêva long-temps.

Alors, s'arrachant avec efforts à elle-même, elle sonna ses domestiques, leur donna des

ordres, et souriant avec tristesse à son ami : — Adieu, dit-elle, adieu, Ernest, adieu pour toujours!

A ces mots, il resta frappé de stupeur, et assourdi de mille pensers confus.

— Adieu, Ernest, redit-elle, car l'on s'était hâté, et la voiture se trouvait déjà prête. Adieu, pour toujours.

Elle avait bien de la peine à retenir ses sanglots.

Leurs mains s'étreignirent encore une fois; puis la voiture partit. Elle avait disparu depuis long-temps qu'Ernest était encore là, immobile, et les regards fixés à l'extrémité de l'horizon, là où il avait cessé de l'apercevoir.

Abattu, éprouvant un vide insupportable, il alla rejoindre Caroline. Elle le crut souffrant, car toute la soirée elle le vit triste et rêveur.

Plus d'une fois, le lendemain, il ressentit la même tristesse, il s'abandonna à la même rêverie; et lorsque, resté seul avec Caroline dans la chambre nuptiale, il l'entoura de ses étreintes :

— Maria, murmura-t-il, Maria!

Le lendemain, à son réveil, tandis que le sourire du bonheur sur les lèvres, il se livrait

avec sa jeune épouse aux plus doux épanchemens, tandis qu'elle appuyait un bras demi-nu sur l'épaule de son Ernest, elle lui rappela sa méprise de nom de la veille :

— Oh ! dit-elle en feignant de bouder, et sans croire le moins du monde à la réalité du reproche qu'elle faisait, oh ! c'est apparemment quelqu'un que vous aimez mieux que votre Caroline ; n'est-il pas vrai, méchant ?

Il retomba dans sa rêverie.

Puis tout-à-coup, enlaçant Caroline de ses bras :

— A toi, à toi seule pour la vie, s'écria-t-il.

NICAISE.

NICAISE.

1569.

Accidit ut surgeret David de strato suo post meridiem, et deambularet in solario domûs suæ. Viditque mulierem se lavantem, ex adverso super solarium suum. Erat autem mulier pulchra valdè. LIB. PRIM. REGUM. *Cap.* XI.

Je ne sais pourquoi l'on parle sans cesse de la Flandre comme d'une contrée sans physionomie et dont l'aspect, loin de réveiller, assoupit l'imagination. La Flandre est un beau pays, fécond, et malgré cela pittoresque. Sans vou-

loir citer Avesnes et ses environs qui ne le cèdent nullement à la Suisse en riches accidens de terrain et en luxe de végétation ; sans même rappeler ici la petite ville de Cassel, jetée sur une colline, et autour de laquelle le voyageur stupéfait voit s'étendre un panorama de villes et de bourgs, il me suffira, pour réhabiliter ma patrie, de prendre à témoins tous ceux qui ont visité ses villes les moins en renom chez les artistes; Valenciennes, par exemple : Valenciennes avec sa vaste ceinture de fortifications anguleuses, et les larges eaux qui la baignent; Valenciennes avec ses rues qui serpentent, ses rues toutes noires de la houille que broient sur son pavé les pieds de huit cents mineurs. Mais c'était au quatorzième siècle qu'il fallait voir Valenciennes : des maisons à pignons pointus et sculptés dressaient vers le ciel leur toit anguleux flanqué de quelque pigeonnier en tourelle : un double étage s'allongeait au-dessus du rez-de-chaussée, comme pour servir d'abri et de vestibule au visiteur qui heurtait le brillant marteau de la porte. Enfin, la plupart du temps, les larges feuilles d'une vigne et ses rameaux tortueux à grosses grappes noires ou vermeilles, tapissaient, depuis le seuil jusqu'au

toit, la façade de ces habitations, et c'était à travers un massif de verdure que se laissait entrevoir l'ogive des fenêtres.

Or, par un soir de l'année 1569, le regard indiscret d'un passant aurait pu, à travers les vitraux d'une de ces fenêtres empanachées de verdure, voir une jeune et jolie fille qui se livrait avec sécurité aux soins de sa toilette, comme si la lampe qui l'éclairait n'eût point révélé tous ses mouvemens gracieux. Sa large gorgerette, qu'elle avait quittée, ne cachait plus ni les ondulations d'un sein blanc, ni les formes d'épaules voluptueuses; et ses bras nus et relevés au-dessus de sa tête disposaient avec art de beaux cheveux qui retombaient en longues tresses sur une taille fine et élégante.

Un enfant de quinze à seize ans vint à passer devant la fenêtre de la jeune fille, et la vue de ce tableau le fit arrêter tout court. Sa physionomie pâle prit une expression lubrique; ses yeux gris et cernés de noir étincelèrent comme des charbons ardens. A le voir par derrière, vêtu d'une soutane rouge, la tête nue, rase, et pressée entre deux longues oreilles, on aurait eu tentation de le prendre pour Satan en personne. Mais ce ne fut point

l'idée qui vint à l'esprit d'un robuste et beau garçon, dont la main droite saisit fortement, tout à coup, une de ces longues oreilles qui ressemblait si bien à des cornes.

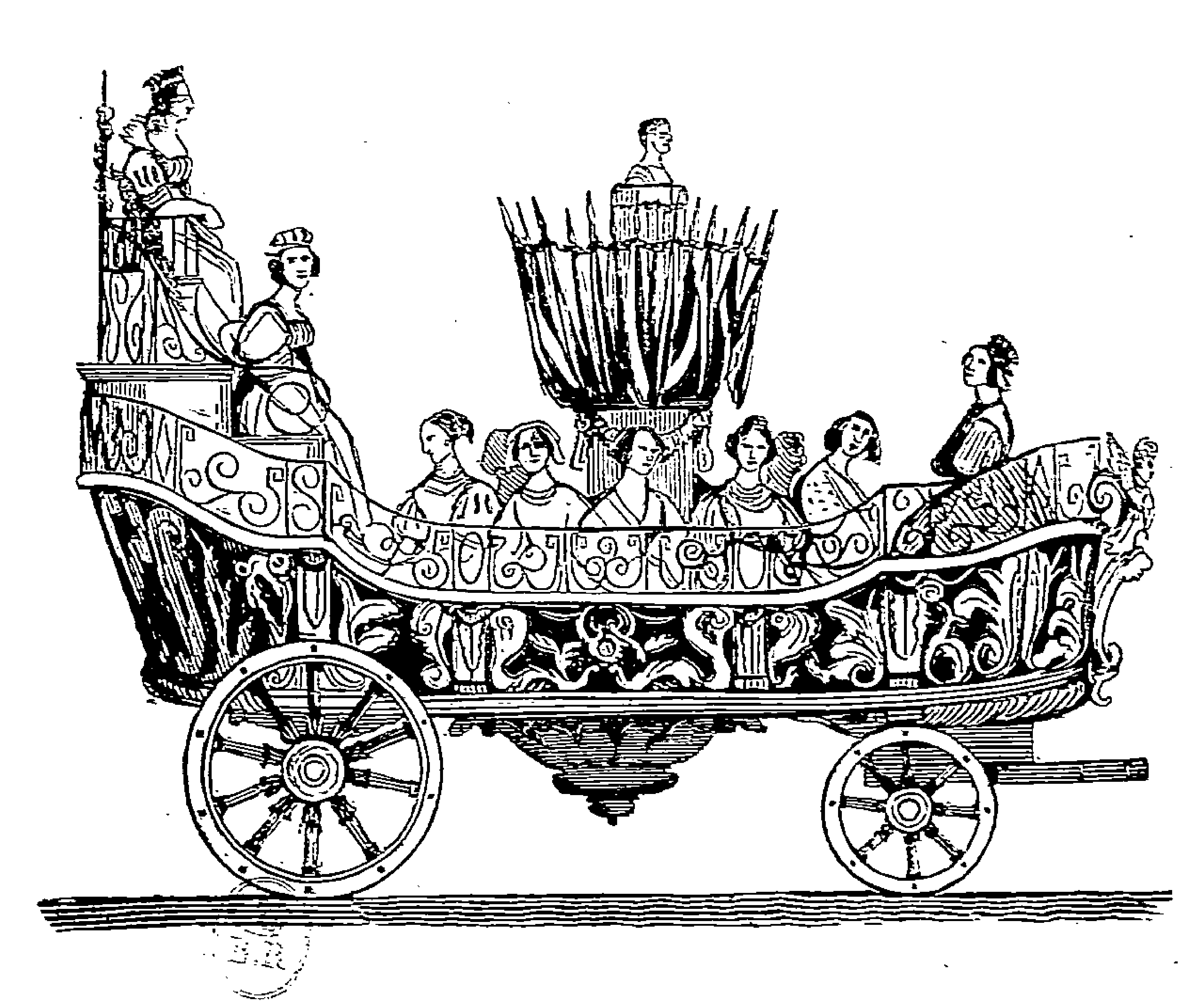
— Ohé! messire enfant de chœur, demanda-t-il d'une voix forte et sans quitter l'oreille qu'il tenait, passez votre chemin, ou sur mon ame il vous en coûtera cher.

L'enfant de chœur répondit par une ruade et fit un bond pour fuir. Mais son oreillle était trop bien étreinte, et il lui fallut rester en jetant un cri de douleur.

— Voilà un clerc bien appris, qui passe son temps, non pas à réciter des oraisons ou à psalmodier des litanies, mais à regarder faire la toilette des dames. J'en porterai bon rapport à monsieur le curé de Notre-Dame-la-Chaussée.

Ce disant, il secoua plus rudement encore l'oreille de l'enfant de chœur et le lâcha. Le petit vaurien s'enfuit en maugréant, et laissa le jeune homme riant comme il faut de la peur que témoignait le petit clerc, et de la prestesse qu'il mettait à s'évader.

Puis il heurta au logis de la jolie fille qui se faisait si belle. Une vieille femme ouvrit, et bientôt l'enfant de chœur, revenu, put voir, à



Grand Char (Cambrai).

travers les vitraux de la chambrette, entrer précipitamment le jeune homme. La jeune fille, les joues empourprées, cachait de son mieux avec ses bras nus, un sein et des épaules nues. Mais elle avait affaire à un gars entreprenant et sans pitié, qui prit de ses deux mains les deux mains de la pauvre honteuse, et couvrit de baisers tout ce qu'elle se donnait tant de peine pour ne cacher que si mal.

A la fin, elle se fâcha, se mit à battre du pied, et à demander d'une voix toute courroucée :

— Eustache, sied-il à un digne et loyal amant d'en agir de la sorte?

— Oh! ma jolie Barbe! reprit Eustache, qui enlaçait de ses bras la taille de sa maîtresse, sans néanmoins laisser aller les mains qu'il tenait toutes deux à présent dans une des siennes : faut-il se montrer tellement sévère à l'encontre d'un fiancé? N'est-ce pas demain que nous devons être mariés? Demain ne m'appartiendras-tu pas corps et ame, ainsi que je t'appartiendrai? Tu te fâches, méchante, et c'est à moi qu'il siérait de se fâcher. Donne-moi donc en paiement de tes mauvaises querelles un baiser bien tendre et de bon cœur, ou sans cela je croirai que tu ne m'aimes pas.

Barbe ne donna pas le baiser, mais, cette fois, elle le laissa prendre, et comme il faut, je vous l'assure.

Le petit clerc était toujours là debout devant la fenêtre, bouche et regards béans, et tout pantelant de colère et de lubricité. Les caresses des deux amans lui faisaient mal, et il trépignait de voir si heureux l'homme auquel il en voulait tant. A la fin, n'y pouvant plus tenir, il ramassa une grosse pierre, la lança, de ses plus grandes forces, dans les vitraux, et, à sa grande joie, il vit Barbe s'enfuir toute émue, puis la lampe redescendre du premier étage au rez-de-chaussée. Ne pouvant plus distinguer ce qui se passait, car un grand volet fermait les fenêtres d'en bas, il vint mettre son oreille contre ce volet, et il écouta de son mieux. Hélas! aux tendres caresses avaient succédé des propos non moins tendres. Barbe et Eustache devisaient du bonheur qu'ils avaient de se marier le lendemain, et quand, à l'heure du couvre-feu, il fallut que le fiancé se départît, la mère de Barbe se prit à dire :

— Or çà, beau fils Eustache, embrassez votre femme Barbe, et allez-vous-en; demain vous resterez tant qu'il vous fera plaisir.

Craignant de nouveau les horions d'Eustache, le petit clerc regagna le logis du maître des enfans de chœur. Il était si préoccupé et des scènes voluptueuses qu'il avait vues et ouïes, et des vagues projets de vengeance dont son cerveau bruissait, qu'il ne songea point à préparer un mensonge, pour s'excuser de rentrer si tard.

Le maître des enfans de chœur, vieillard sévère, reçut le coupable d'un air goguenard, qui n'annonçait rien de bon. Il n'interrompit pas un instant la prière qu'il récitait au milieu des enfans de chœur agenouillés, et parmi lesquels se glissa modestement le retardataire.

Quand la prière fut finie, le vieillard donna quelques ordres, comme sans prendre garde à la présence du jeune clerc; puis il enjoignit à ses petits sujets d'aller se coucher. Tout à coup, il les rappela.

— Eh! vraiment, j'allais oublier de complimenter messire Nicaise Watremetz sur l'édifiante conduite qu'il mène. Il y aura tantôt cinq heures que je l'ai envoyé en message près de monsieur le curé de Notre-Dame, et jugez de sa prestesse, le voici déjà de retour. Il faut que tout mérite ait sa récompense. Or sus, je vais la lui octroyer.

Ce disant, il prit une énorme verge, et s'en mit à fouetter sans pitié Nicaise, dont cet horrible traitement exaspéra encore la colère, et enflamma davantage les sens.

Je le revaudrai à Eustache, murmura-t-il tout ensanglanté, et sans verser une larme. Oui, je le revaudrai à ce mécréant...

Tout à coup ce dernier mot de malédiction qu'il proférait machinalement : « mécréant, » éveilla chez lui une idée qui s'alliait à la fois à son besoin d'excuse et à son besoin de vengeance.

— Vous m'avez puni, dit-il, tandis que son bourreau prenait du repos, vous m'avez puni, et pourtant Dieu sait si je le mérite. En passant dans la rue des Malineaux, j'ai ouï deux hérétiques qui devisaient entre eux, et qui, forcés de se montrer catholiques, gémissaient de ne pouvoir se marier à leur façon. Je les ai écoutés pour tâcher de les reconnaître.

— Et comment se nomment ces deux indignes païens? demanda d'un air incrédule le maître des enfans de chœur.

— Maître Paul Germez, ils ont nom Eustache et Barbe.

— Vous êtes un brave et digne garçon, reprit maître Paul Germez. Point de doute ! oh : non,

monsieur de La Haymaide, prévôt-le-comte de Valenciennes, sitôt qu'il connaîtra vos talens et votre adresse pour surprendre les hérétiques, vous donnera place parmi les juges du saint tribunal. C'est un beau poste, et je me recommande à votre protection quand vous y serez. Pour mieux la mériter, permettez-moi d'en finir avec vous, et de vous prouver mon amitié, car *qui bene amat, bene castigat*.

Ce disant, il se mit à fouetter de plus belle Nicaise Watremetz.

Ce dernier ne ferma pas l'œil de toute la nuit.

Le lendemain, quand les enfans de chœur furent réunis pour aller à l'église chanter les offices, ils se mirent en marche deux à deux et suivis de maître Paul Germez. Nicaise, comme l'un des plus grands, se trouvait à la tête de cette petite procession. Il remarqua que son camarade grignotait quelque chose.

— Que manges-tu là? demanda-t-il.

— Ne va pas me vendre au moins, Nicaise, car il m'en adviendrait pis encore qu'il ne t'est arrivé hier. Maître Paul a fait acheter une boîte toute pleine d'hosties : je les ai capturées, et tout à l'heure le curé n'en aura pas une pour dire sa messe. En voici une bonne poignée; c'est

ta part, mon cher; mets-les dans la poche de ta soutane; et vite encore, et vite! car notre digne maître vient près de nous.

Nicaise glissa les hosties dans sa poche, et entra dans la sacristie avec ses camarades.

Là, il revêtit, comme les autres, le surplis des bons jours, car il y avait à célébrer un mariage de riches bourgeois.

L'autel était paré comme il faut de fleurs et de guirlandes; on avait couvert de jonchées les dalles blanches et noires du chœur, et un murmure joyeux se fit entendre dans la nef quand les fiancés fendirent la foule, entourés de la corporation des mulquiniers et de celle des forgerons, revêtues de leur costume particulier, et bannières en tête. C'est que, voyez-vous, le riche Nicolas Hollande, père de la mariée, venait d'être élu roi de la confrérie des mulquiniers, et que le futur n'était rien moins que le bel Eustache Morelot, roi de la confrérie des forgerons. Le curé s'avança au-devant de ces personnages d'importance et se mit à commencer les cérémonies du mariage.

Nicaise manqua de tomber à la renverse en voyant son ennemi de la veille jeter des regards

amoureux sur la jolie Barbe. Il lui sembla qu'une main de fer serrait encore son oreille ; les ricanemens d'Eustache à la vue de la frêle colère de l'enfant, ses paroles d'injure et de dédain, ses bourrades, et par-dessus tout le souvenir de la belle fille demi-nue, tout cela bourdonnait autour de la tête de Nicaise, et allumait dans ses veines brûlantes une sorte de frénésie.

Après les cérémonies du mariage, et quand la messe fut à demi-chantée, les époux s'avancèrent pour communier. Nicaise et son camarade tenaient déroulée devant eux une longue pièce de batiste que les communians portèrent à leurs lèvres. Ensuite, ils se levèrent pour s'en retourner au prie-dieu d'honneur. Durant ces entrefaites, une des hosties volées par le camarade de Nicaise tomba de la poche de ce dernier, et resta gisante sur les marches de l'autel.

Le curé en se retournant la vit et s'écria :

— Sacrilége ! sacrilége !

A cette brusque exclamation, un murmure sourd et confus se répandit dans toute l'église, et chacun se haussa sur le bout des pieds, grimpa sur les bancs, ou s'accrocha aux piédestaux des colonnes pour mieux voir.

— Sacrilége! répéta le curé d'une voix forte, et en levant les bras au ciel, sacrilége! Un des époux a rejeté l'hostie sainte qu'il venait de recevoir. Sacrilége! le corps et le sang de notre divin Rédempteur sont profanés.

Alors une pensée subite et infernale se rua dans l'imagination du petit clerc Nicaise.

— Je l'ai vu; c'est Barbe Hollande qui a rejeté la sainte hostie. Encore a-t-elle craché et marché dessus avec mépris.

— C'est un infâme complot de ces deux hérétiques, ajouta le vieux maître Paul Germez; cet enfant de chœur les a entendus hier tramer l'exécrable impiété qu'ils exécutent aujourd'hui.

Barbe, pâle, éperdue, joignit les mains et tomba à deux genoux:

—Cela n'est point! Cela n'est point vrai! J'ai reçu dans mon sein la divine eucharistie; vrai, messeigneurs, aussi vrai que je respire.

Le curé ramassa l'hostie.

— Tenez, regardez, s'écria-t-il, il y a encore là l'empreinte de ses dents! O abomination de la désolation!

Alors le colonel Blondeau s'avança dans la nef, suivi d'un détachement de soldats wallons;

cet officier du duc d'Albe, craignant que le rassemblement causé par le mariage d'Eustache et de Barbe ne fût le germe de quelque tumulte, avait fait prendre les armes à un certain nombre de troupes qui gardaient les avenues de l'église. Le terrible agent des commissaires chargés de combattre l'hérésie marcha droit au chœur, et ordonna aux alguazils de saisir la coupable hérétique.

A cet ordre, Eustache, qui était demeuré jusqu'alors accablé par un événement aussi prompt et aussi terrible, tira le petit couteau que portaient alors les bourgeois, et s'élança au-devant des soldats. Quelques forgerons voulurent le seconder, mais les troupes qui remplissaient l'église, et dont le nombre augmentait à chaque instant, s'emparèrent de toutes les issues, et Eustache, hurlant de désespoir et retenu par ses amis, vit emporter par les soldats l'infortunée Barbe évanouie.

Depuis trois ans, Valenciennes était retombée au pouvoir des catholiques, et le roi d'Espagne avait envoyé en Belgique, pour achever de mettre les protestans à la raison, le duc d'Albe qui a laissé dans nos contrées de si terribles souvenirs.

Le premier soin du duc d'Albe avait été d'établir un tribunal dont les pouvoirs étaient immenses; ce tribunal se nommait *le Conseil des troubles*. Le duc l'avait composé de douze juges, présidés par don Juan de Vargas.

Alors commencèrent de nombreuses et horribles exécutions. Sous prétexte d'hérésie, on arrêtait et l'on exécutait les plus riches bourgeois. La pauvreté elle-même ne fut bientôt plus un moyen de salut. Il suffisait d'avoir une jolie femme, ou une fille de quelque beauté pour être mis au gibet. Les juges espagnols et leurs suppôts, libertins effrontés, trouvaient commode de se débarrasser ainsi de la jalousie d'un rival ou d'une surveillance gênante.

Ce fut devant le chef de ce tribunal que la vieille mère de Barbe Hollande se rendit le lendemain de l'arrestation de sa fille. L'heure de midi venait de sonner, et don Juan de Vargas commençait à dîner. Admise dans l'antichambre par un serviteur gagné à prix d'or, la pauvre dame attendit durant deux heures entières que don Juan sortît de table et parût dans l'appartement où elle se trouvait.

Tantôt elle récitait son rosaire et implorait l'aide de Dieu et de la très sainte Vierge; tantôt

elle allait écouter à la porte de la chambre où dînait le juge, et elle entendait les éclats de rire et la voix grêle de cet homme, de la volonté duquel dépendait la vie de sa fille. Puis, après cela, elle craignait d'être surprise dans cette attitude; elle priait de nouveau, ou bien elle marchait; et tout à coup elle s'arrêtait, de peur de troubler don Vargas et d'exciter ainsi son mécontentement. Voilà comment s'écoulèrent deux heures sans fin, et durant lesquelles l'infortunée épuisa toutes les angoisses qui peuvent étreindre le cœur d'une mère.

Enfin la porte s'ouvrit; don Juan de Vargas parut.

— Grace, grace! s'écria la vieille bourgeoise; pitié! pitié! miséricorde!

— La miséricorde est au ciel. Sur la terre il n'y a que justice.

— Elle est innocente, monseigneur, elle est innocente.

— Il est salutaire au condamné de mourir innocent, n'est-il pas vrai, Peppa? dit le juge avec un sourire, et en prenant le menton d'une jeune fille qui marchait à côté de lui. Or, sus, allez-vous-en, ajouta-t-il avec un ton sévère, et n'y revenez plus, ou il vous en coûterait cher.

Mais une mère ne se décourage pas si aisément.

Elle se jeta aux pieds de la femme qui accompagnait don Juan de Vargas.

— Au nom de la très sainte Vierge, madame, dites un mot pour moi, dites une parole seulement, et ce bon seigneur ne restera pas inflexible. C'est pour ma fille, madame, que je prie, pour ma fille, ma pauvre enfant qui venait de se marier, et que l'on a tout à coup arrachée des bras de son mari qui se meurt de désespoir, qui peut-être est déjà mort. Madame, quelle serait votre douleur si l'on vous avait arrachée de la sorte à votre mari le jour de vos noces?

Une pourpre épaisse couvrit les joues brunes de l'Espagnole, et don Juan se prit à rire :

— Intercède donc en faveur de cette vieille radoteuse : allons, Peppa, elle te fait de si beaux complimens pour t'y engager! Elle te parle du jour de tes noces. La belle cérémonie! t'en souviens-tu? les cris de ta mère, les arquebusades de ton père, et tous les deux, nous autres, sur mon bon cheval, au galop. L'effroi pour garçon de noce, de vaines malédictions pour chants d'église, minuit pour prêtre.

— Ne parlez pas, oh! ne parlez pas de la sorte, murmura l'Espagnole.

— Et pourquoi donc, ma mie? cria de plus belle don Juan enflammé par l'ivresse. Et pourquoi? et pour qui? pour cette vieille ennuyeuse qui se lamente et m'écorche les oreilles? Que le diable l'emporte, elle et ta sotte pudeur! Il est bien temps, ma foi, d'en avoir. Ne te souvient-il plus, Peppa, des rendez-vous où j'allais par ta fenêtre au risque de me rompre le cou? Et qui laissait cette fenêtre ouverte? qui? Peppa! Alors tu me disais : Oh! mon Juan, un regard, un mot de toi, en voilà assez pour me rendre fière. Et maintenant tu rougis d'être ma maîtresse; devant qui? devant cela! Or donc, la vieille, regardez présentement la porte, et dites votre chapelet en actions de graces de sortir pour retourner chez vous. Si vous êtes curieuse de vous ébattre dans un cachot du *tribunal des troubles*, ou mieux de faire une danse au gibet de la place, revenez me voir.

Ce disant, il jeta rudement dehors l'infortunée qui était demeurée à genoux.

Après quoi, il passa brutalement son bras autour de la taille de sa maîtresse:

— Je n'aime pas les larmes, joyeuse fille;

ainsi point de grimaces mélancoliques, ou tu crierais à bon escient; tu sais que le plat de mon épée est dur, Peppa... Viens donc m'aider à vêtir mon manteau de juge militaire. L'heure avance, et il faut que je me hâte. Jacques Hessels, Jean Delvalle, et ce gros ivrogne de Samson Levillain, m'attendent. Qu'ils m'attendent, après tout; ils sont bien faits pour attendre le lieutenant du duc d'Albe.

Quelques instans après, les tambours battirent, un détachement de soldats se rassembla devant le logis, et don Juan de Vargas, les joues plus que jamais empourprées de vin, monta sur le cheval qu'on lui avait préparé et se rendit avec son escorte au tribunal du *Conseil des troubles*.

Il y avait déjà une foule immense devant ce tribunal : un corps considérable de troupes, l'arquebuse au poing et la mèche allumée, se tenait là pour contenir les bourgeois dont les intentions n'annonçaient néanmoins rien d'hostile. La plupart regardaient comme avéré le soi-disant sacrilége de Barbe Hollande. Les autres avaient en mémoire la manière expéditive dont le digne lieutenant du duc d'Albe se débarrassait des mutins. Partant, quiconque te-

nait à la vie et redoutait la hart n'avait qu'à se tenir coi. Ainsi faisait un chacun, et quand Don Juan de Vargas arriva, les flots de curieux s'ouvrirent devant lui et formèrent un large passage d'hommes à têtes nues et humblement déchaperonnées devant le haut et redouté seigneur.

Barbe était déjà là chargée de chaînes et gardée par huit soldats appuyés sur leurs piques. En face d'elle on avait placé tout le clergé de Notre-Dame. Nicaise Watremetz, comme le plus important personnage de la procédure, se tenait au premier rang. On lui avait fait revêtir sa plus belle soutane, et le curé se penchait de temps à autre pour lui faire à voix basse quelque recommandations.

Don Juan de Vargas alla droit à son fauteuil élevé sur une estrade et entouré de siéges plus bas. Il salua de la tête ses assesseurs, invita l'un d'eux, le sieur de la Hamayde, à venir souper avec lui; et après quoi, se prélassant tout à son aise, il cria en se tournant vers Barbe :

— Voilà donc cette hérétique qui crache sur la sainte eucharistie, et qui la foule aux pieds! Elle paiera cher une pareille impiété, la misérable païenne. Avance ici, bel oiseau rouge, et

conte-nous comment et pourquoi elle a commis ce crime, dont un chrétien ne saurait supporter l'idée !

L'enfant de chœur s'avança au milieu de la salle, non sans confusion. Il se fit un murmure d'intérêt, puis un profond silence.

— Parle sans frayeur, joli prestolet, ajouta don Juan ; car s'il se trouvait ici quelqu'un qui voulût te faire un mauvais parti, il passerait mal son temps.

Puis, comme pour ajouter la puissance du geste à l'énergie de ses menaces, il tira du fourreau sa longue épée, et se mit à la faire plier en appuyant sur le plancher la lame bien trempée et brillante de poli.

Nicaise, sans lever les yeux, répéta l'accusation qu'il avait portée la veille contre Barbe Hollande. Celle-ci n'eut que la force de lui dire : — Sainte Vierge ! est-ce à votre âge et avec la robe de clergie que l'on peut mentir de la sorte, et faire mettre à mort une pauvre innocente ? Ah ! Nicaise, que Dieu vous pardonne !

Sa voix était si plaintive, et il y avait tant de désespoir dans ses yeux, que l'enfant de chœur se sentit remué jusqu'au fond des entrailles, et tout prêt à faire l'aveu de son mensonge.

Tandis que de la sorte il était assailli d'un côté par le remords et de l'autre par la crainte du châtiment que lui attirerait son aveu, don Juan s'écria :

— Donc vous niez, ma belle ! Oh! Faites-la donc parler, vous autres !

Un rideau se leva, le bourreau et ses deux aides parurent et se saisirent de Barbe. Aux premières tortures, elle jeta un cri horrible, et plus morte que vive répondit oui à tout ce qu'on lui demandait.

— C'était bien la peine de se faire tant prier ! Or çà, écoutez maintenant le jugement que je vais porter au *nom du Conseil des troubles*.

— Moi, don Juan de Vargas, aidé de messire Jacques Hessels, du sieur de la Hamayde, prévôt-le-comte de Valenciennes, et de maître Jean Delvalle, Pierre Corrouelle, Autoine Lebrun et Samson Levillain, je t'ai condamnée et condamne, toi, Barbe Hollande, à être brulée sur le marché de la ville, après avoir été étranglée par la main du bourreau, et je t'accorde jusqu'à demain à midi pour faire ta paix avec le ciel et recommander ton ame à Dieu.

Or sus, audience levée.

— Maintenant, mon gros compère, allons-

nous-en souper, dit-il en appuyant son bras débile sur le bras nerveux du prévôt. Cette hérétique, toute ardée des feux d'enfer, m'a desséché le gosier. Il me faudra plus d'un hanap de vin pour me le remettre en état. Heureusement que nous en avons du bon, n'est-il pas vrai, messire? ajouta-t-il en frappant sur l'énorme ventre de son convive.

La durée de tout cela fut à peine une demi-heure. La mère de Barbe avait eu le courage d'aller jusqu'au tribunal pour connaître plus vite le jugement; non point qu'il lui restât le moindre espoir, mais poussée par je ne sais quelle force secrète et impérieuse. Nul des bourgeois n'osa lui parler, encore moins lui témoigner le plus timide intérêt. On s'écartait à sa vue, ou bien on la considérait avec plus de curiosité que de pitié. Puis enfin ceux qui avaient pu pénétrer dans le tribunal en sortirent tout à coup en criant: — Elle est condamnée au feu, condamnée au feu! c'est pour demain à midi! Et les curieux amassés là se redisaient l'un à l'autre:

— Au feu, condamnée au feu, c'est pour demain à midi.

Jugez de ce que souffrait la pauvre mère.

Anéantie par le désespoir, elle resta là où elle était près de la porte du tribunal, et laissa sans bouger, écouler la foule et s'en aller les hommes d'armes.

Don Juan de Vargas et les juges sortirent sans qu'elle songeât seulement à crier : — Grâce ! Sa fille elle-même, sa fille entourée de soldats et reconduite par eux en prison, passa près d'elle en jetant des cris et en lui tendant les bras, elle ne fit point un mouvement. Le soir, des amis vinrent la chercher pour lui apprendre la mort de son malheureux gendre. Elle les écouta sans les comprendre, et stupide et silencieuse, se laissa emmener au logis.

Tant qu'on lui donna des éloges sur le bonheur qu'il avait eu de révéler et de faire punir un horrible sacrilège, tant qu'il fut l'objet de l'attention générale, l'enfant de chœur, étourdi par une sorte de vanité, ne comprit pas clairement toute la portée de ce qu'il avait fait. Et puis, les joues brûlantes, le cerveau gorgé du sang qu'y avaient appelé l'émotion et l'embarras, il était assourdi par un bruissement chaud, par une fièvre réelle dont frémissaient tous ses membres. Mais quand la nuit fut venue, quand il se trouva seul dans l'obscurité, et que le si-

lence et la solitude lui eurent rendu un peu de calme, alors il comprit : alors un gibet et une pauvre femme, belle et demi-nue, qui s'y débattait, se dressèrent devant son imagination. C'était une idée, ou plutôt c'était une vue qui le tuait, et pourtant qui répandait dans ses veines un sang plus âcre. Il se tordait sur sa couche, il se levait, il errait par tout le logis, il venait se rejeter sur sa couche. S'il avait pu pleurer, il aurait moins souffert; mais non : pour cela ses veines étaient trop brûlantes, sa poitrine trop oppressée, ses yeux trop secs et trop douloureux. Une idée l'entourait, l'étreignait, pressait sa face horrible contre celle de Nicaise. Au gibet! au gibet la belle fille nue!

La nuit de Barbe Hollande se passa au contraire dans une sorte de malaise paisible produit par l'abattement et le vague ressentiment des tortures qu'elle avait subies. Chez elle la stupeur physique produisait la stupeur morale. En s'en allant du tribunal et à l'aspect de sa mère, elle était sortie par une secousse passagère de cet anéantissement des sensations; mais après cela elle y était retombée plus profondément que jamais; le lendemain matin, quand un prêtre entra dans son cachot, vint s'asseoir auprès d'elle, et se mit à lui par-

ler de crime, de repentir et de miséricorde, elle, stupide et débile, se releva quelque peu sur les dalles de pierre où on l'avait couchée, et puis elle laissa lourdement retomber sa tête qui retentit sur le grès. Ni les exhortations les plus suppliantes, ni les menaces les plus terribles de la vengeance divine ne purent obtenir d'elle une seule parole, un seul signe.

Après le prêtre, ce fut le bourreau. Elle se laissa faire par lui comme il voulut. Par un raffinement de cruauté, d'usage alors en Flandre, et pour suppléer au baillon, l'homme de sang tira au dehors la langue de la patiente, la retint avec deux petits crocs, et en brûla le bout avec un fer rouge. De la sorte, la langue enflait si fort qu'il devenait impossible de proférer même un cri confus. Barbe Hollande subit cela sans sortir de son abattement : à peine tressaillit-elle un peu quand le fer rouge la mordit.

On la mena au gibet, on brûla le cadavre, et tout fut fini.

Six mois après cet événement, les enfans de chœur étaient allés se promener dans les environs de Valenciennes, sous la surveillance de

leur maître Paul Germez. Nicaise Watremetz n'était pas le moins folâtre d'entre eux ; car il avait retrouvé toute sa perverse espiéglerie d'autrefois, et le souvenir de Barbe Hollande ne revenait plus l'assaillir qu'à de longs intervalles ; encore le repoussait-il bien vite et sans beaucoup d'efforts, ce souvenir.

Il venait de jeter un de ses camarades dans une mare infecte, et s'en allait bien vite raconter ce méfait à maître Paul, afin de faire rejaillir le blâme sur sa victime, quand tout à coup il se sentit happer à la gorge par deux longues et sèches mains. Il tourna la tête, et, jugez de sa terreur ! c'était une vieille femme ou plutôt un spectre qui le tenait de la sorte; et les traits de ce spectre rappelaient d'une manière hideuse, mais irrécusable, les traits de Barbe Hollande. Et ce chef horrible riait aux éclats, et ce corps horrible, couvert de lambeaux, sautait et tournait ; et l'étreinte de ces doigts de fer se resserrait de plus en plus. Les yeux de Nicaise lui sortaient de la tête ; il étouffait, il ne pouvait crier, et la frayeur paralysait le peu d'efforts qu'il aurait pu tenter pour s'enfuir.

Cette lutte ne fut pas longue ; car la vieille femme et l'enfant tombèrent ensemble, et

quand on accourut au secours de Nicaise aucun effort ne put parvenir à détacher du cou de la victime les mains de la mère de Barbe Hollande; car c'était cette mère devenue folle qui avait reconnu l'assassin de sa fille.

Tandis que les enfans de chœur et les passans considéraient cette scène épouvantable, tout à coup la vieille se releva et releva sa victime; puis ouvrant ses deux mains ou plutôt ses deux serres, elle cria :

— Avoue !

— Barbe était innocente, murmura Nicaise; c'est moi...

La vieille lui asséna un coup violent sur la tête; elle allait recommencer, mais on put enfin la saisir.

Et soixante ans après ces événemens, les enfans de Valenciennes se détournaient avec terreur d'un mendiant dont la tête se penchait hideusement sur l'épaule gauche. On l'appelait : *Nicaise au cou tors*.

DERNIER DUEL JUDICIAIRE
EN FLANDRE.

DERNIER DUEL JUDICIAIRE
EN FLANDRE.
1454.

Dieu est mon droit.

Dans une magnifique édition du vieux historien flamand, Henri d'*Oultreman*, édition qui provient de l'abbaye de Vaucelles, et que possède maintenant la bibliothèque Mazarine, nous avons trouvé dernièrement un dessin

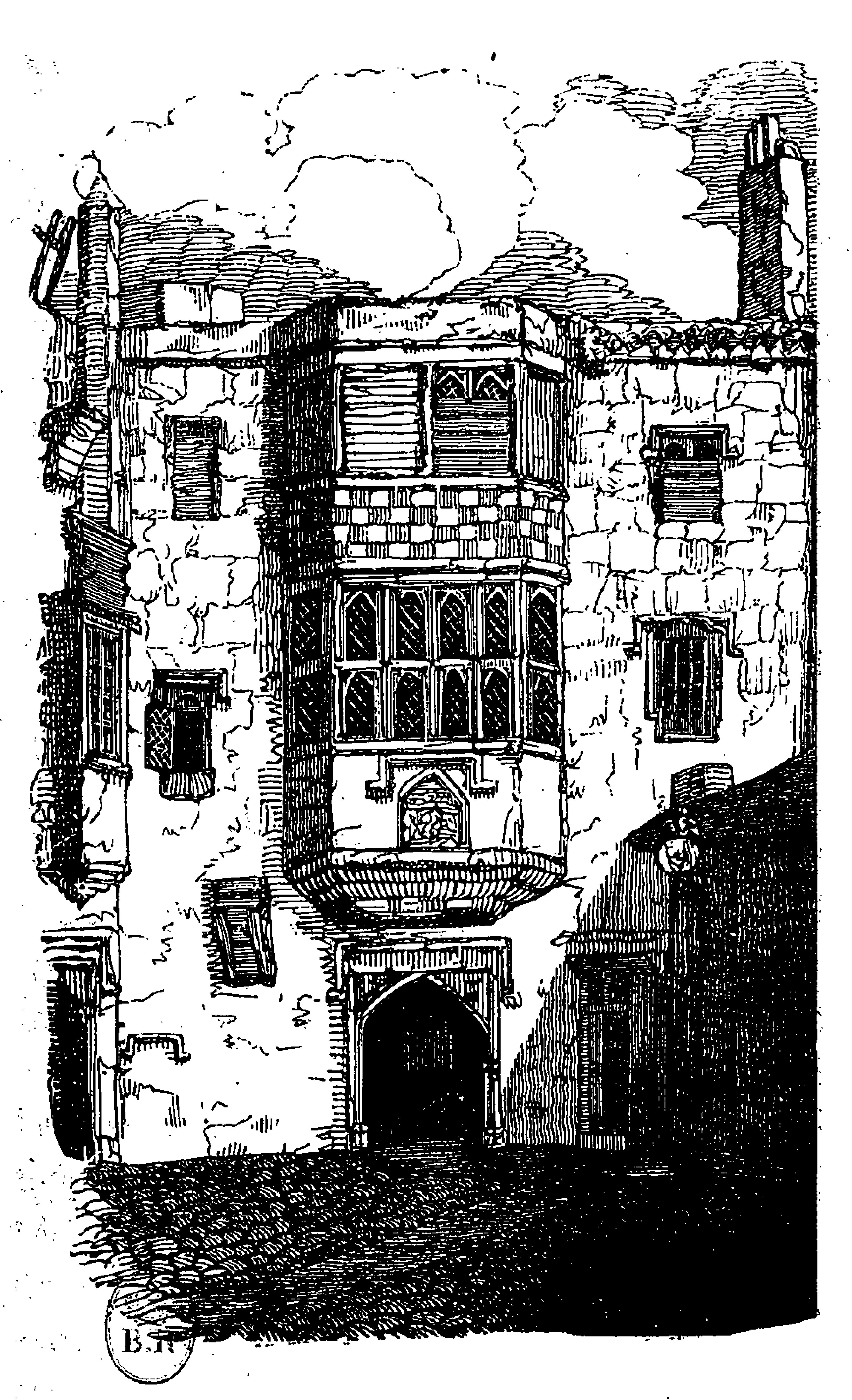
fait à la plume, sur un gros papier d'une teinte jaunâtre. Au-dessous de ce dessin, dont nous joignons ici une copie, se trouvaient les mots suivans :

Cecy est le dessein de la maison du Prévost, de la ville de Valenciennes, Messire Melchior du Gardin : des fenêtres d'icelle, monseigneur le duc de Bourgogne vist la rencontre de Mathieu Cocquiel, de Tournay, et Jacques Plouvier, de cette mesme ville, l'an de nostre Seigneur M. CCCCLIV.

En regard de ce dessin, se trouvait le récit du combat des deux Tournaisiens. Nous allons reproduire ici, mot pour mot et sans rien changer au texte de Henri d'Oultreman, cette narration naïve, qui présente une peinture pleine d'intérêt des mœurs bizarres des Pays-bas et de la Flandre au seizième siècle.

Nous copions donc :

« Mahuot ou Mathieu Cocquiel, bourgeois de Tournay, y avait tué Philippe du Gardin, c'est pourquoi il s'était retiré à Valenciennes, et en avait obtenu la franchise. Quelque temps après, Jacotin ou Jacques Plouvier, parent du défunt,



Maison du prévôt de Valenciennes.

s'étant piqué de quelque parole outrageuse que Mahuot avait lancée contre lui, l'appela meurtrier, et jetant son gant, promit de le vérifier par le combat. Le gage fut relevé, et les deux personnes mises en arrêt par la justice. De là, il fut publié, à la Bretèque (tribune en plein air), un samedi troisième d'août 1454, que Jacotin Plouvier serait reçu à combattre en champ de bataille Mahuot Cocquiel, estant en ses franchises, quinze jours après cette publication, qui serait le mercredi 23 août. Incontinent, lesdits personnages furent tirés de la prison de la ville, où ils avaient demeuré dix-huit jours, et mis dans des prisons séparées, chacun ayant deux sergens pour sa garde. Le quinzième jour après, ils vinrent se présenter devant le magistrat, chacun accosté de son *Breton*, c'est-à-dire d'un maître d'escrime, que messieurs de la ville leur avaient procuré à leurs frais pour leur montrer le tour du bâton, et leur apprendre à combattre; dont l'un était du Hainaut, et l'autre de la Hollande. Accompagnés de ces deux et de leurs avocats, ils requirent qu'on leur fournît habit et armes, selon la loi de la ville, pour servir à la journée du camp, ce qu'on leur promit. D'où ils furent ramenés en leur prison :

et de ce pas, l'on ôta du marché, certaine pierre qui marquait de toute ancienneté la place du combat, et qui, pour ce, était appelée pierre du camp; cette pierre fut portée à la cour Saint-Denis; et, à la même place, on commença de planter et ranger les lices. »

Enfin, arriva le jour du combat : une foule de seigneurs et une population immense accoururent pour assister à ce spectacle. Le duc Philippe de Bourgogne, et son fils le duc de Charolais se rendirent à Valenciennes; le dernier de ces princes logea dans l'hôtel d'Anchin, et son père dans le logis du prévost Messire Melchior du Gardin, logis dont nous donnons la gravure. De ces deux maisons, situées sur le marché, on pouvait voir à l'aise le combat.

Le 22 mai, à neuf heures du matin, les champions parurent dans la lice.

« Ils étaient habillés de basane ou de cuir noir, tout d'une pièce, depuis le col jusqu'aux pieds, cousue étroitement sur leur personne, tête nue et rasée, pieds nus et ongles coupés; chacun une banderole de sa dévotion en la main. Les *Bretons* portaient leurs écus et leurs bâtons; les écus étaient faits d'ais de saule, couverts de cuir de mouton, longs de trois

pieds ou environ, et portaient d'argent à une croix de gueules, avec des images de saints. Les bâtons étaient de bois de néflier, de trois pieds de long; aiguisés aux deux bouts avec un manche ou arrêt sur le poignet. Jacotin appelant, sortit de la chapelle de la Halle, où il s'était revêtu; salua le premier, et, dès qu'il fut à l'entrée du parc, il fit plusieurs signes de la croix, puis s'alla seoir en une chaire couverte de drap noir. Suivit Mahuot, qui s'assit du côté du beffroi; celui-ci d'abord se mit à genoux et baisa la terre. Aussitôt le Magistrat, qui était en la seconde clôture, entra dans le parc, et les champions jurèrent sur les saintes Evangiles, chacun pour soi, qu'ils avaient bonnes querelles. Cela fait, on se prit à oindre leurs habits et à les graisser, pour qu'ils n'eussent pas de prise l'un sur l'autre, où l'on remarqua que la graisse de Jacotin fondit; celle de Mahuot se cailla et demeura toute blanche, et en gruaux, quoique le soleil fût bien chaud. Après ce mystère, on fit apporter les épices ou dragées en deux vaisselles d'argent, et, après que ceux qui les portaient en eurent fait l'essai, chacun des champions en mangea; de là, on leur apporta sem-

blablement des cendres dans deux tasses, dont on fit aussi l'essai, et puis on leur en frotta les mains, afin qu'ils pussent empoigner et serrer à leur aise les bâtons qu'on leur mit en main; et ils embrassèrent leurs ais, la pointe en haut, comme les roturiers. Messire Olivier de la Marche, discourant en ses mémoires, de ce combat auquel il fut présent, dit que quand le plus noble homme du monde combattrait à Valenciennes, il n'obtiendrait pas d'autre avantage, sinon qu'il pourrait porter son écu comme un gentilhomme, la pointe en bas.

» Là dessus, fut fait un édit de la part du magistrat que personne, sous peine de la vie, ne donnât aucun cri ni signe à l'un ou l'autre des combattans pendant le combat. Le prévost de la ville, avec le consentement de ses pairs et échevins, jeta le gant qui avait été levé pour gage de bataille et cria trois fois: — Faites votre devoir. Après le troisième cri les champions marchèrent l'un contre l'autre; Mahuot puisa du sable avec son écu, pensant le jeter aux yeux de son ennemi, et, du même pas, il donna un coup d'estoc de son bâton sur la tête de Jacotin; celui-ci ne l'accueillit pas plus doucement; mais au rebours le secoua si bien que Mahuot chut à terre; dont il se releva soudain.

» Le duc de Bourgogne était, ainsi que je le disais ci-dessus, en la maison de sir Melchior du Gardin, prévost de la ville, et regardait le combat par une jalousie ou treillis de bois : laissant faire le magistrat, sans se mêler de cette affaire. Après plusieurs tours et retours, et plusieurs coups rués de part et d'autre, les bâtons échappèrent à tous deux, et furent secoués bien loin. Jacotin poursuivit son adversaire si raidement qu'il le renversa de rechef à terre, lui sauta sus, lui creva les yeux à force de sable qu'il y enfonça, et lui arracha les oreilles, par copeaux, à belles dents. Il fut en cette sorte près de trois quarts d'heures, lui morcelant les tempes, l'égratignant et le mordant pour lui faire avouer son crime. Là dessus, le duc fit appeler le magistrat en la maison où il était, et lui demanda s'il n'y avait pas moyen de donner la vie à Mahuot; on lui répondit que cela ne se pouvait faire sans préjudice des priviléges et coutumes de la ville, que le camp ne fut outré; ce sont termes de barreau de ce temps-là. Enfin, Jacotin fit tant qu'il renversa son ennemi le ventre et le visage en terre : le misérable Mahuot se mit à crier hideusement et fit tous ses efforts pour se relever; mais le vainqueur lui enfonça

de rechef du sable dans les yeux et dans la bouche ; à ce coup, Mahuot lui attrappa un doigt qu'il serra aux dents, si bien que Jacotin ne le pouvait retirer. Sur quoi, il s'écria : — Attends, attends, je t'en paierai bien, et soudain, il lui mit le pouce de l'autre main dans les yeux et commença à y fouiller bien avant, en sorte qu'il lui arracha les yeux et les lui fit pendre sur les joues. Alors le vaincu lâcha prise, et se mit à crier merci; néanmoins il s'efforça toujours de se remettre sur pied et de terrasser son ennemi. Ce que voyant Jacotin et qu'il était encore plein de force, il lui tourna et retourna si rudement les bras qu'il les lui rompit; puis, bondissant des genoux, à diverses reprises sur son dos, il lui dénoua l'échine, puis se mit à fouiller de rechef dans ses yeux.

» Enfin, le pauvre et malheureux Mahuot se confessa vaincu et avoua le meurtre dont il était accusé : puis s'écriant vers le duc : — Monseigneur de Bourgogne, dit-il, je vous ai si bien servi en votre guerre de Gand, je vous prie merci; pour Dieu sauvez-moi la vie. A vrai dire, ces paroles et ce sanglant spectacle touchèrent vivement le cœur du duc, comme de tous les assistans ; de manière qu'il fit de rechef

demander au magistrat s'il n'y avait pas moyen de lui sauver la vie ou du moins de lui octroyer sépulture en terre sainte. A quoi on répondit que ni l'une ni l'autre de ces deux choses ne se pouvait accorder, et on le supplia très humblement de permettre que la loi s'accomplît de point en point. En ces entrefaites, Jacotin alla reprendre un des bâtons qui étaient par terre et en donna de toute sa force sur la tête et le cou de Mahuot; puis, le voyant étendu et immobile et jugeant qu'il était mort, le traîna hors de la lice. Mahuot fut une bonne heure sans donner aucun signe de vie : puis, il revint à lui, fut confessé par un père carme, but quelques verres de vin, et pardonna de bon cœur sa mort à Jacotin.

» Ensuite il fut traîné sur la claie et de là pendu et étranglé, tandis que Jacotin s'en allait à l'église de Notre-Dame-la-Grande saluer et remercier la glorieuse Vierge, mère de Dieu.»

Le duc de Bourgogne, avant de sortir de la maison du prévôt Melchior du Gardin, fit serment d'abolir cette horrible coutume et tint parole, car le duel judiciaire dont nous venons de parler fut le dernier qui eut lieu en Flandre.

LA DERNIÈRE JOURNÉE

D'UN RÈGNE.

L'homme ne se montre jamais sous un aspect plus hideux que lorsqu'il est en proie aux fureurs du fanatisme et des guerres civiles. Alors les proscriptions, la trahison et les assassinats deviennent des vertus. Plus féroce que le tigre, il trouve un affreux plaisir à déchirer son semblable.

(OWEN.)

LA DERNIÈRE JOURNÉE

D'UN RÈGNE.

1560.

CHAPITRE I[er].

Par St-Denis ! il dit au Roi
Ce que nul n'eût osé lui dire.
Sa marmotte et son gai délire
Sont plus utiles, sur ma foi,
Que grave et triste remontrance,
Qui blesse ou qu'on n'écoute pas.

LES ECHECS, *poëme*.

La reine de France, Marie d'Ecosse, chantait, en s'accompagnant sur le clavecin, un gai tenson, composé jadis pour elle par le poète Clément Marot. Debout auprès de la princesse, le page David Rizzio mariait à sa voix les accords

du théorbe; et penché, pour mieux entendre, sur le bras d'un vaste fauteuil, François II contemplait avec mélancolie sa jeune épouse qui parfois échangeait avec lui un sourire. Souvent le monarque interrompait le tenson, en couvrant de baisers une des belles mains qui parcouraient si légèrement les touches d'ivoire du clavecin; plus souvent encore, il détournait la tête pour cacher une larme involontaire qui coulait sur ses joues pâles et amaigries.

Vingt jeunes filles, vêtues de blanc, et qui toutes portaient le nom de Marie, étaient occupées à des travaux d'aiguille dans un appartement voisin. Le murmure de leurs voix se faisait entendre par intervalle, sans troubler néanmoins la profonde rêverie du capitaine des gardes écossaises, le fidèle Alan-Mac-Ivor. A travers les vitraux de la porte de l'antichambre, on apercevait ce vieux soldat, enveloppé du plaids bigarré des montagnards, et les bras appuyés sur sa longue claymore, dans l'attitude de la méditation. S'il fallait en croire ses superstitieux compatriotes, la mélancolie à laquelle il se livrait presque toujours, était causée par les apparitions de sa double vue. Tous ceux qui le connaissaient partageaient cette

singulière croyance; aussi ne l'approchait-on qu'avec une sorte de terreur. Quoi qu'il en fût, la reine appréciant sa fidélité à toute épreuve, l'honorait d'une amitié particulière, et souvent s'entretenait familièrement avec lui. François II, à la garde de qui il veillait sans cesse, le citait comme un modèle de bravoure et de loyauté.

Tout à coup cette porte où veillait Alan-Mac-Ivor s'ouvrit avec un fracas qui fit tressaillir la reine : une rougeur subite couvrit le visage du monarque.

— Quel est l'audacieux qui, sans mes ordres, ose pénétrer dans mes appartemens? demanda-t-il d'une voix faible qu'il s'efforçait vainement de rendre menaçante.

— C'est moi, répondit froidement un vieillard qui s'avançait les bras croisés.

Son aspect était grave et triste : les rides d'un front chauve et la forme bizarre de gros sourcils grisâtres, donnaient à sa physionomie une expression tout à fait singulière. On l'eût pris aisément pour un conseiller du roi, car il portait une simarre de velours noir; cependant sa vieillesse n'avait rien de vénérable, et le page sourit à son aspect.

— Que me veux-tu ? tu le vois, nous n'avons guère envie de t'écouter.

— Un roi de France doit toujours être prêt à écouter celui qui demande justice.

— Justice ! et de par Saint-Michel ! qui donc a osé manquer à ta Folie ? Hâte-toi de parler : quel est le félon contre qui tu viens porter plainte ?

— Sire, c'est votre frère, le prince Charles. Je ne sais quel différend est survenu entre son Altesse Royale et ma belle mule blanche ; il vient de lui abattre la tête d'un seul coup de sabre.

— Eh bien ! adresse-toi à la Reine-Mère, dit le monarque en s'efforçant par une plaisanterie de cacher son indignation. Mal m'arriverait de prendre parti pour toi contre son fils bien-aimé. D'ailleurs, tu le sais, elle n'est guère disposée à laisser usurper son autorité.

— Pas plus qu'elle ne l'est à ne pas usurper celle des autres. Mais je vois bien qu'il n'y a point de justice à espérer pour moi : la Reine-Mère me rirait au nez, comme elle a ri en me voyant à terre. Ses moqueuses clameurs retentissent encore à mes oreilles.

— Le moyen de ne pas rire, en voyant la

grotesque tournure d'un chevalier de ton espèce, désarçonné et cherchant la tête de sa mule.

— Montais-je aussi le cheval du baron de Monclarc, de ce vieux seigneur qui a juré, par votre aïeul pour qui il a versé son sang, de ne plus reparaître à la cour où sa vieillesse et ses honorables blessures étaient en risée? M'appartenaient-ils les animaux massacrés dans tous les quartiers de Paris? Est-ce à cause de ma grotesque tournure que le fils du roi de Navarre disait tout à l'heure à l'oreille de Coligny : « De tels amusemens me font monter le » rouge au visage. Si je n'avais pas vu ces » prouesses d'un prince du sang, ventre saint- » gris! je dirais à celui qui me les conterait : » vous en avez menti par votre gorge. Nous » autres, pauvres huguenots tant honnis, nous » n'avons garde d'en avoir de pareils. »

Ces paroles produisirent l'effet que Triboulet en attendait :

— Je punirai, s'écria François, oui, je punirai en dépit de tous, le frère insensé qui fait rejaillir sur notre couronne la honte de sa folle conduite.

Et parcourant avec indignation et les poings fermés, la vaste salle où il se trouvait, on n'en-

tendit plus que ses pas précipités et sa respiration entrecoupée. Enfin, comme épuisé par cet effort, il vint retomber dans son fauteuil, et se tournant vers la reine avec l'incertitude et la faiblesse d'un homme qui ne peut se résoudre à montrer de la fermeté, quoiqu'il en sente la nécessité :

—Encore m'exposer à l'aigreur des reproches de ma mère, à ses plaintes éternelles, aux éclats de son courroux, non, non, je n'en ai pas le courage.

Triboulet fléchit lentement et avec peine un genou raidi par l'âge. Et tirant de dessous sa simarre d'énormes tablettes, il se mit à écrire avec beaucoup d'attention.

— Que fais-tu, maître fou? lui demanda le roi après l'avoir regardé en silence, durant quelques momens?

— C'est votre nom, que j'inscris sur la liste de mes sujets. Apprêtez-vous à me rendre hommage-lige, la tête nue et les bottines sans éperons.

Et se relevant avec effort : — Un roi de France qui tremble devant une femme est un fou. Le coq ne laisse jamais chanter la poule devant lui, eût-elle pondu l'œuf dont il est sorti.

Triboulet prononça ces mots d'un ton si

plaisant qu'un sourire mélancolique échappa au monarque ; il se tourna vers la reine :

— Tu le vois, Marie, ce n'est pas toi seule qui me donnes des conseils ; Triboulet aussi veut régenter son maître.

— Mes conseils en valent bien d'autres : si votre aïeul avait suivi ceux que je lui ai donnés, il ne s'en serait point trouvé plus mal. Il n'a pas daigné m'écouter ; s'il l'eût fait, nous n'aurions pas été tous les deux, durant trois longues années, logés et nourris aux dépens de Charles-Quint ; et plus tard, ce rusé compère nous aurait rendu nos provinces et nos trésors... Où, par mes grelots, il aurait à son tour gravé des tensons et des triolets sur les vitraux d'une prison renforcée de bons et larges barreaux de fer.

Il se fit un long silence, pendant lequel François s'abandonna à une profonde rêverie. La reine trop souvent froissée par l'altière Catherine de Médecis, adressa au fou un signe d'amitié ; et par hasard, jeta ensuite les yeux sur Rizzio qui la considérait tristement. Celui-ci tressaillit, rougit et détourna soudain la vue avec un embarras que ne remarqua point Marie, mais que le page ne pût dérober à Triboulet.

Placé devant une magnifique glace de Venise qui surmontait le clavecin, le malicieux personnage scrutait attentivement tout ce qui se passait autour de lui, et néanmoins ne semblait occupé qu'à faire rendre des sons discords aux touches de l'instrument.

Tout à coup, François se leva brusquement :

—Je serai roi! s'écria-t-il : Marie, Marie, soutiens mon courage.

— Que Dieu vous entende et bénisse vos nobles résolutions, ô mon généreux époux!

— Voilà qui est beau, murmura Triboulet, mais qui ne durera guère.

En ce moment, parut dans la salle Catherine de Médicis, suivie du duc de Guise, du cardinal de Lorraine et du chancelier Olivier; ce dernier portait dans ses mains les scels d'or confiés à sa garde. La physionomie impassible et dure de la Reine-Mère formait un contraste frappant avec l'anxiété de Marie et l'agitation de François II. Le cardinal tenait fixés sur le parquet ses regards astucieux et hypocrites, et les yeux rouges et petits de l'impétueux duc de Guise se tournaient avec fureur vers le chancelier dont les traits vénérables exprimaient une noble et profonde douleur. Un signe du roi fit éloigner

le page ; et Triboulet, prévenant cet ordre, s'éloigna en disant tout haut qu'il prévoyait bien que l'entretien ne seraitpas assez gai pour qu'un joyeux compère y assistât.

CHAPITRE II.

Oh ! pleust au cyel qu'eust terminé mes jours !
Point ne m'ardroient tant funestes amours.

CLOTILD. DE SURVILLE. *Les trois Plaids.*

L'agréable entretien, et le joyeux page que vous êtes! dit Triboulet en s'arrêtant devant David et en croisant les bras. Depuis un quart d'heure je parcours, en long et en large, cette salle la plus sombre du Louvre, je pense; et

vous n'avez pas daigné m'adresser un seul mot, préférant rester là, triste et rêveur, comme si vous aviez, ainsi qu'Alan-Mac-Ivor, des apparitions de double vue.

Rizzio leva machinalement les yeux sur le fou et retomba dans sa rêverie.

— Par mes grelots! Je crois que ce joueur de théorbe méprise notre société? J'ai connu pourtant un grand roi, vous valant peut-être bien, messire page, et qui, pendant trois longues années, vécut avec moi en bon compagnon. Tous l'avaient abandonné; car vous autres sages, vous ne restez guère fidèles à ceux qui deviennent malheureux. Moi, je le suivis dans sa prison: plus d'une fois le roi de France eut les larmes aux yeux, en remerciant le Ciel de lui avoir accordé la société de ce Triboulet, dédaigné aujourd'hui par un page. Et pourtant, ce page n'a jamais entendu un sabre glisser sur sa cuirasse; jamais sa tête ne s'est courbée sous le coup de la hache d'arme, et moi j'ai combattu vaillamment auprès de François premier; plus d'un Espagnol tomba sous mon épée. Un de ces enragés allait frapper le roi par derrière: je m'élançai, je reçus le coup. J'ai, Dieu merci, de quoi m'en souvenir, ajou-

ta-t-il en portant la main sur sa poitrine. Mon noble maître fut fait prisonnier et je partageai volontairement sa captivité, quoique Charles-Quint eût offert au fou du vaincu de devenir celui du vainqueur. Les sages hommes élèvent encore jusqu'aux nues la bravoure, la constance du Roi; et l'on ne dit jamais un seul mot de moi. J'avais prédit l'issue funeste de la bataille de Pavie, et le roi l'a donnée en dépit de mes conseils : — quand vous voulez citer un grand capitaine, vous nommez François premier, et moi, on me méprise comme un fou!

L'emphase avec laquelle Triboulet prononça ces paroles ne produisit pas l'effet que sans doute il en attendait, car il ne reçut que cette réponse : — Au nom du Ciel, laisse-moi en repos; et fais-moi grâce d'un récit que, depuis vingt ans, tu ne te lasses pas de répéter chaque jour, à chaque quart-d'heure.

— Oh! oh! beau sire du mantel bleu, voilà qui me paraît injuste. Si les pages deviennent taciturnes et grondeurs comme les vieillards doivent l'être, n'est-il pas juste que les vieillards soient causeurs et joyeux comme les pages devraient l'être.

— Sans contredit, tu uses amplement du privilége qui t'est octroyé, maître fou.

— Maître fou ! pas tant que d'autres qui passent pour sages, et qui néanmoins dans le fond, me portent bien envie. A la cour, tout le monde cache soigneusement sa pensée, moi je dis la mienne à tout le monde. Il n'est personne, sans excepter le Roi, que ne fasse trembler la Reine-Mère ; et la Reine-Mère se mord parfois les lèvres des traits que je lui décoche, sans oser néanmoins laisser voir qu'ils l'ont fâchée. Il faut être ici, ou l'ami des Guises et l'ennemi du roi de Navarre, ou l'ami du roi de Navarre et l'ennemi des Guises. Moi, je ne suis leur ami ni à l'un ni à l'autre, mais j'en suis redouté ; et dans la crainte de mes propos malins, ils me baillonnent avec des chaînes d'or. Rien qu'au mouvement de mes lèvres, je les vois m'adresser un gracieux sourire, et me glisser dans la main quelque bonne aubaine.

— As-tu bientôt fini ? Juste ciel, il faudrait la patience d'un saint pour t'entendre sans colère.

— Attendez, continua Triboulet avec calme, et en posant la main sur l'épaule du page, pour le forcer à se rasseoir : je ne vous ai pas encore

parlé de mes plus doux avantages. Je n'attends pas le signal d'un sifflet d'argent pour entrer chez la reine. Souvent je l'égaye de mes propos, tandis qu'elle est à sa toilette et entourée de ses seules dames d'atour. La pudeur ne prend guère de précautions, devant un vieux fou..... Si tel était mon bon plaisir, je lui dirais tous les jours que je l'aime ; et loin de s'irriter de mes transports, elle les encouragerait en riant. Je pourrais même, sans trop exciter son courroux, surprendre un baiser à ce front charmant que vous regardiez tout à l'heure, avec tant de tristesse et d'attention.

— Que dis-tu Triboulet? silence ! au nom du ciel ! Triboulet, Triboulet.

— Qu'en pensez-vous ? continua le vieillard, sans vouloir remarquer son trouble : un tel sort est-il si méprisable ? Ne vaut-il pas autant être le fou Triboulet, que de rester tout le jour, sombre et rêveur ; et de garder, sous son pourpoint, un vieux ruban que quelque dame d'atour a détaché des cheveux de la reine. Par mon bonnet ! je dors la nuit tout d'un somme ; et l'on ne m'entend pas dans un sommeil inquiet, m'écrier en pleurant : « Marie ! Marie ! »

— Tais-toi, tais-toi, répétait le malheureux enfant; tais-toi, tais-toi, tout ce que j'ai t'appartient. Et détachant de son cou une riche chaîne d'or, il la passait à celui de Triboulet.

— Ne vous l'avais-je pas dit? s'écria le fou avec une joie enfantine. Si l'on ne m'aime pas, on me craint... je n'ai prononcé qu'un mot et vous voilà tout éperdu! Reprenez votre chaîne, je vous promets le silence; mais je ne puis en conscience vous le vendre; entre confrères on se doit des égards.

Puis, quittant le ton du sarcasme, il ajouta avec plus d'émotion qu'il n'avait coutume d'en montrer:

— Pauvre enfant! pauvre enfant!

Tout à coup des cris de la reine parvinrent jusqu'à Triboulet et Rizzio. Au même instant, la porte s'ouvrit: Olivier sortit de la chambre du roi en levant les mains au ciel, et presqu'aussitôt, Catherine de Médicis, les yeux étincelans d'une joie féroce, et le duc écumant de rage, se précipitèrent dans l'antichambre. Seul, le cardinal de Lorraine, était demeuré calme et tranquille.

Plus d'une heure s'écoula avant que l'on en-

tendît le sifflet de la reine. Enfin il appela David Rizzio, qui se rendit près d'elle en implorant de nouveau, par un geste, le silence de Triboulet.

CHAPITRE III.

Voyez-vous ce torrent qui gronde,
En vain un jeune saule à ses rapides eaux
Oppose un faible tronc et d'impuissans rameaux;
Il tombe et suit le cours de l'onde qui l'entraîne.

BURNS. *Le Voyage.*

La galanterie chevaleresque de la cour de François I[er] avait remplacé l'étiquette austère de celle de Louis XII. Sous le règne de Henri II, cette galanterie dégénéra en une dépravation qui ne connut plus de frein, quand le valétu-

dinaire François II prit le sceptre d'une main faible et inhabile. La Reine-Mère, Catherine de Médicis, se livrant à son goût pour l'intrigue, cherchait avec une égale ardeur, et par tous les moyens quels qu'ils fussent, à pénétrer les secrets scandaleux d'une aventure galante, ou les mystères tortueux de l'atroce politique de cette époque. Le roi de Navarre, les Guises, le connétable de Montmorency, chacun à la tête d'un parti puissant, divisaient la cour en trois factions.

Sachant que sans les troubles des guerres civiles, ils ne pourraient faire réussir leurs projets ambitieux, les uns exaspéraient les protestans qui déjà commençaient à se révolter contre les persécutions dont on les accablait; les autres les encourageaient secrètement, et leur promettaient de seconder leurs efforts. Le fanatisme et la haine fermentaient sourdement dans tous les cœurs, et inspiraient un fatal esprit d'animosité aux différens partis. Tout enfin faisait présager les malheurs qui bientôt désolèrent la France et que seul aurait pu conjurer un roi courageux et ferme; mais consumé lentement par une langueur mortelle, l'infortuné François s'efforçait en vain de montrer

une énergie qu'il n'avait pas reçue de la nature, et qui ne savait pas résister à un regard de la Reine-Mère.

Idolâtre de ses deux autres fils, Catherine n'avait jamais eu pour François que de la froideur et presque de l'aversion. Néanmoins, elle conçut une basse jalousie de la tendresse que François témoignait à sa jeune épouse, et s'efforçait de flétrir Marie Stuart par les plus infâmes calomnies. Femme et italienne, elle lui décochait sans cesse, avec un art perfide, ces traits cachés et d'autant plus cruels que l'on n'ose laisser voir combien est douloureuse la blessure qu'ils ont faite.

Non contente de ces intrigues, elle voulait encore prendre part à celles qui agitaient la cour; et après avoir long-temps hésité entre différens partis, elle avait enfin adopté celui des Guises. C'était pour sanctionner cette nouvelle union par un massacre, que Catherine était venue chez le roi, avec le duc de Guise et le Cardinal de Lorraine.

— Sire, dit le cardinal en affectant une douleur hypocrite, les dangers qui de toutes parts menacent votre tête royale imposent à un ministre de paix le devoir bien pénible de venir

vous demander un exemple éclatant qui contienne les Huguenots par un salutaire effroi. La Reynaudie avait rassemblé, près d'Amboise, un grand nombre de factieux dans le criminel dessein d'attenter à vos sacrés jours. Le chef de ces misérables est tombé sous les coups de Pardaillan; et le duc de Nemours a surpris quinze d'entre eux. Nous venons vous demander de sanctionner l'arrêt de leur supplice.

—Hélas! que leur ai-je fait? s'écria le monarque avec amertume. Est-il vrai, chancelier, que les Français en veulent à mes jours?

—Sire, les conjurés sont coupables, sans doute, puisqu'ils ont pris les armes pour réclamer l'assemblée des états, qu'ils auraient dû implorer de votre bonté paternelle; mais ils n'ont jamais cessé de protester de leur dévoûment à votre auguste personne.

—Doit-on, chancelier, ajouter foi aux protestations de sujets révoltés?

En prononçant ces mots, Catherine échangeait avec le cardinal un regard où Olivier lut son arrêt de mort. Il continua néanmoins avec nn calme intrépide:

—On vous demande le supplice des prisonniers, Sire, et cependant le serment du duc de

Nemours leur assure, au nom de votre Majesté, la vie et la liberté sauves. Et déjà, en apprenant la violation d'une partie de cette promesse, la France s'est affligée de n'oser plus croire à la parole de son roi.

— Par saint Denis! quels audacieux ont ainsi compromis à notre insu la dignité de notre couronne? Je les punirai.

— Punissez donc votre mère! Croyez-en les insinuations d'une perfide étrangère qui déchire le sein qui l'a recueillie! Sacrifiez à ses caprices de fidèles sujets, sans lesquels les révoltés porteraient dans ce palais l'incendie et le carnage. Punissez leur généreux dévouement! Comme votre mère, ils doivent, depuis long-temps, n'attendre de vous qu'ingratitude.

Et voyant qu'elle reprenait son fatal ascendant sur le faible monarque qui l'écoutait les yeux baissés :

—On allègue la foi des traités ; en est-il avec des rebelles? Non, non, croyez-en votre mère, point de merci, frappez, qu'ils périssent tous.

La cloche du Louvre sonna l'*Angelus* : Catherine s'agenouilla, fit dévotement le signe de la croix, en se tournant vers un crucifix d'argent placé, suivant l'usage, dans l'appartement ;

puis prenant des mains du Cardinal la liste des condamnés :

— Que votre sceau, dit-elle, confirme les arrêts de Villemongey, de Castelnau.....

— Castelnau! répéta douloureusement Marie. Mon fidèle écuyer? Grace, grace, pour lui, sire; et elle tomba aux genoux du roi.

— Je savais bien, ma mie, que ce bel et galant écuyer exciterait des regrets. Mais sa tête mignone tombera sous la hache; sa bouche ne vous répétera plus de doux propos!

Et elle laissa échapper un sourire.

— Point de pardon, ajouta-t-elle.

— Point de pardon, répéta le cardinal. Chancelier, posez les sceaux sur ces condamnations.

— J'attends les ordres de sa Majesté. J'espère bien qu'elle accordera un généreux pardon à des sujets égarés, que ramènerait aisément la clémence.

— Par le sang Dieu! il en mourra, dit une voix sinistre, que l'on n'avait pas encore entendue.

C'était celle du duc de Guise.

— Il en mourra, et il n'y a homme qui l'en puisse empêcher.

Et saisissant la main du Chancelier, il l'entraîna rudement vers la table où l'on avait posé les jugemens.

— Qu'osez-vous, téméraire, en présence de votre maître? s'écria François en se levant pâle et écumant de colère? c'est devant lui que vous vous portez à tant d'audace? tremblez, tremblez, misérable....

Les forces du monarque trahirent son courroux, il tomba sans connaissance dans les bras de Marie. Catherine s'élança sur les sceaux, les appliqua elle-même au bas des condamnations, et se précipita hors de l'appartement avec le Cardinal et le duc de Guise, comme nous l'avons dit à la fin du chapitre précédent.

Lorsque les tendres soins de Marie eurent rappelé son époux à la lumière, François porta autour de lui un regard incertain. La scène terrible qui venait d'avoir lieu s'offrait à son souvenir comme un songe bizarre; il sembla quelque temps douter de sa réalité. Peu à peu il rassembla ses idées, et se jetant à genoux:

— O mon Dieu, s'écria-t-il, en joignant ses mains qu'agitait un mouvement convulsif, pourquoi m'avez-vous fait roi? Sainte Mère de Dieu, protectrice de la France, sauvez-moi des crimes

qu'ils veulent commettre. Hélas! on répand peut-être en mon nom le sang de mes sujets. Donnez-moi, donnez-moi la force de les sauver.... A moi, Mac-Ivor! Il voulut se lever, mais il chancela et vint retomber dans les bras de l'Écossais.— N'importe, ajouta-t-il avec désespoir, n'importe, soutiens-moi, traîne-moi, s'il le faut, mais sauvons-les.

Comme il s'avançait vers la porte, appuyé sur Marie et sur le vieux capitaine, la duchesse de Guise, Anne d'Est qu'une tendre amitié unissait à la reine sa cousine, parut pâle et tremblante.

— Tout est fini, dit-elle d'une voix basse et altérée. Je viens de voir la plus piteuse tragédie et étrange cruauté! Hélas! je ne doute point qu'un grand malheur ne tombe sur notre maison, et que Dieu ne nous extermine tous pour les cruautés et inhumanités qui s'exercent.

— Tout est fini! répéta le Roi! et il tomba de nouveau sans mouvement dans les bras de la Reine.

CHAPITRE IV.

Silence !
Un soupir, un seul mot, peut trahir ta présence.
SHAKESPEARE. *Henry* VIII.

L'horloge du Louvre venait de sonner neuf heures. La neige tombait en abondance, et David Rizzio, enveloppé de son manteau, se hâtait de traverser l'immense cour de la demeure royale, lorsqu'il sentit une large main se poser

familièrement sur son épaule : c'était celle de Triboulet.

Naguère encore, le page eût repoussé rudement le fou ; mais, au contraire, il ralentit sa marche pour permettre au vieillard de le suivre sans fatigue. Celui-ci ne manqua pas d'en faire la malicieuse observation.

— Mon cher et bon ami, dit-il à voix haute, afin que toutes les sentinelles pussent l'entendre, je vois que vous appréciez, comme vous le devez, notre honorable compagnie. Aussi, en dépit du froid, et malgré le désir bien naturel que j'éprouve de me retrouver près d'un foyer ardent, je continuerai à vous faire jouir de mon instructive conversation. Mais où donc allez-vous si tard ?

— La Reine veut consulter messire Lucas Gauric, et je vais le chercher.

— Oui-dà, s'il en est ainsi, je puis faire avec toi ce message, car tu vas chez un fou doublement mon confrère, et qui à force de mentir a fini par se faire lui-même dupe de ses propres mensonges.

Et il s'appuya sans façon sur le bras de Rizzio.

Après quelques instans de marche, ils arri-

vèrent dans une grande galerie, et s'arrêtèrent à l'entrée, devant une porte où le nom de l'astrologue était écrit en caractères phosphoriques. Le fou heurta rudement, et l'on vit paraître un homme, jeune encore, mais dont la tête était entièrement chauve. David allait lui communiquer le message de la Reine, quand Triboulet, remarquant sur le visage de Gauric le mécontentement causé par la manière irrévérencieuse dont ses méditations avaient été interrompues, s'avança gravement, lui baisa la main avec un hypocrite respect, et lui exposa humblement, et en peu de mots, le sujet de leur visite.

— Sa Majesté très chrétienne n'avait-elle pas de messagers plus convenables à m'envoyer, qu'un étourneau de page et un fou de ton espèce? demanda l'important personnage.

Rizzio pensa que Triboulet s'apprêtait à riposter par un des sarcasmes qui lui étaient si familiers; mais il se trompait, car le vieillard s'inclina plus profondément encore que la première fois et sortit sans proférer une seule parole.

— Seigneur de la Folie, qu'est devenue cette hardiesse moqueuse devant laquelle tremble la

Reine-Mère elle-même, et dont tu faisais parade tout à l'heure encore? Il a suffi du regard d'un pédant pour te rendre confus et te fermer la bouche.

— Tout fou que je suis, je ne porte jamais un faux jugement sur les autres, parce que mon intelligence ne peut se hausser jusqu'à concevoir les motifs qui les font agir. Dites-moi : hier lorsque les pages, en l'absence de leur gouverneur, allèrent surprendre le chat de l'intendant pour le mettre aux prises avec mon pauvre chien, ne se gardèrent-ils pas de l'effaroucher?

— Oui sans doute.

— Eh bien! je vais lâcher après messire Gauric, un chien huguenot, astrologue comme lui, mais assurément aussi astucieux et malin que Gauric est sot et maladroit; en un mot, Jean Curvart. Je me réjouis déjà en songeant à la mine qu'ils feront lorsqu'ils se trouveront en présence.

— Vous oseriez, Triboulet, amener devant Sa Majesté très chrétienne, un huguenot impie, digne plutôt de la hart, que d'un tel honneur.

— Je ne me pique guère d'être plus scrupuleux que la Reine-Mère. Vous savez qu'elle passe

avec ce fripon parfois des heures entières. D'ailleurs notre noble maîtresse n'a que trop de sujets de chagrins : il y aurait conscience à ne pas lui procurer le petit divertissement que je projette.

Rizzio convaincu de l'inutilité des remontrances qu'il adresserait au vieillard entêté, prit le parti de l'accompagner à l'autre extrémité de la galerie. Triboulet le précédait de quelques pas; tout à coup il s'arrête : et d'un geste défend au page d'avancer, et de proférer un seul mot.

— Ils ont, disait une voix, empoisonné le chancelier; il vient d'expirer en s'écriant : — *Ils se damnent et me damnent avec eux.*

— Le roi de Navarre est poursuivi; le prince de Condé est dans les fers, et l'on dit que François vient de sceller sa condamnation, comme celle des conjurés qui sont morts aujourd'hui.

— Ils ont formé le complot de massacrer tous nos frères dans une seule nuit.

— Que de malheurs sont amassés sur nos têtes !

— Villemongey aurait-il vainement demandé,

vengeance? s'écria tout à coup une voix sinistre et altérée.

— Que son sang retombe sur la tête de son assassin, répondit-on de toutes parts.

— Ecoutez, l'esprit m'éclaire, continua la même voix. Je me dévoue pour le salut de nos frères infortunés...

Ici, malgré l'attention que prêtèrent le page et son compagnon, ils n'entendirent plus que des sons confus et inintelligibles.

— C'est un ange qui l'inspire! que le ciel conduise sa main, comme celle de Judith! il est écrit: « Détruisez-les, détruisez-les: que la tête de leurs enfans soit brisée sur la pierre.»

Rizzio, la main sur son poignard, les yeux étincelans, s'élançait au milieu de cet infâme conciliabule, lorsque Triboulet, lui fermant la bouche avec violence, le saisit dans ses bras, et l'emporta rapidement hors de la galerie.

— Silence, dit-il; silence, au nom du ciel! tu te perdrais sans sauver notre maître. Ecoute: il faut se montrer aussi prudent que brave et fidèle. Ta présence en ces lieux éveillerait les soupçons et ferait hâter sans doute les infâmes projets qu'ils méditent. Personne ne se défie de moi. Je vais épier les huguenots; et le ciel nous

donnera les moyens de détourner le coup qui menace la tête du roi. De ton côté, cours veiller près de lui et de la Reine; que l'on ne lise point sur ton visage l'inquiétude qui t'agite; va, mon fils, je réponds de tout, nous sauverons le roi.

Ce n'était plus en fou que parlait Triboulet. Ses traits avaient perdu l'expression bizarre qui leur était habituelle; et une noble ardeur les animait; c'était enfin le fidèle serviteur qui préféra la prison de son maître au palais de Charles-Quint.

Rizzio plein de confiance obéit, et courut au poste qui lui était assigné, non sans répéter au vieillard: Songez bien que le sort de nos maîtres est entre vos mains.

CHAPITRE V.

Il est mort! il est mort!
SHAKESPEARE, *Otello*.

Lorsque David entra chez la reine, il trouva cette princesse, assise devant une table, et considérant avec le plus vif intérêt les caractères cabalistiques que traçait sur un parchemin l'astrologue Lucas Gauric. Alan-Mac-Yvor, debout et

plongé dans la rêverie qui lui était habituelle, semblait étranger à tout ce qui se passait autour de lui. Néanmoins, son regard plus ardent que de coutume, semblait fixé par quelqu'objet extraordinaire, et aurait paru effrayant, si, depuis long-temps, l'on n'eût été habitué aux sombres extases du capitaine écossais.

— Mon chambellan Maubert est-il de retour? demandait François II. On appela vainement le chambellan. Et le roi répéta plusieurs fois sa question avec impatience. Enfin Maubert parut et allégua, pour excuser sa négligence, une violente douleur de tête que son extrême pâleur et son agitation rendaient fort vraisemblable.

—Bonsoir, Marie, dit le monarque en posant ses lèvres sur le front de la reine, bonsoir, je veux demain te faire part d'un projet qui saura te plaire. Et il s'éloigna lentement.

Peu après, Maubert rentra*:—Madame, dit-il à la reine, mon auguste maître dort d'un profond sommeil, et tout fait présager que rien ne le troublera. Des officiers veillent près de S. M.

* Maubert (Nicolas-Pierre), né à Courtray, de Paul Maubert et de Nicolette Watremetz, le 12 novembre 1512.

qui a daigné me dispenser aujourd'hui de partager leur service.

— Allez, Maubert, les nouvelles rassurantes que vous me donnez diminuent mes soucis, et me permettront de suivre avec plus d'attention encore les calculs de maître Gauric. Eh bien, savant astrologue, vous avez enfin terminé votre travail. Quelle destinée me prédisent les astres?

— Grande reine, ou la science sublime à laquelle je me suis consacré depuis mon enfance, n'est qu'erreur et mensonge, ou de longs jours de bonheur et de gloire vous sont préparés par le destin. Un astre bienfaisant épanche sur votre maison de vie sa douce influence. Trois fois j'ai dressé votre thême de nativité d'après la loi des triplicités de Pythagore, et la méthode de Guido Bonatus; trois fois j'ai consulté l'aspect des planètes, dans leurs douze maisons et sous leurs divers aspects, et je n'ai trouvé que joie, gloire et prospérité jusqu'au moment où le soleil aura, cinquante-cinq fois, parcouru sa carrière annuelle. Veuve alors, vous pleurerez un époux et verrez la couronne passer sur le front d'un de vos nombreux fils.

— Qui parle ici de gloire et de prospérité?

s'écria tout à coup Alan-Mac-Ivor sortant de sa stupeur. Qui donc ose ici exprimer de telles idées, devant celle qui va déplorer son veuvage. Il ne voit donc pas ces époux empoisonnés, massacrés dans leur couche royale? il ne voit donc pas ce brigand qui la souille? Quiconque aime Marie d'amour périra par le fer ou le poison. Calomniée, trahie, errante, captive, entourée de meurtres et de crimes, c'est la hache du bourreau...

Marie, pâle, immobile, l'écoutait les mains jointes. Rizzio s'élance vers Alan pour interrompre sa fatale prédiction; mais celui-ci l'arrête, et fixant sur lui un regard douloureux:

— Infortuné! dit-il, avec un accent inexprimable, ton fatal amour sera partagé. Elle t'aimera, te dis-je, et tu seras massacré sous ses propres yeux.

Tandis que les témoins de cette scène restaient muets d'horreur, Triboulet se précipita dans l'appartement.

— Sauvez le roi! répétait-il avec désespoir, sauvez le roi! il expire s'il n'est secouru à l'instant. Maubert, cet infâme huguenot, lui a couvert le front d'un bandeau empoisonné!

La reine pousse un cri, vole près de son

époux, arrache le fatal bandeau et presse dans ses bras le monarque. Un cadavre glacé recevait ses caresses.

Les persécutions de Catherine de Médicis forcèrent bientôt Marie à quitter la France; on connaît tous ses malheurs, et la mort tragique que Rizzio reçut dans le château de Holyrood.

LE NEZ ROUGE.

LE NEZ ROUGE.

AVENTURE FLAMANDE.

§ Ier. *Le château de Boussu.*

Il serait difficile, sinon tout-à-fait impossible, de trouver en Flandre une ville, un couvent, un bourg, un château de vieille date, auxquels ne se rattachât point quelque légende où le diable et les moines jouent les premiers

rôles. L'histoire de la fondation du manoir de Boussu n'est pas la moins curieuse de ces légendes.

Le château de Boussu élève ses tourelles et ses fortifications démantelées sur les bords de la Hayne, entre Valenciennes, la ville au charbon de terre, et Mons sa rivale; Mons, dont la houille bitumineuse donne une flamme claire, énergique et de courte durée; tandis que le soufre du minerai Valenciennois brûle avec moins d'éclat et de vivacité, mais avec une lenteur très favorable à l'économie.

Jadis on regardait le château de Boussu comme une position militaire importante. Louis XI, tandis qu'il assiégeait Condé, en 1478, commença par s'emparer du château de Boussu et s'en rendit maître, grace à sa maxime favorite : « Il » n'y a point de citadelle imprenable là où peut » entrer un mulet chargé d'or. » En 1657, Don Juan d'Autriche établit son quartier-général à Boussu; en 1709, pendant les guerres de la succession, l'électeur Maximilien vint occuper Boussu; et enfin ce fut en 1792, proche des mêmes lieux, que se livra la bataille du Moulin de Boussu, où le duc de Chartres, aujourd'hui le roi Louis-Philippe, vit le feu pour la première fois.

A l'heure qu'il est, sauf un pont-levis qui ne se lève plus, sauf des donjons, des remparts et des machecoulis inutiles, il ne reste rien de sa force militaire à l'antique château de Boussu. Vieux suzerain tombé en déchéance, son armure, jadis si redoutable, n'inspire ni crainte ni respect : on ne se déchaperonne plus en passant devant l'écu féodal ; on ne montre plus de loin le manoir avec un geste d'admiration, en s'écriant : « Voilà le puissant château de Boussu. » Si quelqu'un s'arrête encore devant ses murailles, c'est un paysan qui vient y clouer le ponton vermoulu d'un tir à l'arbalète ; c'est un artiste qui voyage par hasard en Flandre ; ce sont de jeunes femmes frivoles qui ont chanté dans de niaises romances les mots de *manoir* et de *châtel*, et qui, puisque le hasard leur en présente l'occasion, ne se trouvent pas trop fâchées de connaître quel laid amas de pierres désignent les expressions banales dites tant de fois par elles devant un piano et sans être comprises.

Cependant, écoutez la tradition : écoutez les récits des anciens du village, et vous saurez que le château de Boussu n'a pas été bâti par des mains mortelles ; vous saurez que le démon lui-même, prenant la truelle et broyant le

mortier, mit les uns sur les autres ces grès énormes que leur poids seul aujourd'hui fait demeurer debout; car les années ont rongé et fait tomber en poudre le ciment qui les unissait.

Un jour qu'un brillant tournoi avait rassemblé à Cambrai l'élite des seigneurs de la Flandre, et qu'après avoir joûté et combattu jusqu'à l'heure de vêpres, ces seigneurs se livraient aux joies d'un banquet magnifique, un moine apparut tout à coup au milieu d'eux, la tête rase, les pieds nus, un crucifix à la main. Sa robe presque en lambeaux laissait voir les profondes cicatrices dont ses membres étaient sillonnés; cicatrices dont les formes bizarres révélaient une ingénieuse cruauté. Ce moine arrivait de la Terre-Sainte; il était parvenu, après des périls inouis, à se sauver de l'esclavage où le retenaient les infidèles; et son premier soin, en se retrouvant dans son pays, en Flandre, était de venir crier : vengeance! au milieu des chevaliers chrétiens, et de leur prêcher une croisade. Les libations du festin avaient merveilleusement disposé à l'enthousiasme les nombreux seigneurs du tournoi. Tous se levèrent par un mouvement unanime et en criant :

diex el volt! tous placèrent sur leur épaule gauche la croix rouge, emblême du vœu qu'ils contractaient; tous jurèrent de s'embarquer, avant un mois, pour la Palestine.

Comme le fit observer le prédicateur, Dieu semblait avoir rassemblé autour de ceux qui se consacraient à son service toutes les facilités possibles afin de hâter et d'aplanir les dispositions à prendre avant le départ : ainsi, les juifs, attirés par le tournoi qui leur valait toujours quelque bonne affaire, se trouvaient là pour les emprunts sous caution et moyennant gage; les dames remettaient elles-mêmes à leurs chevaliers des écharpes et des dons d'amour : les moines écrivaient les testamens, recevaient les legs pieux et donnaient l'absolution des péchés.

Il est d'usage, lorsque l'on entre dans les ordres, que l'on se mette sous la protection spéciale d'un saint du Paradis. Par une extension naturelle et puisque le vœu de croisade était un vœu sinon monastique, du moins religieux, les croisés imitèrent cet exemple et chacun d'eux choisit le bienheureux en l'intercession duquel il se sentait le plus de foi : les saints flamands furent les premiers choisis : Notre-Dame de Grace, Notre-Dame de Bon-Secours,

saint Waast, saint Druon, saint Hilaire et beaucoup d'autres. Puis ensuite on en vint au reste de la légende. Chacun se trouvait déjà nanti d'un patron, que le jeune sire de Boussu n'avait encore ni quitté sa coupe, ni songé à imiter l'exemple si louable des autres seigneurs.

— Et vous, messire de Boussu, à quel saint du paradis criez-vous : « A l'aide? »

Le baron de Boussu essuya ses lèvres humides de vin de Malvoisie et s'écria :

— A sainte Maxellande!

— Elle a été choisie par le comte de Niergnies, répondirent plusieurs voix.

— Alors le comte de Niergnies va me rendre raison.

Il fallut que le moine, prédicateur de la croisade, se jetât entre les deux chevaliers et qu'il les adjurât, au nom du Dieu auquel appartenait leur épée, de ne point tirer cette épée contre des frères et des chrétiens.

— Eh bien! dit le baron de Boussu, puisqu'il ne reste plus de saints du paradis, je prends le diable pour patron.

Des paroles impies à ce point firent que chacun se signa dévotement; mais cela n'ar-

rêta pas le baron de Boussu, et il ajouta :

— Je prends le diable pour patron! Oui, Satan lui-même... Car vous sentez bien qu'à un sire de Boussu il ne saurait suffire d'un patron vulgaire. Je prends Satan pour patron ; je mets sous sa sauvegarde mon corps, mes biens, mes domaines, ma femme, ma fille et mon honneur; tout, excepté mon ame. Satan est mon unique patron. Que Satan me soit en aide!

— *Je y serai, Boussu,* dit une voix terrible sortie du sein de la terre et qui glaça chacun d'effroi.

Quelques mois après, on partit pour la Terre-Sainte, et il advint de cette croisade ce qu'il était advenu des autres croisades ; à savoir : en Palestine, des blessures, de la misère, de la discorde, la prison, la peste ; et après six ans d'absence, au retour, les domaines pillés, les filles séduites, les femmes infidèles. Chacun des croisés se frappait la poitrine avec douleur et se demandait amèrement si Dieu aurait dû récompenser de la sorte ceux qui avaient tout quitté pour son service.

— Si les protégés du ciel ont reçu aubaine si laide, pensait le baron de Boussu en se dirigeant vers son domaine, qu'en sera-t-il de moi, qui

n'ai que Satan pour protecteur? Insensé que j'ai été! il ne reste sans doute pas une pierre de mon château, et je ne retrouverai probablement ni ma femme ni ma fille.

Il en était si fort convaincu qu'il laissait aller son cheval à l'aventure et qu'il n'osait le piquer de l'éperon pour arriver plus vite en présence de son domaine.

Tout à coup, des cris de joie se font entendre; une brillante troupe de vassaux s'ouvre en deux lignes militaires, et montre au milieu d'elle la châtelaine de Boussu et sa fille, belle comme un ange, qui viennent se jeter dans les bras de leur mari et de leur père. Le baron de Boussu n'osait en croire ses yeux et se pensait le jouet d'un rêve.

Ce fut bien mieux encore après qu'il eut visité son domaine et qu'il l'eut trouvé dans un état de force et de prospérité tout autre que lors de son départ. Il n'avait point assez de surprise et d'admiration pour suffire à ce qu'il éprouvait.

Alors s'ouvrit la porte d'un édifice construit depuis le départ du baron, et un vieillard vénérable parut sur le seuil et invita le baron à entrer.

Le baron se trouva dans une salle à vitres en ogives, éclairée à peine par des vitraux de couleur sombre, et de chaque côté de la salle, sur des lits de marbre, se trouvaient des statues représentant des cadavres à demi rongés par les vers, des figures hideuses et des fourches de fer rangées avec soin *. Tandis qu'il examinait ces lieux avec une inquiète curiosité, le baron de Boussu vit son guide changer d'aspect et devenir un esprit, le front ceint d'une couronne de fer.

— Je suis Satan !... T'ai-je donné bonne protection ?... Ai-je menti en disant : *Je y serai, Boussu ?*

— Non, sur mon ame, s'écria le baron : j'ai reçu de vous protection loyale et généreuse ; protection meilleure que la protection des saints invoqués par les autres chevaliers, des saints qui ont laissé piller les domaines, séduire les femmes et les filles....

— Ne blasphème pas, dit Satan avec une courtoisie et une délicatesse sans égale. Ne blasphème pas ; car on dirait que je ne t'ai rendu service que pour perdre ton ame.

* Cette salle existe encore à Boussu, elle est une dépendance de la chapelle.

— Vous avez été loyal, et moi je serai reconnaissant, car à l'avenir je prendrai pour emblêmes dans mon écu les coupes qui m'ont inspiré le bon conseil de vous choisir pour patron; je l'adosserai, cet écu, de deux cornes d'or, et je prendrai pour devise : *Je y serai, Boussu.*

En effet, depuis cette époque, les seigneurs de Boussu ont pris pour armes *deux cornes adossées d'or, au milieu une coupe, le gobelet et le couvercle d'argent ; le pied et le sommet d'or*: appuis *d'or et de gueules ;* cri d'armes: *Je y serai Boussu !*

En 1790, la famille de Boistrancourt, que des héritages avaient rendue propriétaire du château de Boussu, émigra et ne revit la France qu'en 1814 avec les Bourbons. Il ne restait plus alors, de cette famille, que trois personnes, une vieille demoiselle de cinquante ans, madame la douairière Aldegonde, le baron Paul de Boistrancourt, son neveu, et madame de Boistrancourt mère de Paul et veuve du frère de la douairière. Madame de Boistrancourt était allemande, et appartenait à une famille riche de Vienne. Elle avait épousé M. de Boistrancourt en 1795.

Peu de temps après cette union, le dévoûment aveugle de M. de Boistrancourt pour la cause des Bourbons le conduisit dans la Vendée. Là, pris les armes à la main et à la tête d'une bande d'insurgés, on le fusilla sur le champ de bataille. Le jour où la nouvelle d'un si grand malheur arriva à sa femme, l'infortunée donna le jour à un enfant que l'on baptisa des noms de son père : Paul Amédée.

Malgré les brillans partis qui s'offrirent à elle, jamais la baronne Julie de Boistrancourt ne voulut se remarier. Elle avait été loin de trouver le bonheur dans sa première union. Jeune, léger, frivole, habitué aux mœurs dissolues de la cour de France, le baron ne pouvait comprendre ni même soupçonner l'ame tendre et délicate de Julie. Il croyait loyalement remplir les devoirs d'un galant homme à l'égard de sa femme en se montrant doux et facile pour elle, en ne manquant pas de prévenances à son égard, et surtout en surmontant de sa couronne de baron les deux millions qu'elle lui avait apportés en dot. Car ce mariage était un mariage de convenance, presque une mésalliance que n'aurait point certes contractée en tout autre temps le

baron de Boistrancourt et de Boussu. Mais ses domaines avaient été vendus, et il lui restait à peine la cape et l'épée ; il épousa donc Mlle de Berkeim malgré l'origine un peu judaïque qu'on lui reprochait. Afin de se purifier du contact impur de cet or roturier, il résolut d'en consacrer une partie, sinon le tout, au service de la bonne cause. Déjà près d'un million se trouvait dissipé quand le baron reçut la mort.

La baronne Julie s'adonna tout entière à l'éducation de son fils, créature frêle et chérie sur laquelle se concentraient les affections de la jeune femme. Elle ne le quitta jamais d'une heure depuis le moment de sa naissance; elle le nourrit de son lait; elle lui donna les premiers élémens de l'instruction, elle fit des études pour suffire à cette instruction, et ce ne fut qu'avec des larmes qu'elle se vit forcée plus tard d'appeler à son aide des maîtres de différentes sortes, et aux leçons desquels il lui devenait impossible de suppléer. Il résulta de là que le caractère de Paul s'imprégna d'une tendresse et d'une chasteté que l'éducation ordinaire des jeunes gens est loin de leur valoir, et qu'il s'imbut des idées de sa mère, idées un peu

romanesques pour une femme, et beaucoup trop romanesques pour un homme. En faisant son fils le meilleur possible, et d'après l'idéal de perfection qu'elle avait rêvé, elle ne songeait pas aux déceptions et au désespoir qui devaient déchirer cette ame naïve et portée à une dangereuse exaltation.

La baronne ne s'aveuglait pourtant pas complètement sur de tels dangers; mais elle s'aveuglait sur les moyens de les prévenir, moyens qu'elle jugeait infaillibles. Paul est riche, se disait-elle, il peut se passer des hommes et couler mollement sa vie dans la retraite obscure et paisible où je l'ai élevé, loin du contact impur du monde, loin des vices, loin de la contagion de l'exemple qui flétriraient son exquise sensibilité et lui donneraient une direction fausse et funeste; c'est à moi de la diriger cette sensibilité, c'est à moi de lui présenter l'objet sur lequel il doit la reporter; c'est à moi à ne point laisser de hasard dans le choix de celle qu'il aimera. Viennent dix-neuf ans à Paul, et j'établirai des rapports entre lui et quelque jeune fille douce et belle, quelque jeune fille élevée par une mère sage et sans ambition. Paul l'aimera, car il ne trouvera autour de lui rien

de plus digne d'être aimé. Paul se mariera, et si Dieu ne m'appelle point à lui avant l'époque où Paul sera parvenu à l'âge où les passions perdent leur puissante effervescence, le bonheur de mon fils sera assuré, et j'aurai su le préserver des douleurs déchirantes qui n'épargnent d'ordinaire que les cœurs égoïstes et froids.

Le plan d'éducation de la baronne lui réussit jusqu'en 1814, à la grande admiration et à la grande joie de mademoiselle la douairière Aldegonde qui possédait pour Paul toute l'exagération de tendresse des vieilles tantes pour leurs neveux, et qui voyait dans cette éducation le beau idéal de l'aristocratie. Rien n'égalait la candeur et la sensibilité exquise de Paul arrivé à l'âge de dix-neuf ans; rien non plus n'aurait égalé sa beauté sans je ne sais quoi de timide qui donnait de la gêne à sa démarche et la faisait manquer d'élégance, mais non d'un certain charme. On ne pouvait reprocher à ses traits réguliers qu'une pâleur un peu maladive, et l'expression tendre de son grand œil bleu et de son sourire rappelait le regard et le sourire mélancolique de sa mère. Des fougues l'emportaient parfois trop loin, et prenaient leur source

dans le caractère bouillant que Paul avait hérité de son père, et dans la condescendance excessive de sa mère, de sa tante et de tout ce qui l'entourait. On voyait alors son regard s'allumer et ses poings se serrer; ses joues devenaient pâles et ses lèvres convulsivement contractées n'avaient plus de paroles; mais une larme de la baronne suffisait pour calmer ce grand courroux, et Paul, honteux et repentant, venait se réfugier dans le sein de sa mère et y pleurer, comme s'il n'eût eu que douze ans.

Du reste, il fallait le voir attentif à prévenir les moindres désirs de sa tante et surtout de sa mère; jamais jeune fille n'eut de soins plus recherchés, d'empressemens plus délicats. Les fleurs qu'elle aimait le mieux, elle était toujours sûre d'en trouver son cabinet embaumé. Elle voyait, le matin, reproduits sur son album les sites remarqués la veille dans ses promenades du soir; et son fils passait toujours deux ou trois heures à chanter ou improviser sur son piano; alors la baronne venait se pencher sur la chaise de Paul, s'enivrer d'harmonie, et regarder avec une béatitude ineffable, dans la glace placée derrière le piano, les traits de son fils animés par l'inspiration.

Paul faisait sa lecture ordinaire des poètes allemands, italiens et français. L'allemand était sa langue naturelle, et il parlait les deux autres, surtout le français, avec une grande perfection, qu'il devait à des entretiens journaliers avec madame la douairière Aldegonde. Des promenades à pied en compagnie de sa mère, quelques excursions à cheval toujours avec sa mère, achevaient d'employer le temps du jeune homme, et ne lui offraient pas seulement des distractions, car elles avaient presque toujours pour but de visiter et de consoler des familles indigentes ou malades. Un vieux médecin, pauvre quoique fort instruit, et qui n'avait point quitté de clientelle, mais qui avait quitté sa profession pour devenir précepteur de Paul, les accompagnait d'ordinaire, faisait faire une sorte de clinique à Paul, et lui donnait ainsi des connaissances médicales assez étendues.

C'est de la sorte que s'écoulèrent les dix-neuf années qui précédèrent la restauration française de 1814. Mlle. Aldegonde salua cette restauration inattendue de ses acclamations les plus joyeuses, et vint se joindre à la foule de Français qu'une absence de vingt-cinq ans avait fait des étrangers pour leur pays. A force de crédit, de

démarches et d'importunités, elle parvint à rentrer en possession du château de Boussu et de ses anciens domaines, restés domaines nationaux, et dont, par un hasard plein de bonheur, on n'avait aliéné et vendu qu'une faible portion. Elle écrivit à sa sœur cette grande nouvelle, en insistant pour qu'elle vînt aussitôt prendre possession du château de Boussu et faire habiter à son fils le fief de ses ancêtres. Madame la baronne de Boistrancourt ne quitta pas l'Allemagne sans inquiétude et surtout sans regret. Il fallut plus d'une autre lettre de sa belle-sœur pour la décider à ce parti grave. Enfin elle s'y résigna et se mit en route avec son fils que ce voyage comblait de joie.

On peut se figurer le délabrement que présentait le château de Boussu, inhabité depuis vingt-cinq ans. La douairière Aldegonde versa des larmes en voyant la tapisserie à blason rongée par l'humidité et qui laissait les murs à nu; ses regrets devinrent bien autres encore quand apparurent à ses yeux les ruines du donjon principal, déjà recouvertes d'herbes et de ronces. Dix-huit mois suffirent à peine pour réparer les dégâts du temps et les dévastations des paysans, qui, pour bâtir et meubler leurs maisons, escaladaient la nuit les murs du château, et ve-

naient s'emparer de tout ce qui s'offrait à leur convenance.

Mais après dix-huit mois, lorsque la douairière, qui ne savait plus se résoudre à quitter Paris que pour quelques jours, vint passer trois semaines près de son neveu et de sa belle-sœur, elle fut agréablement surprise de l'état de réparation où se trouvait le château. A l'extérieur, on lui avait conservé tout son aspect féodal : les tours, les créneaux, les pont-levis; on avait replacé au-dessus de la porte l'écu flanqué de cornes et la coupe d'or ; enfin des lettres gothiques d'énorme dimension faisaient lire à quiconque levait les yeux la célèbre inscription : *Je y serai, Boussu.*

Mais en revanche, on avait paré l'intérieur de tout le luxe et de toute la recherche actuelle : des tentures élégantes, des meubles non moins élégans, une bibliothèque, une salle de billard étalaient leur confortable moderne derrière le vieux mantel féodal. Enfin, au lieu d'un épais fourré dont l'aspect sombre et inculte attristait la vue, on avait dessiné un parc à l'anglaise sur une échelle immense, et dans lequel les prairies fécondes qui vont jusqu'aux rives de la Hayne

étendaient leurs pelouses fraîches et d'une riante verdure.

Après quelques plaintes sur la physionomie financière donne au château de Boussu, mademoiselle Aldegonde finit par se réconcilier tout-à-fait avec ce bien-être trop peu féodal, surtout quand elle eut vu l'appartement délicieux qu'on lui avait préparé, et du balcon duquel, à l'aide d'un télescope que n'avait pas oublié d'y faire placer son neveu, elle pouvait compter presque tous les innombrables villages de la Belgique. Elle se trouva si bien qu'elle retarda même de huit jours son départ pour Paris, et promit de revenir avant l'hiver.

Elle revint en effet, et par son arrivée et par les nouvelles qu'elle apporta, un changement complet s'opéra dans la destinée de Paul, et vint détruire tous les projets que madame la baronne de Boistrancourt avait formés pour son fils.

C'est ce que nous allons conter.

Un soir, la baronne assise près de sa cheminée, car les premiers froids commençaient à se faire sentir, et les premiers froids sont vifs en Flandre; la baronne, que supportaient mollement les coussins d'une vaste bergère, écoutait

Paul dont la voix fraîche et sonore lisait avec beaucoup d'expression une élégie de Millevoye, poète de transition, et dont les vers obtinrent à cette époqne de transition un succès qu'ils n'obtiendraient sans doute plus aujourd'hui.

La mère de Paul contemplait avec un sourire d'orgueil et de mère l'exaltation exprimée par la physionomie du jeune enthousiaste. Elle éprouvait une joie secrète à voir se gonfler cette poitrine de dix-neuf ans; à voir battre plus vite ce cœur de dix-neuf ans au prestige des mots mystérieux répétés dans chaque vers du poète: amour, femme, bonheur, transports de l'ame. Oui, elle éprouvait de la joie, et une grande joie, car la jeune fille qu'elle avait rêvée pour son fils, cette jeune fille douce et belle; eh bien! elle l'avait trouvée. Encore quelques jours, et sans le prévenir, sans qu'il puisse le soupçonner, elle amènera Paul près d'elle. Encore quelques jours, et se réaliseront ces projets qu'elle a formés pour son fils avant même qu'il ne fût né, et lorsqu'il tressaillait dans les flancs de sa mère.

Son fils! Oh! combien elle l'aime! Qu'elle en est heureuse et fière! Où trouver une ame plus naïve et plus pure que la sienne? où trouver

des idées plus élevées, une générosité plus noble? Avec quelle grâce sa tête pensive repose sur la main blanche et délicate qui la soutient? que ces cheveux noirs vont bien à ce front blanc! Sa voix a des accens qui font tressaillir, son regard électrise... Oh! oui, elle l'aime, son fils! oh! oui, elle en est heureuse et fière.

Tout à coup, une porte s'ouvre avec fracas, et mademoiselle la douairière apparaît d'une manière théâtrale; car mademoiselle la douairière aime le fracas et les coups de théâtre. Elle embrasse sa belle-sœur, elle embrasse son neveu, et puis l'éloignant tout à coup de ses étreintes:

— Ah! ah! mon neveu, dit-elle, j'ai pensé à toi pendant mon séjour à Paris. Voyons, que désires-tu le plus?

Paul chercha.

— Tu cherches, mon garçon? eh bien! moi, je l'ai deviné.... Regarde.

Elle ouvrit la porte, et un vieux brigadier de hussards entra: et avec lui entrèrent deux valets de chambre portant un uniforme complet: le sabre, le dolman, le colback.

— Embrasse-moi, mon lieutenant! s'écria-t-elle.

Paul se jeta dans les bras de sa tante avec une effusion joyeuse et se hâta de revêtir la veste de hussard et de ceindre le grand sabre. Pendant ce temps-là madame de Boistrancourt pleurait avec amertume, et répétait :

— Ma sœur ! ma sœur ! qu'avez-vous fait ?

— J'ai fait un garçon de cette fille. Pourquoi vous désoler de la sorte? Voyez comme cet uniforme-là sied à Paul! Que de têtes il va tourner! Viens, que je t'embrasse encore une fois.

Le mal qu'avait fait la douairière était irréparable, madame de Boistrancourt le comprenait. Rien au monde pouvait-il engager un jeune homme à renoncer au sabre que ses mains brandissaient, à l'uniforme élégant et riche dont il venait de se parer ? Aussi n'essaya-t-elle qu'avec défiance de détourner son fils de la carrière onverte par sa tante. A ses remontrances les plus graves, à ses supplications les plus tendres, Paul répondait par des supplications non moins tendres et non moins persévérantes.

Il fallut céder.

Pauvre mère ! Qu'elle souffrit durant les trois jours qui précédèrent le départ de Paul ! Qu'elle souffrit au moment de la séparation ! Qu'elle souffrit le soir où il lui fallut se retirer chez elle

sans avoir embrassé son fils, et avec cette pensée horrible : Je ne le verrai pas demain ! je ne le verrai pas après-demain ! Désormais nous sommes séparés, car je ne le verrai plus qu'à de longs intervalles et durant peu de jours. Désormais il aura d'autres guides que sa mère, d'autres conseils que les conseils de sa mère, d'autres amitiés que l'amitié de sa mère.

Pauvre mère !

§ II. *La Garnison.*

Pour quiconque n'a jamais vu un dîner de sous-lieutenans, et surtout de sous-lieutenans de hussards, ce n'est point chose possible à se figurer que la confusion des entretiens, le tumulte des voix, les éclats de rire, les discussions animées de quarante personnes qui parlent toutes ensemble, qui rient toutes ensemble, qui discutent toutes ensemble. Joignez à cela les verres qui se rencontrent avec un bruit sec, les chaises qui heurtent le pavé, les domestiques que l'on apostrophe, et vous n'aurez pas encore une idée même incomplète de ces amusans tumultes où la chère, le vin et une joyeuseté communicative échauffent de jeunes têtes

écervelées, et mettent en contact de folles pensées qu'un choc vif et continu rend plus folles encore.

En 1815, époque où les corps d'officiers étaient composés en partie de jeunes nobles, infatués de leurs noms, sans habitude de la discipline, et qui se complaisaient à étaler cette impertinence aristocratique de gens qui reprennent enfin leurs places, et qui crachent au nez des roturiers qui les leur avaient prises, la manière d'être des sous-lieutenans de hussards causait des scandales qui passaient toutes mesures. Malheur aux villes où ils tenaient garnison! Les spectacles devenaient sans tranquillité, et des indiscrétions impudentes perdaient à tort ou à raison les pauvres femmes. Si les maris se fâchaient, on leur offrait un coup d'épée ou de pistolet; et attendu que ceux-là qui font métier de se battre savent mieux faire usage de leurs armes que de pacifiques marchands, les maris avaient toujours tort.

Le régiment de Royal-hussards l'emportait sur les autres régimens par sa réputation de turbulence. Commandés par un jeune colonel qui leur donnait l'exemple des équipées, riches pour la plupart et rivalisant d'extravagance, les

officiers de ce corps avaient mis en émoi la petite ville d'Hazebrouck, et il ne se passait pas de journée où les honnêtes Flamands n'eussent à déplorer de nouveaux scandales. Chacun de ces triomphes était célébré par des banquets bruyans, durant lesquels le vin de Champagne et une émulation digne des temps de la régence faisaient comploter de nouveaux tours, et encourageaient les jeunes fous dans une si belle voie.

Le jour de son arrivée, ce fut au milieu d'un pareil repas que se trouva jeté le chaste et naïf Paul. Stupéfait de ce qui s'offrait à ses yeux et de ce qui frappait ses oreilles, il en ressentit d'abord de la tristesse et du dégoût; mais bientôt la crainte du ridicule, éveillée par quelques sourires et par quelques regards, s'empara de lui, et lui fit affecter de comprendre et d'approuver le dévergondage de propos et de conduite dont on faisait parade devant lui avec tant de complaisance. Sa pudeur le gênait. Un sentiment amer, mélange de regret de la vie qu'il commençait à prendre et de repentir de l'éducation qu'il avait reçue, une lutte intime du bien et du mal serraient son cœur et sa poitrine. Le mal l'emporta, et l'emporta par l'a-

mour-propre ; car, il faut le dire avec douleur, la vertu a sa honte plus encore que le vice. Un homme a souvent plus à rougir de ses bons principes que de ses mauvais, et la crainte du ridicule, avec la puissance de l'exemple, pervertissent plus encore que les passions.

Assis à table entre deux des plus tapageurs de ses camarades (le baron de Niergnies et le comte de Haucourt, pour lesquels sa tante lui avait fait donner des lettres de recommandation), Paul laissa remplir son verre, et le vida de même que s'il eût été habitué aux effets actifs du Champagne. Comment faire l'aveu d'une tempérance bourgeoise au milieu de personnes qui prônaient l'ivresse et qui en tiraient vanité? Il but donc, et une chaleur inconnue vint parcourir ses veines et allumer son cerveau. Alors ses idées changèrent et prirent une direction étrange ; il douta de ses croyances les plus fermes, il accepta toutes les idées que l'on éveillait devant lui, et le souvenir de sa mère le quitta. Sa mère ! oh, qu'elle eût souffert à la vue de son fils, l'objet de tant d'amour et de tant de soins, les joues empourprées, les yeux rouges, la langue pesante ; son fils écoutant avec avidité des propos obscènes, des chansons

infâmes, s'efforçant de balbutier ce langage nouveau, et faisant rire, par des efforts maladroits, ses camarades passés maîtres en ce genre. Qu'elle eût souffert quand il fallut qu'il s'appuyât sur un bras pour arriver jusques au spectacle, où bientôt, quittant la salle, il monta sur le théâtre avec MM. de Niergnies et de Haucourt.

C'était pendant un entr'acte, et des groupes de personnes diverses occupaient la scène, tandis que les machinistes changeaient à grand fracas les décorations, sortes de vastes châssis tendus de toile et revêtus d'une peinture grossière à laquelle un artiste avait consacré douze pots de ses couleurs et trois mois de son temps. Ces décorations se trouvaient au nombre de quatre : un salon bleu, une prison noire, une forêt verte et une place publique rouge. Par un talent de combinaison qui produisait parfois les ensembles les plus bouffons, on formait de tout cela des décorations composées de jardins, de palais, de fermes, de paysage, de désert, de montagne, et de tous les lieux que nécessitait la pièce représentée. Pour le jardin, on dressait hardiment entre deux fenêtres du salon la tête grêle et ronde d'un arbre de la forêt;

pour la montagne, on bâtissait sur des tréteaux une coulisse inclinée et retournée de la place publique à Toulouse. Quand il fallait un château fort, on prenait la prison, et ainsi du reste. D'étroites bandes de toiles, maintenant grises, et autrefois barbouillées de nuages bleu de Prusse, servaient tour à tour de plafond au salon, de voûte à la prison, de sommet aux arbres de la forêt, et de ciel à la place publique. Quatre chaises, deux fauteuils rembourrés, deux escabeaux, l'un en bois, l'autre peint et supposé figure; un banc de gazon, un vieux tapis servant à recouvrir le trône, deux ex-nappes teintes en rouge et s'étalant sur deux tables, complétaient le mobilier comique, avec deux échelles, une centaine de cordes, un marteau, des clous et une pince de fer.

Car ce n'était pas chose facile, vraiment, que de faire manœuvrer ces toiles, que de faire tenir debout ces coulisses mal équarries, et auxquelles on ne pouvait donner pour soutien que des poteaux étroits et chancelans. Certes il fallait que le pauvre journalier qu'une rétribution de trente sous par jour astreignait à cette rude besogne eût de l'industrie et de l'invention, surtout quand le spectacle exigeait des

changemens à vue. Dans cette grande circonstance, il remplaçait les machines par des bras; un homme était posté à chaque coulisse, et au coup de sifflet sacramentel on retirait cette coulisse et on en laissait ainsi une seconde à découvert. Heureux quand un mouvement si brusque ne faisait pas tomber l'une et l'autre, au risque de briser la tête aux acteurs.

C'eût été vraiment dommage; car les acteurs valaient mieux que le théâtre, et les femmes surtout se distinguaient, sinon par de l'art, du moins par de la verve. Quant à leurs toilettes, elles causaient le désespoir des dames d'Hazebrouck par une recherche et un luxe tout parisien, et dont la munificence des officiers du Royal-hussard faisait en grande partie les frais de goût et d'argent. Aussi les officiers de Royal-hussard exerçaient sur le théâtre un pouvoir encore plus absolu que l'omnipotence qu'ils s'arrogeaient dans la salle. Nul n'aurait osé siffler une de leurs protégées sans s'exposer d'abord à des insultes du parterre dont les hussards emplissaient les trois quarts; ensuite à des provocations directes des officiers qui garnissaient l'orchestre et les loges. Quant aux signes d'approbation, les manches galon-

nées et les gants de daim en donnaient le signal, le seul qui trouvât du retentissement. Si l'on plaisait au corps d'officiers, succès complet sans crainte de cabale. Mais malheur, trois fois malheur si l'on n'obtenait pas grâce devant lui : il ne restait qu'à rentrer dans la coulisse, à faire son paquet et à chercher fortune ailleurs. Jugez donc des flagorneries que recevait une puissance tellement absolue et tellement redoutée! On ne faisait rien sur le théâtre que par elle ou pour elle. Avait-on, dans la pièce, un rôle militaire à remplir, on mettait l'uniforme de Royal-hussard, avec son dolman bleu de ciel, son colbach de fourrures, son pantalon richement brodé et son grand sabre qui se heurtait contre une brillante sabredache. S'agissait-il de citer un régiment, on substituait au nom indiqué par l'auteur le nom de Royal-hussard. Enfin, dans les entr'actes, un acteur venait-il chanter, un drapeau blanc à la main, le *Serment français*, hymne patriotique selon la manière de voir d'alors : c'est que l'on savait le Royal-hussard professant le plus pur et le plus chaud royalisme : or, chanter le Serment français était un moyen de caresser ce royalisme.

Le pouvoir du Royal-hussard, derrière la toile et sur la scène, ne s'exerçait pas avec moins d'absolutisme. D'abord, ils s'en arrogeaient le monopole, et nul frac n'eût été admis auprès des élégantes vestes à la hussarde. Voyez : hormis les soldats affublés jusques aux genoux de costumes de figurans, moitié Napolitains et moitié troupiers, portant en haut la toque et la tunique, en bas le pantalon et les bottes éperonnées; hormis les hommes de service; hormis les habilleuses, sortes de machines indispensables et inhérentes au théâtre, comme les décors et le trou du soufleur; dites qui va et qui vient autour des actrices? Qui s'entretient avec elles? Qui les lutine? Qui s'en fait écouter? Qui les fait redoubler avec des minauderies, la tête penchée et l'éventail jouant dans les mains? Les officiers du Royal-hussard! rien que les officiers du Royal-hussard. Privilége heureux, ma foi! Car ce sont de gentilles créatures, spirituelles, folâtres, et se laissant aller à leur existence de joie et de misère avec une insouciance qui fait envie. Nargue pour elles du lendemain! Nargue de tout à l'heure! Pourvu qu'elles puissent être à leur aise, les joyeuses filles, pourvu que leurs amans ne les

battent pas trop fort, et que le jeu leur ait laissé de quoi donner un souper à leur maîtresse, au diable les soucis, et que la vie est une bonne chose! Que pourraient leur valoir mieux que la santé, l'amour, l'incurie et la joie, oui, que pourraient leur valoir mieux des millions, un rang et de la gloire? Royal-hussard leur tient lieu de cela. Leurs millions, ce sont les cadeaux de leurs amans, ces cadeaux qui les font belles et qui leur assurent même du superflu : de l'avenir pour huit jours! Leur rang et leur gloire, ce sont les applaudissemens de Royal-hussard; ce sont les hommages de ces jeunes et sémillans officiers qui mènent avec elles des jours de folie et de plaisir. Soyez donc le bienvenu, jeune homme qui ne portez point encore de moustaches et pour cause! Soyez donc le bienvenu, vous dont les sens s'allument à la vue de ces épaules nues et de ces bras nus; vous qui frémissez de sensations nouvelles à ces propos hardis, à ces manières libres, à ces regards tendres que vous laissait ignorer votre éducation de femme. Soyez le bienvenu, car il se trouve ici une ivresse meilleure que l'ivresse du vin de Champagne; et ce n'est pas en vain que mille désirs ardens et nouveaux jettent dans

une inquiétude voluptueuse votre ame naïve et vierge encore.

Aussi comme il dévore des yeux ces femmes attrayantes ! comme il prend part à leurs entretiens ! comme il oublie sa timidité ! comme il serre leurs mains dans ses mains qui tremblent! Plus un souvenir de sa mère ! Plus un souvenir de ses idées d'autrefois. De l'amour, des plaisirs, des étreintes, et toujours, et sans cesse; voilà ce qu'il veut. Qui d'elles l'aimera? qui d'elles appuiera sa tête sur son épaule? qui d'elles lui donnera son éventail à tenir? murmurera des paroles à son oreille? l'appellera tendrement : Paul? Qui d'elles le traitera comme toutes elles traitent ses camarades? Oh! n'importe laquelle, n'importe ! mais une d'elles; une ! car sans cela il ne pourra suffire à ce qu'il éprouve. — N'est-ce pas, madame, que c'est un besoin que d'aimer? dites-moi donc qui vous aime, ma belle? dites-le-moi, et si vous le voulez, je serai le plus heureux des hommes, car j'ai besoin d'amour, voyez-vous. Il faut que l'on m'aime, et je voudrais être aimé d'une jolie brune comme vous ; avec de grands yeux noirs, comme vous ; avec une taille svelte et un tout petit pied, comme votre taille svelte et votre tout petit

pied. Et en attendant que vous m'aimiez, — car il faudra bien que vous m'aimiez! — laissez-moi prendre un baiser sur ces épaules ravissantes, laissez-moi passer autour de vos doigts mignons cette bague qui vous aidera à vous souvenir de moi.

Elle le laisse prendre sans trop de rigueur le baiser sur les épaules; elle le laisse passer au doigt le riche anneau qui jette de beaux reflets. Elle s'échappe de ses bras, elle se sauve, mais assez lentement pour qu'il puisse la poursuivre et l'atteindre; l'atteindre et la châtier en lui donnant de nouveaux baisers. Il promet, sur mon ame, le jeune homme! Cela fera un bon hussard. Ses camarades sourient à ses fougues: les actrices se demandent: Quel est ce gentil officier? Et lui, s'épanouissant à de tels succès, s'enhardit encore davantage, et presse de son bras la taille de la jolie Zerbine. Oh! qu'il éprouve de sensations délirantes! Qu'il est heureux! qu'il est heureux!

— Bravo, mon cher de Boistrancourt, bravo! vint lui dire le baron de Niergnies; bravo! Ce pauvre Saint-Vallier, parti d'hier pour Paris, aura vite trouvé un successeur. Bravo, ma foi, car elle est gentille, cette Zerbine, et vous aurez là une maîtresse qui vous fera honneur.

Incité par de tels éloges, par l'instinct des sens, par les fumées du vin de Champagne, et surtout par le succès, Paul devint plus entreprenant encore, et osa ce que n'auraient point osé les moins pudibonds de ses camarades : au point que l'actrice croyait avoir affaire à l'un de ces hardis roués que ne dupe point la résistance la mieux feinte. Fascinée par l'impétuosité du jeune hussard, elle le traita de suite en vainqueur et prit avec lui la familiarité d'une fiancée. Paul usait et abusait si fort de ses avantages, que Zerbine prit le parti de l'entraîner vers le trou du rideau où il feignit de regarder; là du moins, à demi courbée et le visage appuyé contre la toile épaisse, elle pouvait dissimuler à demi les baisers de Paul et ses hardies caresses. Ils étaient près du rideau, les mains enlacées, les joues l'une près de l'autre, les haleines confondues : Paul dans une exaltation inexprimable, Zerbine dans un trouble non moins inexprimable. Car c'était une bonne et tendre fille que Zerbine; durant ses courtes amours passionnée comme une héroïne de roman ; capable des plus grands sacrifices; prête pour celui qu'elle aimait à perdre tout ce qu'elle possédait..... si elle avait possédé quel-

que chose. Par malheur, elle aimait fort, mais elle n'aimait pas long-temps. Les grandes passions, surtout au théâtre, passent vite. Zerbine compensait le trop d'énergie des siennes par le trop peu de durée. Au demeurant, joyeuse, écervelée, et se moquant du qu'en dira-t-on, ou plutôt n'y arrêtant jamais la moindre de ses pensées; n'ayant cure ni de renommée, ni d'argent, ni de quoi que ce soit, si ce n'est d'amour.

Paul disait à Zerbine de ces paroles qui ne présentent point de sens et qui causent tant d'émotions; Zerbine l'écoutait sans l'entendre, ou l'entendait sans l'écouter; répondant par des étreintes aux étreintes de sa main, et tournant vers lui ses yeux pétillans et troublés, quand une actrice, jalouse peut-être de leur bonheur, vint prier Zerbine de lui céder un moment le trou du rideau.

— Il me semble que tu ne regardes pas, lui dit-elle avec malice, et je suis curieuse de savoir si le *nez rouge* se trouve encore au spectacle.

— Le *nez rouge!* répondirent plusieurs voix avec un intérêt bouffon. Est-ce que le *nez rouge*

a reparu au spectacle? on ne l'avait point vu depuis quelques représentations.

— Il s'y trouve, il s'y trouve, dit l'autre. Le voilà comme de coutume enveloppé d'un grand voile noir et d'un grand manteau. Derrière lui se tient le vieillard qui lui rend des soins si minutieux et si assidus.

— Qu'est-ce donc que le nez rouge? demanda Paul.

— C'est une femme qui occupe constamment la loge que vous voyez là-bas, dans la partie la moins éclairée de la salle. Cette femme ne montre jamais son visage, et nul de nous n'a jamais vu le moindre de ses traits, excepté Zerbine qui, désireuse de connaître une figure qu'on prenait tant de soins de cacher, alla se poser un soir, près de la loge du *nez rouge*, vers la fin du spectacle.

— Et malgré un grand quart-d'heure de faction je n'aurais rien su, car le vieillard prenait des précautions inouïes pour bien assujettir le voile de l'inconnue et ne laisser rien voir de son visage. Mais... le ciel protége l'innocence... Une porte de corridor s'ouvrit tout à coup, produisit un courant d'air subit qui enleva brusquement le voile, et je vis ou je crus voir

un effroyable nez rouge au milieu d'un visage défiguré. Le vieillard, par un geste rapide, abaissa le voile, et, remarquant le cri de surprise qui m'était échappé : — Silence, me dit-il durement, avec un signe non équivoque de m'éloigner. Il y avait dans ce geste quelque chose de tellement impérieux et de tellement grave que je m'éloignai comme une sotte.

— L'histoire de Zerbine est fort jolie, mais fort invraisemblable, il faut l'avouer : il est probable qu'elle a mal vu : car si la femme dont il s'agit était laide à un tel point, le vieillard qui l'accompagne ne lui rendrait pas des soins aussi minutieux et qui ne peuvent provenir que d'une extrême jalousie. Voyez : quelqu'un, même sans but, avance-t-il la tête vers la loge mystérieuse, cela excite le mécontentement de cet homme, et il semble prêt à en vouloir demander raison. Si vous n'êtes pas convaincu, dites-moi de quelle manière vous concilierez avec tant de laideur les soins minutieux, tendres et continuels du vieillard pour cette femme. J'en suis pour ce que j'ai dit : Zerbine a mal vu : le *nez rouge* n'a point le nez rouge : elle est belle comme un ange, et le vieux est un jaloux.

— Si j'étais officier de hussards... objecta une autre actrice.

— Eh bien! que feriez-vous, ma belle? demanda Paul familièrement.

— Je pénétrerais ce mystère, et je saurais à quoi m'en tenir sur le *nez rouge*.

— Parbleu! je suis officier de hussards, et je vais savoir ce qu'il en est, dit le jeune officier en rajustant le ceinturon de son sabre; et la tête encore plus enivrée des succès qu'il obtenait que des fumées du vin de Champagne qui néanmoins l'avaient fort raisonnablement grisé.

— Je vous en défie.

— Vous m'en défiez! continua Paul que ces mots décidèrent tout à coup à l'équipée dont on parlait; vous m'en défiez? Eh bien! vous allez voir! Il fit deux pas, puis il s'arrêta; car il hésitait maintenant.

— Je parie cinq cents francs que tu ne parviens pas à la voir, cria le baron de Niergnies.

— Je les tiens!

Paul descendit du théâtre, monta dans la salle, et donna l'ordre à la femme chargée de cet office d'ouvrir la loge mystérieuse.

— Cela n'est pas possible, monsieur, la loge est louée.

— N'importe!

— Monsieur, je ne puis.

— Si fait, vous le pouvez. Prenez cette pièce d'or, et ouvrez.

L'ouvreuse céda. Paul entra dans la loge, et s'assit sur la banquette du fond.

—Monsieur, dit le vieillard avec une extrême politesse, c'est par erreur que l'on vous amène ici. La loge est louée.

— Monsieur, je n'ai point trouvé de place dans la salle, et je me mets où je le puis.

Le vieillard se sentit sur les lèvres une réponse vigoureuse, mais il jeta les yeux sur sa compagne, rajusta le voile qui la cachait, et le fermant plus hermétiquement il se plaça de manière à la cacher tout-à-fait aux regards de l'officier qui portait sur son visage des traces évidentes d'ivresse. Mais ce n'était pas là le compte de Paul qui voyait tous les regards de ses camarades tournés vers lui; lui à qui ces regards auraient fait faire les plus incroyables folies du monde. Il changea brusquement de place, se mit à côté de l'inconnue et lui demanda : — Comment trouvez-vous le spectacle, madame? avant que

le vieillard eût eu le temps de s'y opposer.

La jeune fille se tourna doucement et avec surprise vers celui qui lui adressait ces paroles :

—Amusant, très amusant, monsieur, répondit-elle avec une voix enfantine et d'une grande pureté; bien amusant, monsieur, et pourtant la faiblesse de ma vue...

Le vieillard, qui souffrait beaucoup de cet entretien, vint se replacer entre elle et l'officier.

—Tu sais, dit-il en interrompant l'inconnue, tu sais, mon amie, que nous devons rentrer de bonne heure. Ta santé l'exige; voici dix heures. Retournons-nous-en.

La jeune fille soupira, et se levant avec résignation elle se disposa à suivre le vieillard. Pendant ce temps-là, Paul attachait sur elle ses regards effrontés et s'efforçait d'entrevoir ses traits à travers le voile. Mais le voile n'avait pas assez de transparence, et Paul en resta pour ses frais de curiosité. Déjà le vieillard et la jeune fille étaient presque sortis quand le baron de Niergnies, placé dans l'autre loge, avança la tête et dit à Paul :

—Perdu! Tu ne l'as point vue.

— Perdu? non! répliqua Paul; et, par un

geste précipité, il leva le voile de la jeune fille.

Il vit un visage tout sillonné par des cicatrices récentes.

Le vieillard rejeta avec précipitation le voile sur le visage de cette femme, se pencha vers Paul et lui dit :

— A demain, au point du jour, monsieur, hors de la porte de Paris.

§ III. *Le duel.*

— Déjà! dit Zerbine, au point du jour, à Paul qui voulait la quitter; déjà!

— Bien à regret, mon amie, bien à regret; mais si ce damné vieillard allait m'attendre! Et il ne faut pas se faire attendre, vois-tu, à sa première affaire.

— Va donc, méchant, et reviens vite, car tu ne sais pas combien je t'aime et quelles seront mes craintes jusques à ton retour.

— Au revoir, bien-aimée.

Il lui donna un tendre, un long, un dernier baiser, et puis il partit.

Pendant ce temps-là le vieillard avait écrit quelques lettres, il se faisait habiller par un domestique presque aussi vieux que lui, et il se

rendait avec précaution dans une chambre que séparaient de la sienne cinq ou six appartemens. Là il entr'ouvrit avec précaution les rideaux d'un lit, considéra, les yeux pleins de larmes, les traits de la jeune fille qui dormait d'un sommeil profond, et reportant les yeux vers un tableau où se trouvait peint un portrait d'une rare beauté, il sortit avec les mêmes précautions et se rendit hors de la ville, dans le lieu qu'il avait indiqué à Paul.

Paul l'attendait avec deux de ses camarades. On se salua silencieusement, et le vieillard dit d'un ton grave :

Messieurs, toute explication est, je crois, inutile. Monsieur m'a insulté sans motif; il me doit satisfaction. J'ai le choix des armes, voici deux pistolets. A quinze pas. Nous tirerons ensemble à un signal.

— Soit. Mais vous n'avez pas de témoins?

— Je suis étranger ici et je n'y connais personne : un de vous, messieurs, voudra bien me servir de second.

— Moi, monsieur, dit un des officiers. Je me nomme le baron de Niergnies.

— Messieurs, je crois inutile de dire mon nom, car je ne puis le faire sans danger : non

pas que je craigne de confier mon secret à des gens d'honneur... mais...

— Gardez votre secret, répliqua Paul; je vous ai insulté sans vous connaître; je vous dois réparation sans vous connaître.

On mesura le terrain, les adversaires prirent place, le signal se fit entendre : deux détonations, et le vieillard tomba la poitrine fracassée par une balle.

A la vue de cet homme sanglant et frappé peut-être à mort, un désespoir forcené s'empara de Paul. Etourdi par l'ivresse de la veille et par une nuit d'amour, il n'avait point jusque là réfléchi aux conséquences de sa conduite. Il se trouva donc tout à coup en face de ces terribles conséquences : en face d'un cadavre de vieillard.

—Pardon! s'écriait-il en tâchant d'arrêter le sang qui coulait de la blessure; pardon, monsieur; je suis un malheureux, je suis un lâche, je suis un infâme... Pardon! oh! pardon!

— Je ne vous en veux point, monsieur, et pourtant vous m'avez fait bien plus de mal que vous ne le pensez, ma fille! ma pauvre fille!

Il tomba sans connaissance, et on le transporta chez lui demi-mort et avec les craintes les

plus graves pour sa vie; car le chirurgien annonça qu'avant trois jours il ne pouvait rien pronostiquer des résultats de cette blessure, ou plutôt, dit-il, dans trois jours tout sera fini.

Paul, dans un état difficile à décrire, voulut accompagner le vieillard chez lui, et là, malgré tout ce qu'on put lui objecter, il s'établit auprès de son lit, et déclara qu'il n'en bougerait point avant de savoir sa victime hors de danger. Son désespoir s'exprimait avec tant d'énergie, et cette résolution semblait dictée par une douleur qui tenait si fort de la démence, que l'on n'osa point s'y opposer et l'arracher loin du malade.

Il se trouva donc seul dans une chambre vaste, sombre, et dont aucun autre bruit ne troublait le silence de mort, si ce n'est les cris que le mal arrachait parfois au blessé.

Seul!

Seul après une journée de débauche! Seul après une nuit de débauche! Seul après un duel, un duel avec un vieillard! Seul auprès de ce vieillard mourant!

Hélas! que dirait sa mère, sa pauvre mère, si jamais ces funestes événemens arrivaient jusqu'à elle? En un jour, voir détruire tous les germes de vertu que lui devait son fils! En un

jour apprendre qu'il est devenu buveur, libertin, lâche tueur d'un homme vénérable, et sans défense ! O mon Dieu ! mon Dieu ! elle en mourra quand elle saura cela !...

Quelle infâme conduite il a tenue dans cette affaire ! Quel mépris il a mérité ! Devait-il viser le vieillard ? Ne devait-il pas détourner le pistolet et tirer loin de lui ? Mais non. Il l'a visé, et il désirait le frapper. Pourquoi ? hélas ! Pourquoi ? parce qu'il a craint d'être soupçonné de maladresse, parce qu'il a entendu dire tout bas à ses côtés : Il ne paraît pas de première force ; comme il tient gauchement son pistolet ! Oui, c'est par un motif aussi misérable qu'il n'a point suivi sa première et généreuse impulsion ; c'est par un tel motif qu'il a senti sa main abaisser machinalement son arme ; que son œil s'est attaché sur le pistolet et sur le vieillard : par un tel motif qu'il l'a tué ! malheur ! malheur ! malheur !

Tandis qu'il se trouvait en proie à des pensers douloureux à ce point, la porte de l'appartement s'ouvrit avec précipitation, et la jeune fille de la veille entra, mais sans voile, mais dans un désordre extrême. Elle courut au lit du vieillard, prit une des mains du moribond,

et répéta avec une angoisse déchirante : — Mon père ! mon père !

Puis, sans voir Paul, elle se pencha sur le lit, elle interrogea son père, elle lui prodigua des paroles de tendresse, elle écouta les mots sans suite que lui faisait proférer le délire ; et quand elle eut compris qu'il ne pouvait l'entendre, elle retomba sur une chaise, se tordit les mains, et laissa aller sa tête sur sa poitrine que soulevaient des sanglots.

Paul, les mains jointes, considérait péniblement ce spectacle.

De la manière dont il se trouvait placé, il ne pouvait voir que par derrière la taille svelte de la jeune fille, repliée sur elle-même dans une attitude naïve et pleine d'abandon. Une de ses mains petite et blanche tombait le long de ses genoux, et ses beaux cheveux d'un blond doré s'épandaient librement sur ses épaules demi-nues et que recouvrait mal une robe de nuit passée à la hâte. Puis, dans une de ces crispations nerveuses ordinaires à la douleur, la jeune fille releva la tête, et son profil apparut aux regards de Paul. Placé devant une fenêtre toute resplendissante de la clarté du midi, ce profil se trouvait dans l'ombre, et ne présentait

qu'une silhouette obscure, mais d'une extrême régularité, et qui empruntait encore plus d'élégance et de grâce aux galbes élégans et gracieux du cou qui la soutenait. A la fin, elle se leva, se rapprocha du lit de son père, et Paul put la voir en face et tout-à-fait; il reconnut alors que les cicatrices dont le visage de la jeune fille était sillonné avaient bien moins de laideur qu'il ne l'avait cru la veille au spectacle. Ces cicatrices, dont le temps commençait à rendre la rougeur moins prononcée et les traces moins distinctes, n'altéraient que peu des traits d'une grande douceur. Ses yeux bleus qu'elle fermait à demi, et dont la vue paraissait des plus faibles et presque de la cécité, offraient, lorsqu'elle les tenait ouverts, une expression angélique de candide bonté : si bien que la première impression d'étonnement que faisait éprouver d'abord son aspect devenait bientôt un sentiment d'intérêt et même de charme.

Telle est la nature du cœur de l'homme que Paul oublia, tandis qu'il considérait la jeune fille, et ses remords et presque le malade auprès duquel il veillait. Il s'approcha d'elle, et lui dit :

— La respiration du malade est plus libre en ce moment.

A ces paroles, la jeune fille qui se croyait seule tressaillit et se pencha en clignant des yeux pour savoir qui lui parlait. L'uniforme de Paul l'étonna, et quand elle reconnut l'officier qui l'avait insultée la veille, l'officier qui avait tué son père, elle recula avec un sentiment de terreur.

— Restez, madame, restez, lui dit Paul, et ne me témoignez pas une telle horreur; je ne mérite que de la pitié. Si vous saviez quels remords j'éprouve!

Disant cela, il pleurait avec amertume.

La jeune fille fit un pas pour revenir, mais elle retourna vers le lit de son père; son père en ce moment soupirait avec un long effort. Puis ouvrant les yeux, il reconnut sa fille et lui tendit la main; elle se jeta sur cette main et la couvrit de baisers et de pleurs.

Le vieillard porta ensuite les yeux autour de lui, et il aperçut Paul.

— Monsieur, lui dit-il, que va devenir cette pauvre orpheline?

— Oh! ne parlez pas ainsi, monsieur, ne parlez pas ainsi. Elle n'est pas orpheline, elle ne

le deviendra pas. Dieu prendra en pitié ce que je souffre. Il écoutera mes prières.

Le malade agita la tête de manière à montrer qu'il ne lui restait plus d'espérance.

— Vous guérirez, monsieur; mais s'il en était autrement, si un malheur qui empoisonnerait à jamais ma vie venait à arriver, alors, monsieur, je vous fais ici le serment, devant Dieu et sur ce lit de douleur, que désormais je deviendrais pour mademoiselle un frère tendre et dévoué, un frère qui n'aurait plus qu'un but, qu'une idée, qu'un devoir : lui faire oublier son malheur, ou du moins en adoucir l'âpreté. Ma fortune serait la sienne, et ma mère deviendrait sa mère. Oh ! vous ne savez pas, monsieur, quelle mère est la mienne? C'est un ange de bonté, de vertus, de douceur ! un ange qui l'aimera autant qu'elle m'aime, et plus encore si cela est possible, car je le lui demanderai à deux genoux.

Le vieillard le regardait fixement.

— Vous avez un bon cœur, jeune homme, un cœur qui vaut mieux que votre tête. Puissiez-vous persévérer dans les résolutions généreuses que vous exprimez. Alors la mort me sera moins amère. Car ma fille n'avait au monde que moi pour l'aimer et pour la protéger. Si

Dieu m'appelle à lui, et que vous ne teniez pas vos promesses, il ne lui restera que la misère en partage. Incertain de l'issue de notre combat, j'avais écrit hier à un de mes amis qui habite l'Allemagne. Prenez cette lettre. Lisez-la. Et si je meurs, n'abandonnez pas ma pauvre Adèle.

— Je serais un lâche si je manquais à mon serment, s'écria Paul, un lâche auquel chacun devrait cracher au visage. Oui, je réparerai ma faute ! Oui, dès cette heure, Adèle devient ma sœur, ma sœur bien-aimée.

Et dans son enthousiasme il prit la main de la jeune fille, et la pressa contre ses lèvres.

Le vieillard étendit les bras comme pour bénir Paul et sa fille. Tout à coup il perdit connaissance, car ses efforts pour parler l'avaient beaucoup fatigué.

On alla chercher le médecin : il déclara qu'une seconde crise semblable tuerait le malade : il enjoignit à la jeune fille de quitter l'appartement de son père, afin que la vue de celle que le vieillard aimait tant ne lui causât point d'émotions nouvelles. Il fallut qu'Adèle obéît, et Paul resta seul près du mourant.

La nuit était venue sur ces entrefaites. Une

lampe faible et vacillante éclairait seule la chambre assez vaste, et jetait des lueurs douteuses sur les murs ternes et sombres. Pas une glace ne se trouvait apposée dans cet appartement qui ne manquait pourtant pas de recherche. Dans toutes les autres chambres que Paul avait parcourues, la même absence d'un ornement indispensable à ce point se faisait également remarquer.

Paul, sans trop du reste s'arrêter à cette bizarrerie, alla s'asseoir près de la lampe, ouvrit la lettre que lui avait remise le vieillard, et lut ce qui suit :

§ IV. *Adèle.*

A MICHEL DAUBENOU, A... EN ALLEMAGNE.

Depuis deux ans que je n'ai reçu de vos nouvelles, habitez-vous encore l'Allemagne, mon cher Daubenou? Cette lettre vous parviendra-t-elle? Et pourtant, si vous ne la recevez pas, ma fille, ma pauvre fille restera sans appui, sans asile, sans pain. Je vais me battre, mon ami, je vais me battre avec un jeune officier de hussards qui est venu hier soir insulter lâchement ma fille.

« Je suis un vieil insensé, n'est-ce pas ? J'aurais dû par amour pour ma fille supporter cet outrage fait à ma fille ; j'aurais dû mépriser un fou dans un état d'ivresse évidente. Mais que voulez-vous, Daubenou? l'âge n'a point encore glacé le vieux sang de nos veines au point qu'il ne bouillonne pas à une injure ! Et puis c'était à ma fille que s'adressait l'injure de ce jeune homme, à ma fille bien-aimée, ma joie, mon orgueil, ange de vertus et de malheurs.

« Faut-il encore vous l'avouer ? Il portait à son colback cette cocarde blanche que je ne puis voir sans frémir, puisqu'elle m'apprend que tous nos sacrifices pour la liberté sont à jamais perdus. Oui, Daubenou, en vain nous avons donné à la liberté plus que notre vie ; en vain nous avons surmonté pour elle nos inclinations douces et paisibles, en vain nous avons dit comme Danton : Que notre mémoire périsse, pourvu que la patrie soit sauvée ! Nous avons demandé la tête de Louis XVI, nous avons fait couler du sang sur notre nom, et aujourd'hui tout cela reste inutile, et aujourd'hui tout devient comme avant une révolution si chèrement payée ! Vous ne pouvez savoir, mon ami, combien ces aristocrates si long-temps

écrasés se relèvent avec insolence. Vous ne pouvez savoir avec quel acharnement ils se hâtent, dans les institutions et même dans les mœurs, de détruire tout ce qui a été construit de libre, et de reconstruire tout ce qui a été détruit d'esclavage. Jugez donc, mon ami, de ce que l'aspect de ce signe exécrable, et l'insolence de celui qui le portait, durent me faire éprouver! Je lui ai dit: A demain! Et ce demain est arrivé, et dans une heure, moi, pauvre vieillard, j'aurai sans doute reçu la mort. Qu'il se tienne bien sur ses gardes pourtant, car je tâcherai de viser juste et d'affermir ma main tremblante.

« Hélas! mon ami, pourquoi n'en ai-je pas cru vos sages conseils? Pourquoi l'amour de la patrie m'a-t-il fait quitter l'Allemagne où j'étais venu me marier; la terre où j'avais passé quinze ans de bonheur? Les lieux où reposaient les restes de ma femme bien-aimée n'étaient-ils pas ma patrie véritable? Mais non. La France s'offrait sans cesse à mon imagination; j'avais besoin de revoir la France, dont le souvenir emplissait de larmes mes yeux septuagénaires, la France qui préoccupait mes rêves, la France loin de laquelle je languissais comme un fils

loin de sa mère. Je partis, Daubenou, et à peine avais-je salué la maison de mes pères que l'ennemi se rua sur la France, et mit à feu et à sang la nation devant laquelle toute l'Europe avait tremblé si long-temps. La petite ville que j'habitais, Avesnes, fut assiégée. Le vieux républicain, mon ami, prit un fusil, et alla sur les remparts combattre pour la patrie. Ses discours, son exemple ne contribuèrent pas médiocrement à la vigoureuse défense des habitans; mais ses forces trahirent son courage et il tomba malade de fatigue et de désespoir, car les munitions manquaient et le courage des citoyens commençait à fléchir.

« J'étais depuis deux jours gisant sur un lit de douleur, hors d'état de me mouvoir et plongé dans un délire complet, lorsque les ennemis commencèrent à bombarder la ville, las qu'ils étaient d'une résistance opiniâtre. J'entendais sans le comprendre, tant ma raison était égarée, le terrible fracas de l'artillerie, lorsque tout à coup une secousse étrange ébranle la maison que j'habitais, en fait écrouler le toit et ensevelit sous ses ruines le caveau sombre où l'on m'avait transporté. Hélas! ces ruines avaient enfermé l'incendie avec moi, et déjà mon lit

prenait feu; déjà les morsures de la flamme m'avaient rendu au sentiment de moi-même; déjà je hurlais en criant au secours, quand ma fille, qui venait de me quitter, se précipite à travers les débris enflammés, et trouvant dans sa tendresse filiale une force surnaturelle, m'emporte entre ses bras et parvient hors de ces lieux de destruction! Encore quelques pas, et nous touchions à un asile sûr!... Malheur!... Une poutre en feu tombe, frappe Adèle au visage et nous jette tous les deux sur le pavé.

« Presque mourant moi-même, je passai huit jours au chevet de ma fille, huit jours dans un doute exécrable de sa vie ou de sa mort. Enfin j'eus la certitude de la conserver; mais dans quel état, mon Dieu! presque aveugle, et son beau visage défiguré à jamais; défiguré! Et pourtant c'était là sa plus grande crainte, et durant ses souffrances inouïes elle ne demandait pas, la jeune fille : Vivrai-je? elle demandait : Serai-je défigurée?

« Il fallut fuir encore; non pas cette fois devant l'incendie et la mort, mais devant les persécutions. Un conventionnel devenait un Paria, un maudit qu'il était méritoire de persécuter. Quel parti prendre? Impossible de retourner

en Allemagne et de traverser les armées ennemies qui couvraient l'Europe. Je changeai de nom, et avec une somme assez forte que j'avais pu sauver, je me rendis à Hazebrouck, où j'adoptai une vie des plus retirées.

« Là, mon ami, je me trouvai bientôt sous le poids d'une nouvelle douleur. La raison d'Adèle parut s'altérer. Du matin au soir la pauvre jeune fille ne cessait de répéter des phrases déchirantes sur la perte de sa beauté, elle qui naguère, insoucieuse et folâtre, semblait avoir à peine remarqué l'éclat et la pureté de ses traits. Sans doute la commotion d'un coup reçu à la tête, la crise du péril où elle s'était trouvée et l'énergie surnaturelle qu'il lui avait fallu pour me sauver, avaient ébranlé trop violemment les fibres de son cerveau. — Je suis laide! répétait-elle du matin au soir avec une expression déchirante : je suis laide! Elle se cachait le visage, elle pleurait avec amertume, elle voulait mourir plutôt que de se trouver un objet de dégoût et d'horreur.

« Jugez de ce que je souffrais, Daubenou.

« Les médecins d'Hazebrouck ne m'inspiraient que peu de confiance; d'ailleurs je ne voulais pas leur confier mon triste secret. Je fis venir

de Paris l'un des médecins les plus célèbres par ses guérisons dans ce genre de maladies. Il hocha la tête à la vue d'Adèle, et me dit que l'art ne pouvait rien ; qu'il ne fallait attendre de l'espoir que de la nature et du temps, et il partit en me laissant la mort dans le cœur.

« La démence d'Adèle allait toujours croissant. L'infortunée emplissait la maison de ces cris : — Je suis laide ! je ne veux pas faire horreur ! je veux mourir !

« L'art abandonnait ma fille ; mais moi je résolus de ne point l'abandonner. Un seul moyen pouvait y parvenir, c'était de lui faire croire au retour de sa beauté. Je formai le dessein de le mettre en œuvre, et voici comment je m'y pris :

« D'abord je rendis impossible la moindre communication entre Adèle et toute autre personne qu'un médecin, une vieille servante dévouée et moi : cela me fut très facile, puisque ma position m'avait commandé une vie solitaire. Ensuite, je fis disparaître de la maison où j'étais le peu de glaces qui s'y trouvaient. Pour en arriver là, je me fis donner ordre par le médecin de préserver Adèle de l'éclat dangereux que produisaient ces glaces sur sa vue affaiblie et presque réduite à une cécité complète.

« Ensuite, chacun commença à répondre par des plaintes aux plaintes d'Adèle sur la perte de sa beauté; on ne lui nia plus qu'elle était devenue laide, on le lui avoua; on s'en affligea de manière à ne lui inspirer aucune défiance sur mes projets et sur la ruse à laquelle je voulais recourir.

« Un matin que j'allais, suivant mon habitude, embrasser Adèle dans sa chambre, je tentai de lui insinuer que ses cicatrices devenaient moins hideuses. Les yeux de ma fille étincelèrent de joie; mais bientôt elle retomba dans sa tristesse habituelle, et murmura en pleurant : — Cela n'est point possible.

« La vieille servante, à quelques jours de là, hasarda la même observation, et le médecin la confirma. Une faible et douce espérance se glissa dans le cœur d'Adèle. Depuis lors, la jeune malade devint moins languissante, et donna quelque espoir de lui conserver la vie et de voir cesser la consomption qui la faisait dépérir.

« Je continuai à mettre en œuvre la même ruse. Peu à peu Adèle se convainquit qu'elle avait retrouvé une partie de sa beauté, et que bientôt une guérison complète la lui rendrait

tout entière. Alors, un nouvel incident faillit détruire mon ouvrage : Adèle se prit à demander instamment à se regarder dans un miroir. Ni mes observations, ni mes prières, ni les menaces du médecin qui lui montrait l'accomplissement de ce désir comme des plus dangereux pour une vue malade, ne purent la calmer et la faire renoncer à ce dessein. Surprise de notre résistance, elle ne tarda même point à se défier et à concevoir des soupçons. Quel parti prendre?

» Un parti désespéré et dans lequel me seconda la presque cécité d'Adèle. Je fis faire une copie d'un portrait de ma fille, peint en Allemagne par un artiste célèbre. Je fis substituer au costume que l'on avait donné à ce portrait le costume que portait à présent ma fille, et le tout fut appliqué derrière une glace dont je fis enlever une partie du tain. Tremblant sur la réussite de cette supercherie, car un échec pouvait replonger à jamais Adèle dans sa démence, je lui présentai le miroir préparé de la sorte. Elle poussa des cris de joie, et voulut regarder de nouveau l'image dont la vue la charmait si fort. Soudain je fis tomber sur ses regards qu'ils blessèrent les reflets d'un miroir

ardent. La douleur lui fit porter la main aux yeux, et je profitai de ce geste pour enlever la glace et le portrait.

« Convaincue du retour de sa beauté, convaincue du danger que lui présentait l'aspect d'un miroir, Adèle, désormais rassurée, perdit ses craintes et sa démence, et ne forma plus de vœux que pour la guérison de ses yeux. Sa santé revint tout-à-fait, et avec elle disparut tout ce qu'offraient de plus affligeant les cicatrices de son visage. J'en suis sûr, avant un an, peut-être, ces cicatrices ne présenteront plus rien de bien visible et auront presque entièrement disparu.

« Convalescente, Adèle se fatigua de l'isolement et de la captivité où je la retenais. Elle voulut aller à la promenade et au spectacle; le médecin me fit craindre les suites d'un refus : je ne pouvais pas d'ailleurs alléguer les dangers auxquels m'exposait mon titre de conventionnel; depuis deux ans qu'on me laissait en paix à Hazebrouck, il n'était pas à croire qu'on songeât à me persécuter désormais. Il fallut donc céder aux désirs d'Adèle; je la conduisis à la promenade et le soir au spectacle, mais dans une loge réservée, à moi seul, et placée dans

une partie peu éclairée de la salle. En outre, la vue défectueuse d'Adèle ne lui laissait rien voir du spectacle, et réduite à entendre seulement, peu lui importait de se tenir le visage couvert d'un voile. Hélas! cependant, mon ami, je l'ai surprise bien des fois se livrant à une innocente coquetterie de jeune fille, et trompant ma vigilance, soulever son voile afin de montrer sa beauté.

« Encore un an, la raison d'Adèle se serait trouvée assez forte, les cicatrices de son visage auraient assez complètement disparu pour qu'elle pût recevoir sans danger l'aveu de ma ruse salutaire. Un seul instant a tout détruit. Hier un officier de hussards s'introduit de force dans notre loge et soulève le voile de ma fille avec une impudence sans exemple..... Vous savez le reste!...

« Ainsi, dans le cas où je vienne à succomber, et je n'ai que trop de chances, hélas! de succomber! Adèle, la pauvre Adèle reste sans appui, sans secours et sans pain! car bien des jours s'écouleront avant que vous ne receviez cette lettre, si vous la recevez; bien des jours se passeront avant que les débris de ma fortune, que me conteste un procès en Allema-

gne, ne soient restitués à ma fille. Pour comble de malheur, elle apprendra, avec la mort de son père, avec la pauvreté qui lui écheoit, qu'elle a été la dupe d'une erreur, et que sa beauté retrouvée n'était qu'un mensonge. Comment sa tête déjà si faible résistera-t-elle à tant de coups à la fois? Que Dieu la prenne en pitié!

« Sitôt donc la réception de cette lettre, et il me faut encore ajouter avec doute et désespoir — si vous la recevez — venez recueillir ma fille que je vous lègue, et puissiez-vous avoir autre chose qu'une pauvre folle à emmener!

« Adieu, mon ami. Que le ciel vous récompense!

« GEORGES CAMBERNIS. »

Notre ame n'est jamais plus susceptible de dispositions romanesques, jamais elle n'éprouve un besoin plus impérieux de tendresse que durant l'affaissement mélancolique produit par une secousse violente et douloureuse. Les dispositions romanesques s'emparent de l'imagination, détournent des pensées qui font mal, et par leurs sensations nobles relèvent à

ses propres yeux l'homme mécontent de lui-même. Le besoin de tendresse n'est autre chose que le besoin de consolations ; or, seules les femmes savent consoler, et nous sommes avertis par un de ces vagues instincts sans nom, et qui néanmoins se révèlent bien souvent au cœur de l'homme, que c'est vers les femmes qu'il faut chercher de la compassion et de l'allégement à nos peines. En outre, le chagrin épure l'ame et la rend meilleure ; le chagrin que produit presque toujours le repentir. Pendant cette crise d'expiation, on ressent une ferveur plus complète pour le bien, on se laisse aller sans résistance à l'exaltation et aux sentimens relevés ; en un mot, le cœur, généreux de sa nature, et débarrassé accidentellement de ses entraves habituelles, bat à l'aise et avec générosité.

Ainsi Paul, au chevet du lit d'un homme qu'il avait tué, saisit avec empressement le premier moyen qui s'offrit à lui de rendre moins sensible le remords qui l'accablait, et se complut à reporter toute l'activité de son imagination sur l'orpheline de sa victime. L'imagination va vite et croit plus vite encore à ses propres fictions. Durant la lecture de la lettre

du conventionnel et après avoir terminé cette lecture, Paul se livra complaisamment à mille desseins qui pouvaient diminuer, s'ils ne le réparaient pas, le mal que son imprudence coupable avait fait à la pauvre Adèle.

Il voulait tenir, il tenait religieusement la promesse qu'il avait jurée sur le lit du mourant; il consacrait sa vie entière au bonheur de l'infortunée qu'il avait privée d'un père. Cette bienfaisante erreur qui la faisait croire à sa beauté, il continuera à l'entretenir, et lorsqu'Adèle s'entendra dire par lui, par lui agenouillé à ses pieds et tenant ses deux mains dans les siennes, lorsqu'elle s'entendra dire que Paul l'aime, que Paul veut lui consacrer sa vie, qu'il veut la nommer du saint nom d'épouse, elle croira bien plus fermement encore que les ravages de l'incendie ont disparu complètement de son visage. D'ailleurs n'ont-ils pas déjà presque tout-à-fait disparu ces ravages? Point de sillons, point de cicatrices qui défigurent de leurs traces ineffaçables les traits de la jeune fille. Il ne reste plus maintenant qu'une rougeur inégale dont les taches diaprées céderont bientôt à l'influence réparatrice du temps. Quand bien même le temps ne devrait pas la

guérir, qu'importerait encore? Ne serait-elle pas assez belle, cette jeune fille, avec ses cheveux blonds, son sourire ingénu, sa taille élégante, et sa voix suave, sa voix qui remue l'ame? Oui, à elle toute la vie, toute la fortune, tout l'amour de Paul; à elle et à lui un bonheur paisible et sans mélange!... Mais le malade a gémi, il fait signe à Paul d'avancer; il étend les bras vers lui, ses lèvres murmurent avec angoisse un accent inintelligible.... Il veut le répéter..... « Ma fille! » il retombe..... Mort!...

§ V. *Une autre femme.*

Huit jours après la mort de M. Georges Cambernis, une voiture de poste quittait la petite ville d'Hazebrouck et emmenait deux dames: l'une vêtue de noir était Adèle, l'autre qui prodiguait à sa compagne de route les soins les plus affectueux et les plus tendres, était madame la baronne de Boistrancourt. Paul lui avait écrit pour lui avouer son duel, la mort du vieillard, la triste position d'Adèle, et lui exposer les projets qu'il formait afin de réparer autant que possible le mal qu'il avait fait à l'orpheline.

Madame de Boistrancourt, dont l'indigne conduite de son fils avait navré l'ame, éprouva une bien douce consolation en apprenant ces généreux projets; elle les approuva fortement, promit à Paul d'en hâter l'exécution et partit avec Adèle pour le château de Boussu. Un courrier envoyé la veille avait porté l'ordre d'enlever toutes les glaces, précaution d'autant plus indispensable que la douleur produite par la mort de son père semblait menacer Adèle d'une rechute de folie.

Madame de Boistrancourt ressentit bientôt pour Adèle une affection sincère; on s'attache vite à ceux que leur souffrance et leur faiblesse mettent sous notre protection. La candeur de la jeune fille, sa résignation mélancolique, l'amour qu'elle éprouvait pour Paul, amour qui se trahissait par mille indices, et qu'elle ne s'avouait pas à elle-même, achevèrent de lui gagner le cœur de la baronne et de lui faire aimer comme un enfant celle que son fils devait nommer sa femme. L'éducation d'Adèle avait de la solidité et de l'étendue, mais c'était une éducation de femme dirigée par un homme, et elle manquait de certaines choses qu'un homme ne saurait ni sentir ni comprendre. Madame

de Boistrancourt se hâta de réparer cette lacune : grâce à des entretiens de tous les instans, à des soins continuels et à des lectures fréquentes à voix haute (car la faiblesse des yeux d'Adèle ne lui permettait pas de lire elle-même), la pupille de la baronne, qui secondait à merveille les efforts de sa bienfaitrice, ne laissa bientôt plus rien à désirer. Elle avait acquis, en outre, ce chaste sentiment de retenue dont l'éloignement des personnes de son sexe et la droiture un peu rude du vieux conventionnel l'avaient laissée un peu trop dépourvue. De la sorte, mademoiselle Cambernis perdit de son originalité, et ressembla davantage aux autres femmes; en cela était le mieux : car l'originalité n'existe la plupart du temps chez les femmes qu'aux dépens du plus suave de leurs caractères : la pudeur.

Six mois s'écoulèrent ainsi, pendant lesquels Paul écrivait chaque semaine à sa mère et à sa fiancée des lettres tendres dans lesquelles il ne cessait d'exprimer le désir de voir arriver l'époque de son mariage. Mais pour cela, il fallait attendre la fin du deuil de la jeune fille; car dans la position où elle se trouvait à l'égard de Paul, les convenances exigeaient d'elle plus im-

périeusement encore que de toute autre, qu'elle différât d'épouser son amant jusqu'à la fin de l'année de rigueur.

Ce mariage, l'espoir et le désir de Paul, de sa mère et d'Adèle, causait un grand chagrin à mademoiselle Aldegonde. La douairière ne pouvait contenir son indignation lorsque l'on venait à en parler devant elle. Sitôt que la baronne lui avait appris les projets de Paul, la vieille fille était accourue adresser des remontrances à son neveu et à sa belle-sœur. Elle ne pouvait concevoir leur extravagance! Marier l'héritier des sires de Boussu, l'unique rejeton de l'antique famille des Boistrancourt à une roturière sans nom et sans fortune! Que dirait-on à la cour d'une mésalliance semblable? Il faudrait en supporter des quolibets durant un mois pour le moins.

Mais ce fut bien pis quelque temps après, lorsqu'elle connut le secret plus horrible encore de la naissance d'Adèle; lorsqu'elle sût que l'orpheline devait le jour à un conventionnel, à un infâme régicide qui avait demandé la tête du roi-martyr. — Quoi! une telle créature entrerait dans une famille qui ne voulut faire cesser son émigration qu'avec le retour de ses princes

légitimes ! Quoi ! le fils d'un héros mort dans la Vendée pour son monarque donnerait son nom à la fille de l'assassin de ce même monarque ! Il n'en sera rien, non ! elle le jure, et plutôt qu'une pareille infamie vienne à s'accomplir, elle déshériterait son neveu. Hélas ! au moindre mot de ce mariage, il ne lui resterait plus qu'à fuir de la cour, à renoncer à son immense crédit, à se réfugier dans quelque cloître et à s'y ensevelir pour jamais. A quelque prix que ce soit, il le faut, elle le veut, Paul et sa mère renonceront à un mariage qu'ils n'ont jamais pu projeter sérieusement.

La colère de mademoiselle la douairière, ses plaintes, ses reproches, ses supplications, n'obtinrent rien contre la résolution calme et assurée de la baronne. Paul ne se montra pas moins indocile, et dans un premier moment de désespoir la noble dame fit un testament où elle léguait son immense fortune à un couvent de religieuses du Sacré-Cœur. Une fois la première effervescence passée, elle comprit néanmoins que la douceur et la ruse feraient plus que la violence: elle rétracta le testament, feignit une réconciliation franche avec la baronne et avec Paul, et

finit même peu à peu par témoigner de la bienveillance à l'orpheline.

Un mois avant que ne finît le deuil de mademoiselle Cambernis, deux chaises de poste entrèrent presqu'en même temps dans la cour du château de Boussu; dans la première de ces voitures se trouvait Paul; dans l'autre était mademoiselle Aldegonde, accompagnée de la vicomtesse Marie de Bergues, qu'elle présenta comme son amie intime à la baronne et à la pupille de la baronne.

On le comprend de reste, la présence d'une étrangère amena d'abord de la froideur et de la contrainte dans la famille de Boistrancourt, et les amans, plus que tous les autres, s'affligèrent de cette présence. La vicomtesse néanmoins se montra si peu gênante, elle gagna si bien et si vite l'amitié de tout le monde, que cette pudeur et cette gêne firent bientôt place à une aimable intimité. Excellente musicienne, la vicomtesse charmait les longues soirées d'automne par le talent avec lequel elle exécutait au piano la musique de Weber, encore ignorée et méconnue en France, et que la baronne avait rapportée d'Allemagne. Les trois dames se réunissaient pour chanter

les airs du poète allemand, Adèle mêlait sa voix sans art et sans méthode, mais juste, malgré son peu d'étendue, à ces chœurs dont s'extasiait Paul, Paul, toujours enthousiaste quoique moins naïf.

Car un an de garnison forme vite; il ne faut pas long-temps pour perdre les idées chastes et pures que l'on tient de l'éducation d'une mère. Paul s'en était débarrassé comme de sa retenue féminine. Au lieu de rester un jeune homme timide et un peu gauche, il était devenu un bel officier, élégant, sûr de lui, et dont les manières attestaient un aplomb difficile à décrire. A présent, il souriait de ses préjugés d'autrefois, des ridicules dont l'avait affublé une vie solitaire; et malgré son amour pour Adèle, il n'avait point reculé devant maint et maint succès de garnison. Paul faisait l'orgueil et l'envie de ses camarades, à table, à cheval, auprès des femmes et sur le terrain.

Paul conservait toujours une vive affection à sa mère et à sa fiancée; cette affection néanmoins avait bien changé de caractère : il chérissait toujours la première; mais, comme jadis, elle ne lui inspirait plus une vénération qui tenait du culte, qui était un culte vérita-

ble ; et il n'adoptait plus exclusivement ses conseils, dont l'ingénuité le faisait même parfois sourire. Quant à la jeune fille, il s'en laissait aimer avec la meilleure complaisance du monde, et pensait avec plaisir aux bons trois mois qu'il passerait près d'elle à la campagne, chaque année, durant l'époque des semestres. Mais il ne gardait plus de traces de cette exaltation qui lui avait dicté les premières lettres écrites à l'orpheline, et dont s'était empli son cœur au pied du lit de mort du vieillard. Il réalisait loyalement et volontiers les promesses sacrées qu'il avait faites ; il ne lui était jamais venu à l'esprit de songer à se soustraire à ces promesses ; cependant combien Adèle aurait souffert, si les prestiges de l'amour dont elle entourait Paul ne l'eussent empêchée de remarquer mille nuances de changement dont aucune n'échappait à l'œil de mère de madame de Boisfrancourt !

Ce n'étaient pas là, en outre, les seuls motifs d'inquiétude et de chagrin qu'éprouvât la mère de Paul. Par habitude et par désœuvrement, car Paul (à quel point il était changé !) éprouvait du désœuvrement près de sa mère et près d'Adèle, le lieutenant s'était mis à faire la

cour à la vicomtesse de Bergues. Celle-ci reçut sans y attacher d'importance les hommages du fiancé de l'orpheline, et de même qu'il arrive souvent en pareil cas, fut bientôt surprise de trouver en son cœur un amour qui l'effraya. Elle résolut de partir de suite et de retourner à Paris. Mademoiselle la douairière apporta des obstacles sans nombre à ce dessein, et il fallut que la jeune veuve demeurât à Boussu.

Adèle commençait à ressentir une crainte vague dont elle ne savait pas définir le motif, et qu'elle cherchait à éloigner d'elle sans le pouvoir. Elle devait être heureuse, et pourtant elle souffrait, pourtant il manquait quelque chose à son bonheur. Elle ne se défie point de la constance de Paul ; oh ! non, une telle défiance serait bien coupable ! néanmoins, lorsqu'il parle à la vicomtesse, lorsque la vicomtesse lui sourit, cela lui fait mal. Plus de doux projets d'avenir. Plus de bonheur dans le présent. Le jour, de la tristesse. La nuit, pas de sommeil. Constamment une idée qui l'obsède et qui la tue : s'il aimait la vicomtesse !

Une nuit qu'elle souffrait plus que de coutume, Adèle se leva ; et, après s'être enveloppée d'un manteau, alla se promener dans le parc.

L'air embaumé, le murmure du feuillage doucement agité par le vent, la molle clarté de la lune, qui jetait çà et là de grandes masses d'ombres au milieu de mille accidens vaporeux, donnèrent un peu de calme aux sens agités de l'orpheline. Pour bien comprendre l'influence d'une belle nuit de Flandre sur une imagination mélancolique, il faut avoir vu son ciel bleu et resplendissant d'étoiles, ses rivières dont les eaux brillent de reflets lumineux, ses marais que des brouillards enveloppent de leurs voiles transparens. Il faut s'être assis sous quelque grand chêne, parmi les rameaux duquel bondissent des troupes d'écureuils en jetant par intervalles un petit cri vif, tandis que les mugissemens lointains des étables se mêlent graves et sonores aux plaintes de l'orfraie, qui, debout, sur quelque vieux bâtiment en ruines, se tient immobile et enveloppé du manteau gris de ses ailes. L'air caresse et rafraîchit le front avec amour; le cœur se dilate; une fraîcheur voluptueuse détend les fibres et délasse les membres; le bien-être du corps amène le bien-être de l'ame, et il faudrait que le malheur eût bien cruellement frappé pour qu'en de

telles sensations l'on ne retrouvât pas un peu d'espérance.

Aussi l'orpheline oubliait ses craintes et se laissait aller à des pensées heureuses. Pour la première fois peut-être depuis bien longtemps, elle rêvait à une existence d'amour, à la tendresse de Paul, de son Paul, qui ne la quitterait plus désormais; à des journées d'extase qu'elle passerait la tête appuyée sur l'épaule de son mari, et une de ses mains dans les siennes! Elle ne veut plus se séparer de lui, elle le suivra dans ses garnisons, et si la guerre venait jamais à éclater, elle le suivrait à la guerre. Comment pourrait-elle supporter les transes et les incertitudes dont l'accablerait l'absence? Savoir que Paul est exposé à des périls, qu'il est malade, qu'il est blessé, et qu'il n'a pour le panser que des mains étrangères, pour le consoler que des voix étrangères; mais ce serait à en mourir que d'avoir de telles souffrances!.. Quel est ce bruit? Elle a peur... Quelqu'un vient? Mon Dieu, mon Dieu! qui donc cela peut-il être? Elle a reconnu le pas de Paul... Où peut-il aller à une pareille heure... Oui, c'est bien lui. Il passe près d'elle sans la voir. Où va-t-il? Si elle pouvait le voir! Sa vue,

sa faible vue l'en empêche. N'importe, elle le saura! Il faut qu'elle le sache!... il revient sur ses pas... Il l'a entendue!

— Que faites-vous ici, Adèle?

— Monsieur Paul, j'étais souffrante et agitée, et j'ai voulu.....

— Et vous avez voulu m'épier, n'est-il pas vrai, Adèle?

— Vous épier, monsieur Paul, vous épier? Pourquoi vous aurais-je épié? Le ciel m'est témoin que je ne me défiais pas de vous en ce moment, ajouta-t-elle en versant des larmes! Pourquoi voulez-vous que je doute de votre tendresse? Ne serait-ce pas mourir, que de cesser d'y croire?

— Vous avez beau dire, quelques assiduités innocentes près de la vicomtesse...

— Oui, Paul, car pourquoi vous le cacher? oui, j'en ai souffert. Mais sans le laisser voir, mais là, fit-elle en posant avec force ses deux mains sur sa poitrine. Je voudrais... Je suis une insensée, je le sais..... Je voudrais que vous n'eussiez de paroles, de regards que pour moi. Quand vous parlez à une autre, j'envie les paroles que vous lui dites; quand vous embrassez votre mère, je me demande avec transe: M'aime-

t-il autant qu'elle? Jugez donc si vos attentions continuelles pour la vicomtesse m'ont fait mal, jugez si j'ai souffert de vos entretiens, de vos mots à voix basse, de vos promenades où je n'étais pas. Oui, j'ai souffert, bien souffert, mais sans le dire, Paul; sans le montrer, en reconnaissant que je n'avais pas raison; que j'étais une folle égarée par son amour. Je ne craignais pas de perdre votre tendresse. Mon Dieu, mon Dieu, qu'est-ce donc qu'il me resterait si je la perdais? N'êtes-vous pas pour moi le monde entier? Ne me tenez-vous pas lieu de tout: de protecteur, d'ami, de père?..... Car je n'ai plus de père, Paul, je n'ai plus sa tendresse sans bornes, sa tendresse qui n'avait d'autre soin que moi, d'autre pensée que moi; et si vous trompiez la pauvre orpheline, si vous l'abandonniez... Oh! non, vous ne me tromperez pas, vous ne m'abandonnerez pas, n'est-ce pas, mon Paul?

— Calmez-vous, calmez cette agitation, Adèle.....

— Ecoutez, dit-elle en l'interrompant, écoutez, Paul; si vous ne m'aimez plus comme autrefois, par pitié, Paul, au nom de mon père, dites-le moi; je ne veux rien du devoir, je veux

de l'amour, un amour comme le mien. Oh! que j'aime bien mieux que vous le disiez à présent, si vous ne m'aimiez plus, que lorsque des liens éternels vous uniront à moi, et que ce sera votre devoir de m'aimer... Votre devoir! mais rien qu'à cette idée-là, il y a de quoi se briser la tête contre un arbre! . . . .

— Adèle, mon amie, qui peut vous faire croire?... . . . .

— Je crois tout, vois-tu, car si tu m'aimais encore, tu aurais déjà trouvé moyen de me rassurer; une inflexion de voix, un regard, un geste auraient suffi. Malheur!..... j'ai aimé l'assassin de mon père, et à cette heure il me trompe; oh! je le comprends maintenant; oh! je le sais où tu vas; je n'ai plus besoin que tu me le dises : où tu vas? tu vas chez elle, et elle s'étonne de ne pas te voir arriver; elle est inquiète, elle dit : « Combien il tarde! »

Pourtant elle se trompait la pauvre fille; ce n'était pas à un rendez-vous d'amour que se rendait Paul; lui aussi, agité par des inquiétudes, ne pouvait se livrer au sommeil, et il venait chercher, dans le parc, un peu de calme pour ses sens agités, un peu d'air frais qui soulageât son front brûlant. L'insensé!... Il croyait

d'abord se jouer avec l'amour de la vicomtesse, et cette femme qu'il avait jugée frivole l'aimait aussi passionnément que l'aimait Adèle. Quelque parti qu'il prenne à cette heure, il faut qu'il déchire le cœur de l'une des deux infortunées; car s'il a privé la jeune fille d'un père, hélas! la jeune femme a des droits non moins sacrés, plus sacrés à sa tendresse; elle est à lui : pour lui elle a tout oublié; il n'y a point à hésiter : de deux fautes c'est la moins irréparable qu'il faut réparer. Adèle sera bien à plaindre; mais que deviendrait la vicomtesse? Et puis c'est elle qu'il aime, elle seule; ce qu'il ressentait pour Adèle n'était que de l'exaltation et le désir ardent de réparer les torts cruels qu'il lui avait faits.

En vain Paul employa pour rassurer Adèle toutes les formules de protestations; en vain il lui jura qu'il l'aimait plus que jamais, et que rien ne saurait diminuer cet amour; rien ne put convaincre l'orpheline : elle quitta Paul en versant des larmes, et passa la nuit entière, appuyée sur le balcon, à pleurer en tâchant de surprendre quelque bruit qui pût lui révéler les intelligences de la vicomtesse et de Paul.

Ne pouvant snpporter davantage un pareil

état de doute, elle prit une résolution désespérée, et s'en alla trouver dans son appartement Mlle la douairière Aldegonde; elle affecta de l'aborder avec un calme bien loin d'être réel; et, après un appel à la franchise de la vieille dame :

— Madame, dit-elle, Paul ne m'aime plus : je le sais, il aime la vicomtesse, et c'est vous, madame, vous que mon mariage avec Paul avait d'abord offensée, que je viens prier d'empêcher une union qui ferait notre malheur.

Le cœur lui battant avec violence et dans une horrible anxiété, elle attendit la réponse de la douairière; celle-ci, satisfaite de la réussite de ses projets, affecta pour sa victime une fausse compassion :

— J'aurais voulu vous cacher cette triste vérité, mon enfant, mais puisque vous savez ce secret, qui n'en est un que pour vous...

— Paul...! s'écria douloureusement Adèle, en se cachant le visage dans les deux mains : pourquoi ne m'aime-t-il plus? Pourquoi ne m'aime-t-il plus?...

Puis, brisée par le désespoir, elle retomba sur un fauteuil.

— Si vous vous montriez plus calme, mon

enfant, si vous vous livriez avec moins de faiblesse aux accès de votre douleur...

— Dites, madame, dites, je vais être calme, je le suis. Tenez, regardez, je ne pleure pas; me voici debout à vos côtés; dites...

La douairière, car il fallait qu'elle rendît impossible tout rapprochement entre Adèle et Paul, ne recula donc pas devant les derniers et les plus rudes coups à porter.

— Ce que je vais vous dire, Adèle, est bien pénible à entendre; mais ne vaut-il pas mieux aujourd'hui une grande douleur que du désespoir pour le reste de votre vie, à vous et à Paul?

— Oh! oui, cela vaut mieux, madame.

— Eh bien! mon enfant, Paul a eu le malheur de vous priver d'un père; et, afin de réparer le mal qu'il vous avait fait, afin de partager avec vous une fortune que vous auriez refusée à tout autre titre, il a feint, par générosité, un amour qu'il n'avait pas.

— Qu'il n'avait pas?...

— Et la vicomtesse, jeune, noble, riche et belle...

Il y eut quelque chose de satanique dans la manière dont la douairière prononça le dernier mot de son énumération *belle*.

Adèle en frissonna.

— Noble, riche, répéta l'orpheline ; je ne le suis pas ; mais jeune, mais belle !... Jeune ! j'ai bientôt seize ans ; belle ! on m'a dit bien des fois que je l'étais, on me l'a répété avec complaisance ; mon pauvre père surtout... Et j'ai là des souvenirs !... Oh ! serait-il possible !

Disant cela, elle courut à un miroir qui se trouvait dans l'appartement de la douairière, et le miroir reproduisit un visage gonflé par les larmes, abattu par une nuit sans sommeil, et dont la fatigue rendait les cicatrices apparentes d'une manière bien plus prononcée que de coutume.

Elle demeura immobile.

— Laide ! s'écria-t-elle, laide !

Ils m'ont trompée ! Ils m'ont trompée durant des années entières.

Laide ! laide !

Tant mieux ! car je vais redevenir folle comme autrefois.

Et quand on est folle, voyez-vous, madame la douairière, on souffre moins : on ne pense pas.

Folle ! oui, que ma raison s'égare, que je ne

me souvienne plus de rien; que j'oublie! oh! que j'oublie! ou bien que je meure!...

§ VI. *Les cabotins.*

Deux années après, le 15 août, par un vendredi, trois fiacres que traînaient des haridelles piteuses, mal harnachées et que conduisait un cocher en blouse, sortirent de Valenciennes, à quatre heures du matin, et prirent la route du château de Boussu.

Chacune de ces voitures contenait six personnes, sans compter les enfans, et il y avait dans l'accoutrement de ces personnes je ne sais quoi de caractéristique qui tenait à la fois de la misère et de la recherche. Les femmes, malgré la chaleur étouffante dont menaçait un ciel sans nuages, s'étaient affublées de leurs manteaux, et s'en servaient pour cacher la négligence de leurs vêtemens fanés et mis sans soin. Quant aux hommes, c'était merveille que l'étrange aspect de leurs chapeaux éculés, de leurs habits rapés et de leurs cheveux en désordre. Les uns, à la grande indignation des dames, achevaient de fumer des cigares; les autres se blottissaient de leur mieux dans l'étroite voiture

pour reprendre leur sommeil qu'avait interrompu un départ si matinal.

Après deux heures de marche, tout à coup des cris se firent entendre: les deux premiers fiacres s'arrêtèrent, et les voyageurs qui les remplissaient en descendirent avec un grand émoi. L'essieu de la voiture qui suivait s'était brisé au bord d'une mare fangeuse; et, pour comble de malheur, sa lourde caisse manquant d'appui avait incliné sa portière gauche dans l'eau bourbeuse de la mare. Il fallut procéder à retirer les victimes de cette catastrophe hors de la position peu dangereuse, mais mal plaisante, où elles se trouvaient. On se mit courageusement à l'œuvre, et l'on parvint à ramener sur la grand'route trois femmes, trois hommes et deux chiens, la tête, les mains et les habits couverts de boue. On prit la chose avec philosophie; aux exclamations d'une colère toute naturelle en cas semblable, succédèrent bientôt des plaisanteries et des éclats de rire. Les hommes offrirent d'achever la route à pied et de laisser les deux voitures aux dames; celles-ci acceptèrent, et trois quarts-d'heure après cet accident, un douanier établi au poste de Boussu arrêtait les fiacres arrivés à leur desti-

nation et demandait à en faire la visite. Des cris : « Non! n'ouvrez pas! » et des éclats de rire partis des voitures répondirent au douanier, qui n'en tourna pas moins le bouton de cuivre de la portière, et qui se trouva en face de trois jeunes femmes presque nues. Pour réparer les dégâts survenus à leur toilette, elles n'avaient rien trouvé de mieux, puisqu'elles n'avaient pas de vêtemens de rechange, que de se débarrasser d'habits mouillés et fangeux et de rester en chemise dans la voiture. Le douanier, (brave et courageux douanier!) détourna pudiquement les yeux, passa des mains scrutatrices sur les tas de robes et de manteaux mouillés qui encombraient les voitures, et referma les portières en disant aux cochers : « Vous pouvez partir. »

Pendant ce temps-là, ses camarades avaient fait descendre de dessus les fiacres d'énormes caisses qui chargeaient l'impériale, et en commençaient la visite en présence d'un des voyageurs arrivés à pied quelques minutes auparavant. L'inventaire d'une de ces caisses donnera l'idée du contenu des autres.

Cette caisse de bois blanc, à l'adresse de mademoiselle Zerbine, mal fermée par un cade-

nas de fer et une corde qu'allongeaient deux ou trois bouts de ficelle d'autre sorte et plus mince, offrait aux regards, quand on l'eut débarrassée d'un grand drap qui s'étendait à la superficie extérieure, savoir :

1° Une robe à queue de velours cramoisi, avec une large broderie en or, un peu fanée, et diaprée de taches.

2° Une tunique de chevalier, rose et galonnée en argent.

3° Un pantalon de tricot, ravaudé aux genoux et aux bouts des pieds.

4° Une paire de bottines rouges, en peau de daim, molles et éperonnées.

5° Des souliers de satin, blancs, ou peu s'en faut.

6° Deux tresses de cheveux blonds, avec les petits peignes pour les attacher sur la tête.

7° Une épée de petite dimension.

8° Un saucisson enveloppé dans du papier joseph.

9° Un pain mollet avec des brosses à cheveux.

10° Un peigne.

11° Un pot de rouge.

12° Deux cartons plats, contenant des fleurs artificielles.

13° Quatre rubans de ceinture.

14° Deux mouchoirs de poche de mousseline, imitant la batiste à s'y méprendre.

15° Et enfin, dans un coin, soigneusement empaquetée par trois serviettes, une bouteille de vin entamée.

Après la visite de cette caisse et une douzaine d'autres dont l'inventaire se trouva presque le même, le vieux homme, que l'on avait préposé à la surveillance de cette visite, les fit charger sur une charrette et vint rejoindre le reste de la société au château de Boussu.

Le reste de la société jurait, tempêtait et se trouvait dans un grand embarras au château de Boussu.

M. le baron de Boistrancourt avait écrit la semaine d'auparavant aux artistes sociétaires de la troupe d'opéra exploitant la ville de Valenciennes : il désirait qu'elle vînt le 15 août pour jouer, sur le joli théâtre de son château de Boussu, un spectacle qu'il avait choisi. Il offrait

en échange de cette représentation une somme qui s'élevait bien au-delà des exigences qu'aurait pu établir le tripot comique. On conclut donc avec empressement un marché si favorable ; et, le jour désigné, on se mit joyeusement en route, car les mille francs du baron arrivaient d'autant plus à propos que depuis huit jours les recettes étaient loin même de couvrir les frais. Toute l'existence de la semaine reposait donc sur ces bienheureux mille francs. Dans toute la troupe il ne restait plus, j'en suis sûr, un écu vaillant : sans compter, hélas ! que les aubergistes de Valenciennes détenaient déjà, en guise de nantissement, la moitié des effets des artistes qui n'avaient pu payer ni le boire, ni le manger, ni le blanchissage, ni le logement, ni le barbier, ni le tailleur, ni le bottier, ni le reste.

Mais, ô cruel désappointement ! arrivés au château de Boussu, ils en trouvent la grille fermée, voient les apprêts de la fête abandonnés, et apprennent que le baron est parti en poste la veille, après s'être battu en duel avec un officier de son régiment; de sorte qu'au lieu du bon dîner que durant la route ils mangeaient en imagination ; qu'à la place des mille

francs sur lesquels ils comptaient avec une convoitise si grande, ils se retrouvent en face d'un cadavre qu'on ensevelit, de personnes effarées et de gens de justice.

Le régisseur parvient enfin jusqu'à l'intendant; l'intendant lui répond:

—Monsieur, vous serez payé comme si vous aviez joué, mais point aujourd'hui, car le brusque départ de M. le baron m'a laissé sans argent; dans huit jours au plus tard vous recevrez le vôtre.

—Mais, monsieur...

—Mais, monsieur, cela est impossible aujourd'hui...

Le régisseur revint, l'oreille basse, conter à la troupe ce cruel désappointement. Après avoir tenu conseil, on décida qu'il fallait retourner à Valenciennes, et il fut ordonné aux cochers de tourner bride.

Les cochers demandèrent de l'argent.

—Nous vous paierons dans huit jours.

—Point d'argent, point de voiture! Des espèces sonnantes ou pied à terre.

—Pouvons-nous donner ce que nous n'avons pas?

—Pied à terre!... Vous nous devez encore le

dernier voyage fait à Condé : vous deviez nous le payer avec celui-ci; nous ne voulons pas voyager pour rien : allons, pied à terre!

—Et, ajoute un autre, nous garderons vos caisses en gage jusqu'à parfait paiement.

—Pied à terre, pied à terre! dirent les trois cochers en ouvrant les portières des voitures.

Cette querelle amusait tout le village, et malgré les belles paroles que les acteurs essayèrent de donner aux cochers, il fallut descendre et entrer dans une auberge, les trois pauvres femmes en chemise comme les autres. Seulement elles s'enveloppèrent de leurs châles et emportèrent dans leurs bras le reste de leurs vêtemens mouillés qu'elles vinrent appendre devant l'âtre où brûlait un grand feu de tiges d'œillettes, sous la crémaillère qui balançait une énorme marmite.

Pour se trouver dans une mauvaise auberge de village, la troupe comique n'était pas plus sûre de son gîte et de son souper. L'aubergiste, témoin de la querelle avec les cochers, déclara qu'il ne fournirait rien à crédit. Il fallait à quelque prix que ce fût sortir de cette pénible position: Mlle Zerbine se sacrifia. Elle détacha de ses oreilles une magnifique paire de

boucles, dernier débris de son ancienne opulence; et l'offre de ce gage, qui valait une centaine de francs, adoucit les conducteurs qui consentirent enfin à ramener la troupe à Valenciennes. Cette importante négociation conclue, tout le monde se mit à table parens et ennemis, artistes et cochers, et l'on fit un joyeux repas dont le saucisson et la bouteille de vin de Mlle Zerbine, joints à quelques autres comestibles apportés par les acteurs, furent les mets les plus exquis; du laitage, des œufs et de bonnes tranches taillées dans d'énormes pains de six livres complétèrent cette frugale collation. Avant de repartir, chacun vida son escarcelle et mit à la masse ce qu'elle contenait; il se trouva que l'on était assez riche pour payer l'écot; cette bonne nouvelle acheva de dissiper les soucis causés par les désappointemens de la journée, et l'on remonta en fiacre le visage épanoui et le rire sur les lèvres. O misère! misère! que tu as de bonnes joies et d'insouciances heureuses!

Le 15 août amenait à la fois la fête de madame la baronne et l'anniversaire de sa naissance. Paul avait résolu de célébrer ce jour par un bal où il devait réunir l'élite de la société de Valenciennes et des environs. Outre les plaisirs

de la danse, il voulut donner une magnifique collation, un feu d'artifice et le spectacle. Tout était prêt la veille, hors une importante caisse de comestibles attendue de Paris, et qui n'était pas arrivée. Sans doute elle se trouvait arrêtée à Valenciennes par quelque accident. Paul partit le soir en calèche pour aller la réclamer lui-même, promettant à sa femme d'être de retour le lendemain de bonne heure.

A une lieue du château il fit rencontre du messager qui lui amenait la caisse dont il était inquiet : Paul fit tourner bride joyeusement.

Son premier soin, en arrivant, fut de monter chez sa femme; celle-ci était dans les bras du vicomte de Nergnies. Le vicomte et le baron sortirent; deux coups de pistolets s'échangèrent, le vicomte tomba, et le baron remonta chez sa femme.

— Entre nous tout est fini, madame; je vous rends votre douaire et je vous défends de porter mon nom; à ces conditions qu'il vous faut vous garder d'enfreindre, vous êtes libre.

Des chevaux de poste l'emmenèrent, cinq minutes après, sur la route de Paris, où il arriva le lendemain dans un état extrême d'agitation et de désespoir.

Trompé par elle ! par elle qu'il aimait si tendrement ! par elle qu'il avait entourée de tant de bonheur!... Trompé lâchement et pour un effronté libertin !... L'ingrate! il lui a tout sacrifié ! il a préféré sa tendresse menteuse à la tendresse dévouée de la pauvre Adèle!... Oh! ce n'est point Adèle qui l'eût trompé ainsi !

Dans quel abîme ne se trouve-t-il pas jeté par cette trahison!... Plus de repos, plus de bonheur, plus rien, excepté du déshonneur et du ridicule... Du ridicule! Malédiction sur elle!... Il ne l'a point assez châtiée; il aurait dû la tuer comme il a tué son complice.

Qui l'aimera, maintenant que sa mère est morte? qui le consolera ?... Rien, plus rien, excepté du déshonneur et du ridicule !

Ce fut là, durant un mois entier, son idée fixe.

Le temps ne lui apporta que peu de consolations, car Paul s'obstinait à vivre dans la solitude, et la solitude augmente encore la mélancolie. Un autre aurait cherché à se distraire dans le monde, et sans doute il y fût parvenu; mais, nous l'avons dit, Paul avait conservé de son éducation première, un reste de candeur et de tendresse que n'avaient point su détruire

ses nouvelles mœurs, et qui revenait le saisir lorsqu'il se trouvait sous le poids d'un chagrin. Au lieu de secouer ses douleurs en homme d'expérience, il s'affaissa sous ces douleurs avec la duperie d'une ame naïve.

Bientôt Paul tomba malade.

Quelque souffrance qu'elle fasse éprouver, la maladie n'a rien d'épouvantable lorsqu'une mère, une sœur, une femme, ou une maîtresse veille à votre chevet, prête, dès la première plainte, à consoler et à soulager. Mais être gisant sur un lit de douleur, au milieu de mercenaires indifférens, penser que l'on paye la main qui s'avance pour soutenir notre tête brûlante, chercher vainement un regard qui compatisse, ne pas entendre une voix qui encourage, oh! cela est horrible, plus horrible que la fièvre qui fait trembler, plus horrible que le sang qui s'épanche de notre poitrine sur nos lèvres pâles. Nulle femme ne se tenait près du lit de Paul, nulle femme! Car ce serait un blasphème que de nommer une femme la créature ignoble et rabougrie qui lui vendait, à cinq francs par jour, des soins calculés avec la même avarice que met un marchand à peser ses denrées. Elle lui en donnait pour cinq

francs, en conscience, mais non pour un centime de plus. Quand il avait soif, elle lui présentait à boire; quand il écartait de dessus ses flancs embrasés les plis de sa couverture, elle rajustait la couverture. Du reste, hélas! rien, ma bonne sœur, rien de cette affection que tu mettais à veiller près de ton frère mourant, toi, frêle jeune fille, devenue forte parce que j'étais faible! Comment oublier les douces inflexions de ta voix qui faisait prendre si bien courage? Tes ingénieuses supercheries donnaient de l'espérance, tu souriais en me regardant, et tu faisais des efforts pour empêcher tes larmes de couler, tes grosses larmes qui tombaient si abondantes lorsque tu détournais la tête! A t'en croire, le lendemain devait apporter la guérison; et, sans y ajouter foi, j'étais heureux d'entendre ces promesses. Avant que je l'eusse demandé, la tasse apportait à mes lèvres le breuvage salutaire; et quand l'assoupissement venait à clore mes yeux, tu laissais retomber tes mains sur tes genoux et tu pleurais alors en liberté. Ma sœur, ma bonne sœur, oh! que j'éprouve de charmes à ces souvenirs tristes et doux; à tracer les lignes que je trace et qui rempliront tes yeux de larmes quand tu

les liras, comme elles remplissent mes yeux de larmes quand je les écris. Car nous sommes bien loin l'un de l'autre maintenant, ma pauvre sœur, et si ton frère devenait malade, lui aussi devrait acheter des soins et une compassion à ceux qui font métier d'en vendre!

Paul souffrait donc bien de son isolement, lui qui pour la première fois souffrait sans avoir sa mère, sa sainte et bonne mère près de lui. Un jour, un de ses amis en venant le visiter le trouva dans un de ces accès de désespoir dont la faiblesse des organes et l'irritation des fibres rendent si fort susceptibles les malades. Cet ami lui conseilla d'appeler près de lui une sœur Chariotte. Paul rejeta bien loin une telle idée; il ne voulait pas, à ses côtés, d'une nonnette farcie d'orémus qui lui eût donné des prières au lieu de tisane. Il se rendit à la fin : mais plutôt de fatigue que de conviction, et la chariotte fut mandée.

Les *chariottes* sont de pieuses filles qui se dévouent à soigner les malades moyennant une rétribution qui leur sert à prodiguer de bonnes œuvres envers les pauvres; c'est dans la hiérarchie religieuse le plus humble de tous les ordres; comme les *filles de la charité*, elles ne

forment point de vœux et peuvent quitter, dès qu'elles le veulent, le voile et la robe noire, pour reprendre l'habit séculier avec la vie mondaine. On a peu d'exemples néanmoins de semblables renonciations ; et, quoique permises, quoique dans l'esprit de leur institut, les saintes femmes ne les regardent pas moins comme une apostasie. Une sœur arriva donc chez le baron de Boistrancourt, s'établit à son chevet, et lui prodigua des soins aussi tendres que dévoués.

Certes, ce fût pour le jeune homme une grande consolation que la présence de cette femme à ses côtés; cette femme qu'il appelait du nom de sœur, que rien ne décourageait et qui lui rendait, avec une pudeur céleste, les soins les plus rebutans ; oui, certes, ce lui fut une grande consolation, et quand il devint moins malade, quand aux transports de la fièvre succéda la molle langueur de la convalescence, il ne put s'empêcher de répandre des larmes, car le malheur et la souffrance épurent l'ame et la rendent plus sensible ; il ne put, dis-je, s'empêcher de verser des pleurs, en apprenant que sœur Ambroisine

devait être remplacée près de lui par une autre religieuse.

Le hasard voulut que cette autre religieuse fût sœur Adèle Cambernis.

Après sa fatale entrevue avec la douairière Aldegonde, elle avait quitté le château de Boussu sur-le-champ; et dans une crise insensée de désespoir, arrivée à Valenciennes, elle avait écrit à la baronne, sa bienfaitrice; elle lui avait dit que Paul aimait la vicomtesse et qu'elle ne voulait pas devenir un obstacle au bonheur de Paul. Elle indiquait sa retraite à la baronne, et la suppliait de lui donner les moyens d'entrer dans un couvent. La baronne vint rejoindre Adèle; mais ses larmes, mais ses supplications ne purent rien contre la résolution de la jeune fille; il fallut que madame de Boistrancourt la conduisît à Paris, et la fît entrer dans un séminaire de chariottes. Adèle obtint en outre de sa bienfaitrice qu'elle lui gardât le mystère le plus complet sur le parti adopté par elle. Le mariage de Paul avec la vicomtesse Marie de Bergues avait suivi de près la fuite de mademoiselle Cambernis.

On peut juger de l'émotion qu'ils éprouvè-

rent tous les deux en se retrouvant d'une manière aussi peu prévue.

Paul raconta ses malheurs à celle qu'il avait rendue elle-même si malheureuse : elle l'écouta en silence.

— Ainsi me voilà isolé, sans amour, sans affection pour le reste de ma vie; nul être au monde pour m'aimer, car ma mère est morte, Adèle, et vous, vous ne pouvez plus m'aimer, hélas !

Et pourtant le ciel m'est témoin que je paierais votre amour au prix de toute ma vie; que cet amour seul pourrait me rendre du repos et du bonheur !...

— Vous pourriez être heureux, Paul ! heureux avec mon amour ? Oh ! ne me dites pas de telles choses, ne me trompez pas ainsi.

— Vous tromper, Adèle ! Dites-moi, celui qui n'a trouvé que mensonge dans les affections les plus saintes, celui qui a manqué de mourir de la perte de ces affections, croyez-vous qu'un amour vrai ne le rendît pas heureux ?

— Taisez-vous, taisez-vous, dit-elle, taisez-vous, au nom du ciel, car vous ne savez pas à quelles tentations coupables vous m'exposez.

— Adèle, mon Adèle !

— Seigneur, ayez pitié de moi. Mon Dieu, mon Dieu! venez à mon aide.

Le lendemain, les chariottes apprirent que la sœur Adèle venait de partir pour Londres avec le baron de Boistrancourt.

Il y eut, ce jour-là, des prières solennelles pour demander à Dieu qu'il n'abandonnât point la coupable à une impénitence fatale, et qu'il daignât toucher son cœur de repentir.

§ VII. *Une conversation.*

Par une matinée d'hiver de l'année 1830, la jeune et jolie marquise de Senançay, femme du vieux lieutenant-général commandant la troisième division militaire, formait la liste des personnes qu'elle devait inviter à un grand bal dont les préparatifs la préoccupaient depuis huit jours. Assis familièrement aux côtés de madame de Senancay, un jeune aide-de-camp, à la moustache bien noire, au sourire bien fat, s'amusait à tourner en ridicule chacun des invités, à mesure que la marquise les lui nommait. Arriva le nom de :

— La baronne de Boistrancourt.

— Si tu veux inviter tous ses amans, voilà ton salon plein, Louise.

— Nous n'inviterons que le présent, et nous laisserons en arrière le passé, répliqua la comtesse.

— Si tu invitais le présent, le passé et l'avenir, autant vaudrait ouvrir ton salon à tout venant.

— Dites-moi, Casimir, on m'assurait hier que le régiment de son mari devait tenir garnison en cette ville.

— On t'a dit vrai, mon amie.

— Ce sera une chose curieuse que de les mettre en présence; je suis impatiente de voir quelle mine ils se feront.

— Cela sera d'autant plus drôle que le baron ignore le choix qu'a fait, de cette ville, sa femme pour sa résidence.

— Le choix de sa femme! vous voulez dire le choix du major Saint-Vincent.

— Du major Saint-Vincent, ou du capitaine Bournonval.

— Méchant!

—Et la maîtresse du baron de Boistrancourt, l'inviteras-tu?

— Fi! Casimir, recevoir une telle créature, moi!

— C'est un roman tout entier que cette femme; figure-toi que pendant la guerre d'Espagne elle suivait, habillée en homme, le colonel jusques dans la mêlée. Sans elle il y serait, ma foi, bien mort.

— Comment cela?

— J'étais à cette époque, comme tu le sais, aide-de-camp du général d'Aubencourt; le baron n'était lui que lieutenant-colonel; mais il commandait son régiment à cause d'une maladie grave du colonel, maladie dont, par parenthèse, le vieux chouan est mort.

— Le vieux chouan! voilà un mot digne d'un libéral de votre espèce. Quand vous déferez-vous donc de ces manières qui sentent le parvenu à donner des nausées?

— Cela ne m'arrivera plus, jolie ultrà.

Et il entr'ouvrit le peignoir de la marquise, et donna à ses belles épaules un baiser tendre et familier. La marquise passa les bras autour du cou de Casimir et lui rendit son baiser sur les lèvres.

— Et la fin ou plutôt le commencement de votre histoire, monsieur? demanda madame de

Senançay, en se blottissant dans la causeuse de manière à reposer la tête sur l'épaule de l'aide-de-camp.

— Je fus envoyé, par mon général, au lieutenant-colonel de Boistrancourt pour lui donner l'ordre d'occuper, avec son régiment, une position militaire fort importante, et que défendait un parti nombreux d'Espagnols. Le colonel avait sa maîtresse près de lui. — Adèle, lui dit-il, retourne à la tente; elle hésita. Fais ce que je te demande, répéta-t-il; sa maîtresse ne l'écoutait point et portait des regards inquiets sur un énorme buisson distant de cinquante à soixante pas; tout à coup elle se jette devant le colonel, le pousse avec force, et tombe la poitrine percée d'une balle; elle avait vu un Espagnol qui se tenait caché derrière ce buisson, et au moment où il mettait en joue le colonel elle s'était jetée au-devant du coup.

— Voilà une véritable histoire de roman.

— N'est-ce pas, mon ange?

— Est-il vrai, Casimir, que cette femme ait été religieuse?

— On me l'a dit, mais je ne sais rien de positif à cet égard.

— Et le colonel traîne cela partout avec lui?

— Partout.

— Il l'aime donc bien?

— Il l'aime! il l'aime! je ne sais trop jusqu'à quel point; je crois qu'il y tient surtout par habitude et par respect humain.

— Par respect humain! Mais le respect humain exigerait plutôt qu'il mît fin à un pareil scandale, et qu'il ne s'affichât pas de la sorte.

Casimir se leva et prit son chapeau pour sortir.

— Déjà? fit la marquise avec une petite moue ravissante.

— Voici deux heures, Louise, et tu sais que le général va rentrer.

— Partez donc, puisqu'il le faut, mais venez ce soir à la préfecture.

— J'y serai de bonne heure.

— Et tâche de ne plus demeurer des heures entières auprès de cette madame de Trancy que je déteste.

— Jalouse!

— Voudrais-tu que je ne le fusse pas, Casimir?

— Oh! non, ma chérie!

— A propos! mon Dieu, j'oubliais de te dire une heureuse nouvelle. J'espère que le général

va bientôt partir pour aller faire une inspection dans le département; une inspection de huit jours.

C'est un bonheur, parce que M. de Saint-Ans, l'autre aide-de-camp de mon mari, l'accompagnera dans son voyage, et que vous resterez ici, à moins que vous ne préfériez...

L'aide-de-camp vint embrasser tendrement la marquise, et sortit; quelques minutes après, le général rentra, et de même que son aide-de-camp, il embrassa la marquise.

— Eh bien! mon ami, j'espère que cette vilaine inspection ne sera pas nécessaire, et que vous ne la ferez point.

— Je n'osais pas te le dire, Louise, mais il faut que je la fasse, et même que je parte demain.

— Cela est bien fâcheux, soupira la marquise... Elle avait la joie dans l'ame.

§ VIII. *Qu'il faut faire une fin.*

Le temps avait peu à peu rendu lourds au colonel Paul de Boistrancourt les liens qui l'unissaient à la fille de M. Cambernis. Jeune et malheureux, il avait accepté avec enthousiasme l'amour de cette femme; mais l'expérience était

venue tempérer son imagination et endurcir son cœur. Maintenant que l'âge avait altéré la beauté d'Adèle et que l'habitude avait détruit le prestige et le charme d'une union romanesque, le colonel, pour me servir de l'expression de l'aide-de-camp Casimir, traînait à regret en tous lieux la pauvre femme qui le fatiguait d'une tendresse exagérée. Certes, il ne l'aimait plus, celui qui ne craignait pas de froisser une ame douce et aussi dévouée, non par de mauvais procédés, il en était incapable, mais par de l'insouciance, mais en la négligeant, mais en croyant remplir tous ses devoirs envers elle, pourvu que, suivant la façon ordinaire de s'exprimer, il se conduisît bien à son égard.

Adèle souffrait beaucoup ; jamais néanmoins une plainte ne sortait de sa bouche ; elle pleurait en secret ; en secret elle déplorait un si funeste changement ; quant à sa conduite à l'égard du colonel, elle fut toujours la même : sans cesse bonne, attentive, prévenante, trop prévenante peut-être, tremblant sous son regard, prête à obéir aux ordres les plus injustes, et se résignant à ses exigences et à ses caprices, quels qu'ils fussent.

Le colonel était devenu un homme à bonnes

fortunes, et ne prenait guère la peine de cacher celles qu'il obtenait. Adèle, la pauvre Adèle les connaissait toutes : que les femmes qui liront ces pages jugent du désespoir que lui causaient ces infidélités. Les femmes !... car il n'est point donné aux hommes de les comprendre ; ils en sont empêchés par leur manière de voir à ce sujet, par leur éducation libre, et surtout par leur délicatesse moins exquise. L'infidélité qu'il commet ne semble rien ou semble peu de chose à un homme ; il ne conçoit point le coup douloureux dont il frappe celle qui a déposé en lui ses rêves de bonheur, son amour, sa vie entière, son avenir.

Si le colonel ne se piquait pas de fidélité, en revanche il se montrait jaloux. Triste chose que la jalousie puisse exister sans l'amour. Par un retour sur nous-mêmes, nous rejetons sur la femme qui nous chérit le manque d'estime que nous faisons de nous ; car, en général, c'est d'après nous-mêmes que nous jugeons les autres ; de là, cette défiance ignoble qui outrage et qui profane ; cette insulte à un cœur aimant, d'un cœur qui ne comprend plus l'amour. Le colonel était jaloux, jaloux petitement, jaloux avec espionnage et sans délicatesse ; Adèle avait

beau vivre dans la solitude, les visites les plus innocentes, un sourire, un mot effarouchaient le colonel et lui faisaient proférer les reproches les plus humilians, ou prendre des précautions plus humiliantes encore.

Et cependant Adèle l'aimait toujours, Adèle aurait encore donné sa vie pour lui; et, s'il n'avait pas pour elle de paroles tendres, d'entretiens confians, de doux regards, du moins elle pouvait l'entendre, se trouver près de lui. Pour cette ame brisée par l'infortune et à laquelle il ne restait que son amour, c'était encore là du bonheur.

Une passion qui s'était emparée avec énergie de l'ame du colonel avait contribué, plus que la satiété, à détruire l'amour de Paul pour Adèle. Cette passion dépouille les autres de leurs prestiges, présente les objets et les sensations sous un point de vue net, froid et sec; elle absorbe les facultés entières, envahit l'esprit et tue le cœur; elle montre un but, et sitôt qu'on l'atteint, elle en montre un autre plus attrayant; elle est sans remède; et semblable au feu grégeois elle brûle pour ne plus s'éteindre.

Le colonel était ambitieux.

Ambitieux! non pas d'une ambition mesquine

et vulgaire, mais d'une ambition ardente et sans frein. L'ambition occupe toute l'activité de son imagination énergique, elle s'indigne des obstacles; plus il a marché vite dans la carrière des honneurs, lui, colonel à trente-trois ans, plus il éprouve le besoin d'y marcher plus vite encore. Rien ne peut l'empêcher, rien ne l'en empêchera : il veut être pair de France.

On va créer des pairs avant un mois : il faut qu'il soit du nombre, il le faut. Une fois pair, il offre au ministère une opposition à mort ou bien une alliance fidèle. Jeune, avec du cœur, du talent et de la persévérance, n'importe laquelle de ces deux voies s'ouvrira; son avenir à lui est certain : si le pouvoir refuse de l'élever, il s'élèvera sur les ruines du pouvoir.

Dire que tout cela dépend de sa nomination à la pairie; dire qu'avant deux mois cette nomination peut avoir lieu, et douter, attendre!... Qu'il lui tarde de connaître les résultats des démarches de sa tante, de cette douairière si puissante à la cour; mal, bien mal depuis longtemps avec lui. Ce n'est pas sans peine qu'il a pu l'amener à une réconciliation; l'espérance de voir son neveu devenir pair de France l'a seule fléchie : enfin, elle a promis de lui écrire

le résultat de ses démarches ; il trouvera sans doute aujourd'hui une lettre d'elle, en arrivant à Beaugency. Voilà pourquoi il rêve d'une manière si sombre à côté de Mlle Cambernis.

— Un courrier ! n'est-il pas arrivé un courrier pour moi ?

— Oui, mon colonel, il vous attend, chargé de dépêches qu'il ne veut remettre qu'à vous seul.

Il ouvre la lettre et lit avidement.

« Mon neveu, j'avais obtenu hier de Sa Ma-
« jesté la promesse formelle de votre nomina-
« tion à la pairie. Ce soir, quand j'en ai renou-
« velé mes remercîmens au roi, il m'a dit :
« Madame la douairière de Boistrancourt, je
« regrette bien d'être obligé de rétracter la
« promesse que je vous ai faite ; mais l'on m'a
« fait connaître que votre neveu vivait publi-
« quement avec une religieuse enfuie de son
« couvent, et qu'il avait quitté sa femme pour
« cette misérable : or, je vous en fais juge vous-
« même, ne serait-ce pas autoriser une sem-
« blable conduite, ne serait-ce pas en partager
« la complicité que de nommer à la pairie votre
« neveu ?

« Nier n'était pas possible.—Sire, ai-je répon-
« du, le scandale dont on vous a parlé n'existe
« plus. Mon neveu a brisé des relations cou-
« pables et scandaleuses; il s'est réconcilié avec
« sa femme; et le premier pas fait pour cette
« réconciliation a été une rupture complète avec
« sa maîtresse.

« — Donnez-m'en la preuve, a répliqué le
« roi, et sur ma foi de chevalier et de chré-
« tien, je vous jure que votre neveu sera pair
« de France.

« C'est à vous, mon neveu, à savoir ce qu'il
« vous reste à faire; songez que le temps presse
« et que vous avez des ennemis intéressés à
« vous perdre.

« Votre tante, la baronne ALDEGONDE,
douairière DE BOISTRANCOURT. »

Le colonel demeura pensif quelques instans, et puis, la tête brûlante, ne sachant à quels projets s'arrêter, mais résolu à devenir pair de France, il passa dans l'appartement où l'attendait Adèle; celle-ci lut sur le front de Paul qu'un grand malheur la menaçait, et elle devint pâle et tremblante.

Le colonel se jeta dans un fauteuil sans pro-

noncer un mot, et toujours absorbé par ses pensées.

— Colonel, êtes-vous souffrant? Pourquoi cette tristesse?

— Écoutez, Adèle, vous savez combien je vous ai aimée.

— Vous ne m'aimez donc plus? demanda-t-elle.

— Ne discutons pas sur des mots, car le temps presse. Répondez-moi, m'aimez-vous?

— Paul, devez-vous me le demander?

— M'aimez-vous encore de cet amour digne des plus grands sacrifices? Rien ne saurait-il vous faire reculer devant une preuve de dévoûment quelle qu'elle fut?

— Rien, Paul.

— Pas même... Il hésita, car il comprit combien il était lâche en ce moment.

— Parlez, parlez, au nom du ciel, dit Adèle avec le sang-froid d'un horrible désespoir. Vous allez m'annoncer une affreuse nouvelle, n'importe, elle sera moins affreuse qu'une telle incertitude.

— S'il fallait nous séparer?

— Nous séparer! Mon Dieu, ai-je bien entendu? nous séparer, Paul! Mais je n'ai que

vous au monde pour appui, pour affection; vous, rien que vous seul.

— Ne craignez rien, Adèle; un sort brillant...

— Ah! monsieur!...

— C'est un sacrifice douloureux, pour moi comme pour vous, mais la nécessité l'exige.

Elle croisa les bras et regarda en silence le colonel; puis tout à coup elle éclata en sanglots et se jeta aux pieds de Paul.

— Jamais! jamais! oh! ne l'exigez pas!

— J'ai des devoirs à remplir avec vous, je les remplirai, madame; je vais donner ma démission, puisque le roi l'exige; demain nous partirons pour le château de Boussu.

— Votre démission! vous, renoncer à votre carrière! vous, perdre votre avenir pour moi!

— Lisez cette lettre, madame, si vous en doutez.

Elle prit la lettre de la douairière, et elle la lut avec lenteur; ses larmes coulaient une à une sur ses joues brûlantes et pâles.

A la fin elle dit, avec un sourire étrange et d'une voix creuse et à peine intelligible :

— Vous serez pair de France.

§ VIII. *Conclusion.*

Je suis bien curieuse, Casimir, disait le surlendemain à l'aide-de-camp de son mari la marquise de Senançay, après la troisième contredanse de son bal; je suis bien curieuse de savoir quelle figure fera le colonel quand il se trouvera en présence de sa femme.

En même temps un domestique annonça :

— M. le colonel baron de Boistrancourt et madame la baronne de Boistrancourt.

La baronne s'appuyait avec grace et presque tendrement sur le bras de son mari.

— Qu'est-ce donc que les sottes histoires que vous m'avez contées de duel, de séparation et de religieuse?

— Elles sont vraies, madame, répliqua l'aide-de-camp, elles sont vraies, mais elles sont finies.

— Pourquoi et comment?

— Parce que M. le colonel est pair de France, madame.

En ce moment l'orchestre se mit à jouer une contredanse, et Casimir alla chercher sa dan-

seuse, madame la baronne, qui reçut avec une aimable aisance les félicitations de l'officier sur le retour de son mari et sur la haute dignité dont on venait de le revêtir.

Pendant ce temps-là deux femmes montaient dans la diligence de Paris.

L'une se nommait Zerbine; sifflée sur le théâtre de Beaugency, elle se rendait à Paris, où elle espérait contracter un autre engagement pour la province. Une dame en pleurs, et que personne ne conduisit jusqu'à la voiture, prit place à côté de l'actrice. Sur un sac de nuit qui portait l'adresse de la dame et qu'elle plaça sous ses pieds, Zerbine lut :

Mad. CAMBERNIS, *à Tarbes* (*département des Pyrénées*).

Mais la dame n'alla pas jusqu'à sa destination, car elle tomba malade en route, et il lui fallut s'arrêter à Paris. Zerbine, qui lui donna des soins pendant tout le voyage, la bonne Zerbine

reçut cette réponse du médecin qu'elle fit appeler en arrivant à Paris :

— Elle ne passera pas la nuit.

LA MAISON

DE MALHEUR.

LA MAISON DE MALHEUR.

Si vous voulez voir la *Maison de malheur des Flamands*, il vous faut suivre la ligne du boulevart, traverser la solitude du passage Vendôme, entrer dans la rue Dupuis, vous risquer entre les deux avenues de boutiques qui

forment le Temple, et arriver jusqu'à l'extrémité de la rue de la Corderie, en face de la porte cochère surmontée d'un n° 1 presque effacé.

Là, entouré par de nombreux écriteaux d'appartemens à louer qui se balancent aux ais disjoints de cette porte, vous monterez au troisième étage, par un escalier qui se trouve à gauche dans la cour, et une fois au quatrième étage, vous ouvrirez une des fenêtres intérieures, et vous vous trouverez, nez à nez, avec la *Maison de malheur des Flamands*, enfouie au milieu de culs-de-sacs, de ruelles étroites, et qui, basse et toute petite, ne s'aperçoit distinctement, au milieu de ses voisines à quatre étages, que des fenêtres indiquées.

Si la *Maison de malheur des Flamands* n'a qu'un étage, en revanche elle a deux toits, l'un en tuiles couvertes de mousse, et dont la pluie et le vent ont arrondi les angles et angulé la surface plane ; l'autre, moderne, eu égard au premier, étale prétentieusement ses petites ardoises brunes. Malgré cinquante années au moins d'alliance, ces deux toits grimacent entre eux et ne savent point s'harmonier. Il y a entre les fétières de terre molle et les fétières minérales, une ligne de démarcation bien distincte,

que dans le temps peut-être a bouchée un peu de mortier, mais qui, devenue depuis lors le domaine de la pluie, forme une manière de ruisseau, probablement le Rubicon des deux toits.

Ces deux toits constituent deux mansardes : il y en a une aristocratique avec les fenêtres à grandes vitres transversales, la barre pour appuyer le bras du locataire, lorsqu'il veut regarder dans la rue, et appeler le marchand de légumes qui passe. La seconde, petite, comme l'infortuné Ragotin au spectacle, s'efforce de lever la tête derrière celle de son arrogante rivale, et de prendre de la sorte sinon un peu de vue, du moins un peu d'air et de jour : mais en désespoir de cause, le locataire de cette mansarde en a garni l'étroite ouverture avec de hautes tiges de capucines, des débris de pots où végètent des rosiers, et un pommier nain qui montre successivement de mois en mois ses fleurs grêles et ses fruits, avortons qui tombent rongés de vers, excepté quelquefois une pauvre pomme pâle, ride, biscornue, sans saveur, et devant laquelle s'extasie pourtant du matin au soir un vieux homme à l'air vénérable.

Cette maison, la plus laide et la plus pauvre du quartier, en était, au quinzième siècle, l'une

des plus belles et des plus riches. Il fallait voir sa façade de bois, sculptée de figures bizarres, ses pignons pointus, ses portes de chêne, et son enseigne peinte aussi bien qu'un missel, sur la tablette de laquelle on voyait un cygne dont le cou s'enlaçait à une croix d'or, le tout surmonté de cette légende : *Au signe de la Croix.* C'est là que demeurait Michel Walrenutr, venu de Flandre, le plus riche et le plus habile rubricateur qui se trouvât dans la ville de Paris. Il n'y avait que lui pour fabriquer comme il faut les volumes de la sainte Bible, et quinze apprentis passaient toute la journée à peindre et à écrire des copies du livre saint; copie que revoyait soigneusement Michel, pour l'exactitude du texte.

Il était aidé à cela par sa jeune et jolie fille, Odette, laquelle, tandis que son père collationnait des yeux le manuscrit, le lisait, elle, à haute voix, afin qu'il ne pût y avoir ni de mots oubliés ni de passages tronqués. Odette faisait la joie de son père et la passion de tous les jeunes rubricateurs, qui plus d'une fois faisaient des taches à leur vélin, et oubliaient de transcrire exactement les mots de la Bible. Quant à Odette, elle ne prenait point garde à eux, par une bonne raison,

c'est qu'elle avait pris trop garde à un jeune Allemand, arrivé depuis peu à Paris, et qui était venu demander de la besogne au rubricateur. Il y avait mis pour condition néanmoins qu'il travaillerait chez lui; et il laissa, en garantie du vélin qu'il emportait, une riche chaîne d'or dont il ornait son chaperon.

Gaspard Hantz, ainsi nommait-on l'Allemand, au lieu de passer assidument les journées à peindre des bibles, ne songeait qu'à se promener et à jouir de la vie. Fastueusement paré, on le rencontrait du matin au soir, le poing sur la hanche, et faisant les yeux doux aux belles. Souvent même, il venait dans l'atelier de maître Michel, et là, s'asseyant sur le coin d'une table, il souriait à Odette, il lui murmurait à l'oreille des paroles qui la troublaient, et il finissait toujours par emmener quelques-uns des apprentis, qu'il hébergeait galamment à souper. Cela n'arrangeait point maître Michel, qui se félicitait tout bas d'avoir pris en gage la chaîne de Gaspard, tant le vélin lui semblait bien aventuré.

Point du tout, un mois s'était à peine écoulé, que Gaspard arriva, par un beau matin, avec sa bible terminée. Jamais caractères n'avaient pré-

senté une régularité semblable, jamais il n'y avait eu moins d'erreurs dans la copie. Aussi, Michel dit-il en avenant ses écus d'or, et en hochant la tête :

« Ce n'est point vous, garçon, qui avez peint cette bible : un an n'aurait point suffi à pareil travail, et vous l'apportez complet au bout d'un mois !

— Je l'ai si bien fait, que j'offre de recommencer semblable chose en quinze jours.

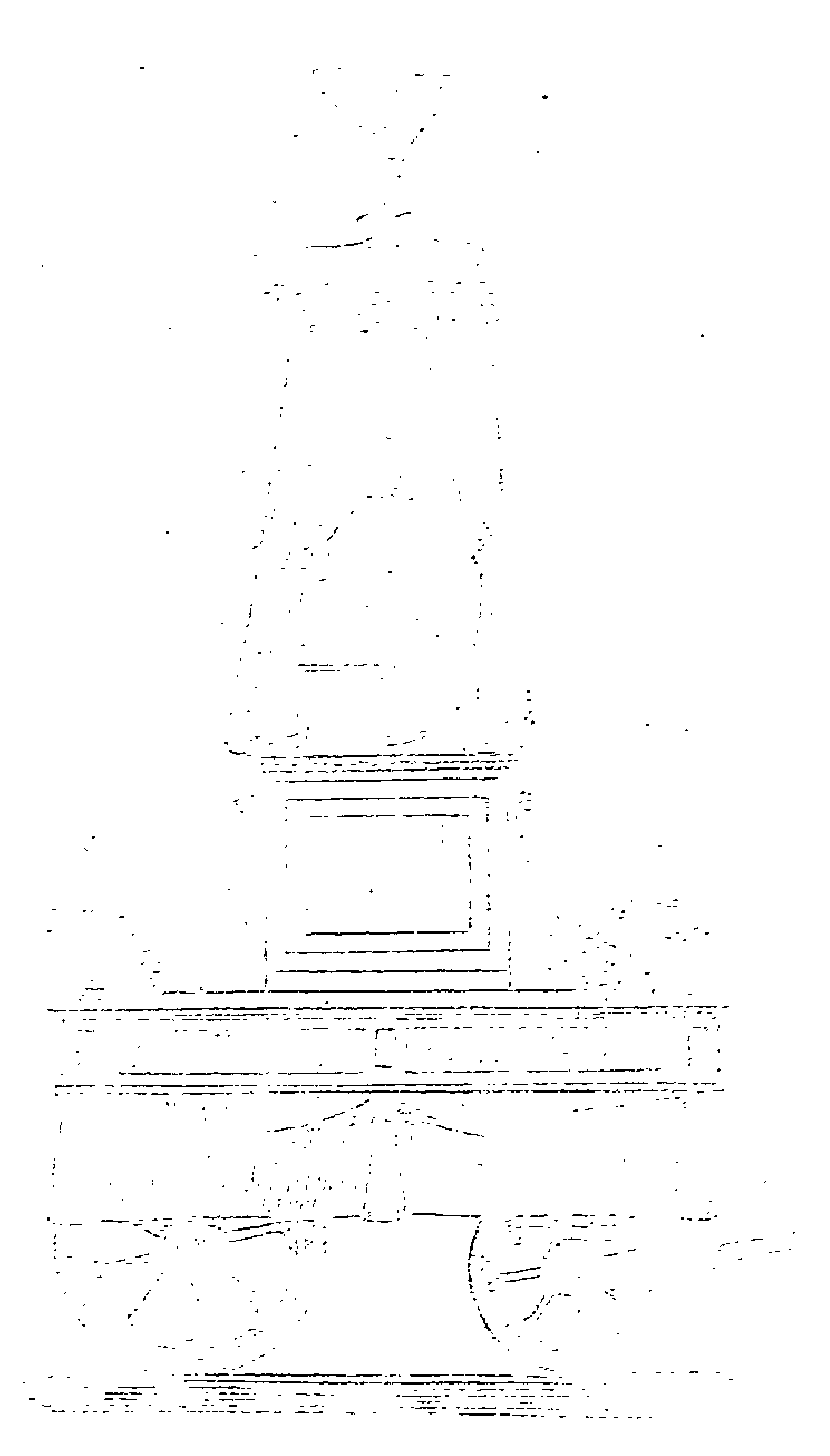
— J'accepte, répliqua maître Michel.

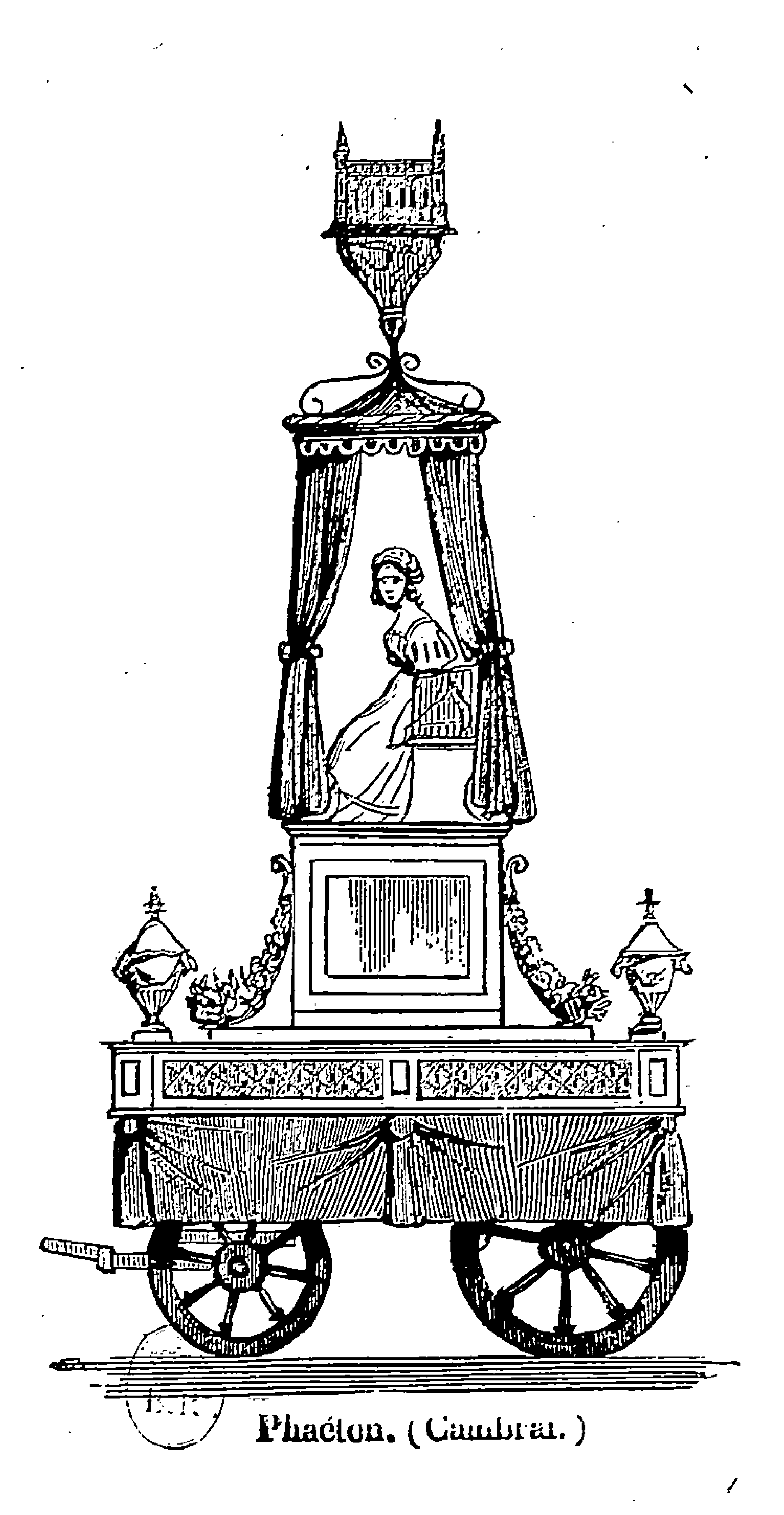
Quinze jours se passèrent durant lesquels Gaspard ne changea rien à sa vie joyeuse : au bout des quinze jours il apporta la bible.

Maître Michel la collationna, et quand il eut fini, c'est-à-dire une semaine après, il complimenta Gaspard, en lui disant :

— Je n'ai rencontré que trois fautes, les trois mêmes que j'avais rencontrées dans la première bible.

Le vieillard ne trouva pourtant rien de bien étonnant à cela : ce n'était après tout qu'une de ces manies qui viennent aux personnes faisant des métiers d'habitude, et ce que l'on appelle en termes d'art des tics. De nos jours, les compositeurs d'imprimerie, entre autres, en





Phaéton. (Cambrai.)

contractent de semblables, et il est des fautes dans lesquelles ils retombent constamment, quoiqu'ils sachent qu'ils commettent une faute et qu'ils ont l'habitude de la commettre.

Au bout d'une année, Gaspard avait fourni à maître Watremetz quinze bibles; c'est-à-dire, plus que n'auraient pu en écrire trente rubricateurs. Maître Watremetz renvoya donc plusieurs de ses apprentis, qui, mécontens et jaloux, menacèrent Gaspard de leur vengeance.

Maître Michel proposa à Gaspard de venir demeurer en son logis; Gaspard céda d'autant plus volontiers à cette demande, qu'il aimait éperduement Odette, et qu'Odette le payait d'un tendre retour. Le bon jeune homme ne comprit pas que le vieux Flamand ne l'attirait chez lui que pour l'épier : car il était évident que Gaspard ne transcrivait point les bibles qu'il fournissait à Watremetz : il y avait là-dessous quelque mystère. Il lui importait de le pénétrer, et il fallait qu'il le pénétrât.

A toutes les exclamations du père d'Odette, Gaspard alléguait toujours qu'il travaillait la nuit, et en effet, la nuit, une lampe brillait sans cesse dans sa chambre. Mais quand le vieillard venait écouter à la porte, il entendait le ronfle-

ment sonore du jeune homme, témoignage vraisemblable d'un sommeil de bon aloi.

Enfin ne parvenant à rien découvrir, il adressa des questions si pressantes à Gaspard que celui-ci lui répliqua :

— Eh bien! oui, cela est un secret, un secret qui peut faire la fortune d'un homme, et même de deux : donnez-moi en mariage votre fille Odette, et je vous dirai mon secret, et nous deviendrons riches à bientôt nous passer de vendre des bibles.

Alors, il lui apprit qu'un art merveilleux venait d'être inventé en Allemagne, et que cet art permettait de reproduire avec une rapidité inconcevable des bibles et d'autres livres; que grâce à la mobilité des caractères employés, la correction la plus sévère devenait chose facile :
— J'ai encore trente bibles en dépôt chez un ami dévoué, ajouta Gaspard; je puis m'en procurer cent, si je le veux; j'aurais pu les vendre moi-même, mais cela aurait éveillé l'attention. On est assez porté, dans votre pays, à expliquer par la magie, ce que l'on ne comprend pas, et je ne me soucie point de démêlés avec la hart et le bûcher. Voilà pourquoi je me suis présenté chez vous comme clerc rubricateur.

Malgré les explications de Gaspard, le vieux Watremetz ne se sentit tout-à-fait à l'aise qu'après avoir reçu du jeune homme le nom et l'adresse de Schœffer, le vendeur et le fabricant de bibles, et une note détaillée sur les moyens de correspondre avec lui.

Pendant ce temps là, se faisaient les apprêts du mariage de Gaspard et d'Odette. Ce mariage était fixé à huit jours, quand un matin, l'un des anciens clercs de maître Michel entra chez lui magnifiquement vêtu, et lui apprit que, grâce à la mort d'un parent éloigné, il se trouvait des plus riches : son père venait en outre d'être nommé prévôt des marchands : amoureux d'Odette, il mettait à ses pieds sa nouvelle fortune.

La figure de Watremetz s'allongea de se voir dans la nécessité de renoncer à l'alliance d'une famille fortunée! Maudit Gaspard qui le prive de l'honneur de marier sa fille au fils du prévôt des marchands!

— Gaspard! quoi, j'ai pour rival Gaspard, ce misérable qui a vendu son âme au diable, en échange du secret de fabriquer à volonté des manuscrits! La Justice a la main levée sur lui, et ne tardera point à le frapper. Cette affaire a pensé vous devenir funeste à vous-même, on

vous accusait d'être son complice. Heureusement, le crédit de mon père vous a sauvé; quant à Gaspard, rien au monde ne peut l'ôter à la hart qui l'attend.

Hélas! tout cela ne se trouvait que trop réel. Le malheureux Gaspard fut jeté en prison : en vain il invoqua le témoignage de maître Michel, en vain il voulut donner des éclaircissemens pour prouver son innocence, on le jeta sur des instrumens de torture, on lui fit avouer, à force de douleurs, son association imaginaire avec le diable, et il fut condamné au feu, à faire, avant le supplice, amende honorable à Notre-Dame, et devant la maison du rubricateur. Toutes les bibles que l'on avait trouvées chez lui furent données au couvent des bénédictins qui les bénirent, les exorcisèrent et les vendirent.

Arrivé devant le logis du rubricateur, le patient, au lieu de réciter les paroles de l'amende honorable, agita ses fers les uns contre les autres, se dressa, montra son visage pâle et menaçant :

—Je suis victime de la trahison et de l'ingratitude, s'écria-t-il, tu le sais bien, Michel, toi qui es là à m'écouter, et qui tâches de faire bonne contenance. Tu aurais bien voulu, n'est-ce pas,

que mes juges ne t'obligeassent point à cette dernière entrevue. Eh bien, merci, adieu, et malheur! Malheur, car quiconque né en Flandre viendra reposer sa tête sous le toit de cette maison, prendra de l'infortune pour toute sa vie: à commencer par toi, Michel. Maintenant, vous autres, menez-moi au bûcher.

Trois mois après, maître Michel pleurait et s'arrachait les cheveux sur le tombeau de sa fille; six mois après, un incendie dévorait la maison et toute la fortune de maître Michel; un an après, maître Michel, devenu fou, errait demi-nu, dans les carrefours de Paris, tendant la main, pour obtenir de quoi manger, et amusant par des propos sans suite la canaille et les enfans.

Déjà si terriblement vrai à l'égard de maître Michel Watremetz, la prédiction de Gaspard ne se réalisa que trop par la suite: est-ce hasard, est-ce... C'est hasard, nous ne pouvons admettre d'autres causes; et néanmoins, il faut le dire, ce hasard a quelque chose de bien étrange.

Onze Flamands, à ce que raconte la tradition du Temple et de la rue de la Corderie, vinrent habiter la Maison de malheur: des onze, pas un n'est échappé au sort funeste dont

l'avait menacé la prédiction de Gaspard : l'un fut assassiné par des brigands, l'autre se jeta dans la Seine : il y en eut que l'on étendit à la place de Grève sur la roue; les moins à plaindre succombèrent à d'horribles maladies, et s'éloignèrent après avoir supporté ce que la misère a de plus âpre. Je ne veux vous conter que les aventures des deux derniers Flamands habitans de la Maison de malheur.

L'un, Jean-Paul Labadie, arriva de Flandre un beau jour avec une somme assez ronde, dont il acheta un magasin de mercerie fort achalandé, et dans lequel un Alsacien avait fait une fortune rapide. Ce magasin était établi à la *maison de malheur des Flamands*. Malgré les menaces de la tradition, Jean-Paul fit marché avec l'Alsacien, et deux années se passèrent, au bout desquelles s'applaudissant des succès de ses affaires, il épousa une jeune et jolie fille du quartier du Temple, et à laquelle sa beauté devenue populaire valait le nom de la *belle-du-Temple*. Un soir que Jean-Paul s'en revenait chez lui, on l'arrêta de par le roi; on lui montra une lettre de cachet, et il fut jeté dans un cachot de la Bastille.

Jugez de son désespoir!

Et ce désespoir dura vingt années !

Vingt années il ébranla de ses mains les barreaux de fer de sa prison; vingt années il resta là, ignorant pour quels motifs on l'avait plongé dans un cachot. A la fin, un jour on le rendit à la liberté, grâce à la visite que fit par hasard à la Bastille, je ne sais quel personnage qui le prit en pitié.

Ce fut alors seulement qu'il connût la vérité; c'était à la demande du marquis de Beaufremont qu'il avait été mis à la Bastille. Le marquis voulût se débarrasser d'un mari importun, et faire sa maîtresse de la *belle du Temple*. Il avait obtenu sans peine une lettre de cachet contre Jean-Paul. Une fois la maîtresse oubliée et jetée là, dans la fange et dans la misère, il avait oublié le mari, et le mari était demeuré vingt ans à la Bastille.

Voici maintenant l'histoire de la dernière personne de Flandre qui habita la maison de malheur.

C'était une jeune fille, une parente de celui qui écrit cette notice sur la Maison de malheur des Flamands; une jeune fille, belle, douce, un ange qu'un mauvais sort vint jeter dans ce lieu de malédiction.

Héloïse Pennequin pouvait, comme André

Chénier, poser un doigt sur sa tête défaillante, et dire en soupirant : *J'avais là quelque chose.* Comme lui, elle est morte à l'âge des illusions, à cet âge où l'on croit encore à l'amitié, à l'amour, au bonheur ; à cet âge où les prestiges de l'esprit, de la beauté et de la jeunesse font jeter sur la vie qui échappe un long regard de regrets et de douleur.

Hélas ! de tous ceux qu'elle chérissait avec une tendresse si vive, un bien petit nombre a conservé quelque souvenir de la pauvre Héloïse. On peut sans crainte aujourd'hui dire son nom devant eux, pas une larme ne coulera ; on n'exhalera point un soupir... Il y a dix-huit ans qu'elle est morte, et quel regret survit à dix-huit années ? Son père était un homme d'une imagination ardente, mais désordonnée. Employé dans les fournitures de l'armée de Russie, il gagna des sommes considérables qu'il dissipa en folles dépenses. Les événemens de 1815 le laissèrent sans emploi. Il lui fallut revenir au sein d'une famille nombreuse, presque aussi pauvre qu'il l'était en la quittant.

Habitué au superflu, à la prodigalité, déjà il ne supportait que péniblement des veilles prolongées bien avant dans la nuit par le besoin.

Exténuée de fatigue et de misère, sa femme vint à succomber... Alors un découragement absolu s'empara de l'infortuné, que minait sourdement une maladie d'épuisement et de langueur.

L'aînée de quatre enfans, et atteinte elle-même d'une phthisie pulmonaire, Héloïse oubliait ses propres souffrances pour consoler son père. Ni l'aigreur de ses plaintes, ni les brusqueries que lui arrachait le désespoir, ne surent décourager le zèle de cette angélique créature.

Elle était toujours là, devançant les désirs du malade, adoucissant l'excès de sa douleur, et sachant, par de tendres caresses, le soustraire aux remords de sa folle conduite.

Mais les forces de la jeune fille trahirent son courage; il lui fallut renoncer au travail qui nourrissait toute une famille nombreuse; il lui fallut succomber sous le poids de la maladie: quand son père, avant d'expirer, imposa des mains défaillantes sur le front de l'enfant dont la piété avait adouci ses derniers momens, elle-même n'avait plus à vivre que peu de jours.

Héloïse avait toujours cultivé en secret la poésie. Rarement elle communiquait, même à l'amitié la plus intime, ces émanations d'une âme douce et passionnée; car le génie a aussi

sa pudeur. Et puis, en écrivant, elle cédait au besoin d'exprimer ce qu'elle éprouvait ; et non pas à un vain désir de gloire. Ce n'est point pour être écoutée que la fauvette chante dans les bois.

Mais lorsque la jeune fille se vit en face de la mort, sa voix devint moins timide et plus harmonieuse. Son front pâle, appuyé sur une main à demi glacée par le froid du trépas, elle traçait de l'autre, avec une rapidité merveilleuse, des vers imparfaits, sans doute, mais où se révélait à chaque instant une sensibilité extrême, une imagination rêveuse, une poésie pleine de rithme et de mélodie.

On éprouve je ne sais quel charme douloureux à lire ces fragmens, premier jet d'une pensée incomplète, et que la mort n'a point laissé achever. On ne reste point froid devant l'idée d'une adolescence flétrie si vite, d'une voix suave si précocement étouffée.

La veille de sa mort, le 20 décembre 1816, elle avait commencé une élégie, dont elle n'a tracé que les premiers vers. Je vais transcrire ici ces dernières paroles d'une mourante ; elles semblent réaliser la tradition antique qui donne

au cygne expirant des soupirs harmonieux et des chants pleins de douceur.

Claire.

La nuit, dans un hospice, une vierge pieuse,
Seule, près d'un mourant, veillait silencieuse.
Du rosaire ses doigts parcouraient les saints nœuds;
Pour le pauvre malade elle formait des vœux,
Et le regard fixé sur sa couche grossière,
Attendait qu'il ouvrît sa débile paupière.
Mais il a soupiré; son front pâle et flétri,
Lentement soulevé, retombe appesanti.
La fille du Seigneur doucement l'encourage,
De ses lèvres approche un pur et doux breuvage.
Immobile, sur elle il attache les yeux :
« Oh! ne fuis pas, dit-il, bel envoyé des cieux!
J'aime tant les accens de ta voix consolante!
Ces traits, qu'a desséchés une fièvre brûlante,
Les cris d'un malheureux qui ne sait que gémir,
Ange consolateur, ne te font pas frémir?
Tes pleurs mouillent mon front... N'es-tu pas comme un rêve
Que suit un long regret, qu'un léger bruit enlève?
Oh! ne fuis pas! ou bien que tes ailes d'azur
M'emportent, avec toi, loin de ce monde impur. »
Sur le pudique front de la vierge ingénue,
Une douce rougeur soudain s'est répandue.
« Je ne suis pas, dit-elle, un ange du Seigneur.
Orpheline en naissant, condamnée au malheur,
On m'admit, par pitié, dans cette humble retraite;
Un funèbre linceul fut posé sur ma tête;
On récita pour moi les hymnes du trépas:
J'abjurai les mortels, que je ne connus pas.....

Et pourtant leur aspect a pour moi bien des charmes.
Si d'un infortuné je puis sécher les larmes,
Oubliant les douleurs dont il est accablé,
S'il sourit à ma voix, et s'endort consolé,
Claire est heureuse alors, comme une sœur chérie
Qui, près du lit d'un frère, à genoux veille et prie.

. . . .

Le nom d'Héloïse ne lui survivra point; mais peut-on s'empêcher de donner un regret à tant de jeunesse, de vertus et de génie frappés avant le temps. Peut-on ne pas lui appliquer ces paroles de Bossuet: « Elle a passé comme l'herbe « des champs; le matin elle fleurissait, avec « quelle grâce! vous le savez; et le soir elle « a été flétrie et foulée aux pieds. »

Voilà l'histoire de *la Maison de malheur des Flamands*.*

* La *Maison de Malheur* est à présent occupée par un cabinet de lecture.

LES FÊTES PUBLIQUES

DU

DÉPARTEMENT DU NORD.

LES FÊTES PUBLIQUES

DU DÉPARTEMENT DU NORD.

Le département du Nord est une contrée pleine de poésie, et ceux-là en ont une bien fausse idée qui accusent ses habitans de froideur d'imagination. C'est qu'ils n'ont pas assisté à une veillée flamande; c'est qu'ils n'ont pas

entendu les merveilleux contes dont s'y montre prodigue la plus pauvre et la plus ignorante vieille femme : contes empreints d'une poésie sombre et fantastique, d'un caractère que l'on ne retrouve en aucun autre lieu. — C'est qu'ils n'ont point assisté à ces fêtes bizarres que l'on rencontre dans chaque ville du Nord, et qui ne le cèdent assurément point en étrangeté aux fêtes du midi de la France.

L'origine des fêtes publiques et annuelles que toutes les villes des Pays-Bas et de la Flandre célébraient jadis et célèbrent encore pour la plupart, se perd dans les ténèbres du moyen âge. Sans doute, au retour des croisades, les princes et les chevaliers qui avaient puisé dans l'Orient le goût des solennités pompeuses et triomphales, en firent aux Flamands des tableaux si pleins d'attraits que ce peuple, toujours ami du merveilleux, s'empressa d'en fixer le souvenir par des représentations aussi brillantes que le permettait alors l'état des arts. L'admiration excitée par l'héroïsme des croisés, le plaisir que causait le retour de ces champions du christianisme, durent aussi faire naître l'idée de les accueillir en triomphateurs.

Toutes les communes de la Flandre célè-



Cheval Marin. (Cambrai.)

brent chaque année une fête à laquelle on donne, suivant les localités, les noms de *dukasse*, *kermesse* ou *kerchmesse*. Ce dernier mot, particulièrement usité dans la Flandre *flamingante* et dans la Hollande, signifie *première messe de l'église;* et présente, comme on le voit, la même signification que *dédicace* dont dukasse est la contraction abréviative.

Les dukasses et les kermesses ont presque toujours lieu dans la belle saison, c'est-à-dire depuis le commencement d'avril jusqu'à la fin d'octobre. Il faut avoir habité le Nord pour se faire une idée de l'empressement avec lequel on se porte à ces réunions champêtres qui durent quelquefois quatre ou cinq jours, mais jamais moins de trois. Cet empressement fut de toutes les époques : Tandis que Charles-Quint et Philippe IV, régnaient en Flandre, ils publièrent en vain des ordonnances qui défendaient de prolonger les réunions au-delà d'un jour: les goûts du peuple prévalurent contre les volontés impériales, et les ducasses continuèrent à se prolonger plus long-temps que le terme prescrit.

L'époque de chaque dukasse coïncide toujours avec l'anniversaire de la dédicace de l'é-

glise du lieu. Quand il existe une seconde fête communale dans un village, celle-ci répond au jour où l'église célèbre la mémoire de son patron. Les fêtes patronales ou *petites dukasses* ne durent souvent qu'un jour; elles sont moins solennelles que les autres; cependant on y jouit sans réserve des plaisirs de la table et des plaisirs de la danse.

Dans les *grandes* dukasses, le village se revêt d'un air de pompe et d'allégresse, caractérisé par le soin que l'on a pris de renouveler les tapisseries et les badigeonnages des maisons, par l'étalage que font sur les pelouses et proche des églises, les marchands de bimblotteries, de pain d'épices, et d'une sorte de pâtisserie grossière, que l'on appelle *tarte;* enfin, par une grande recherche dans la toilette des paysannes et des fermières. Outre la danse en plein air, les loteries de vases de fayence, de couteaux et de friandises, les jeux auxquels on se livre le plus ordinairement sont le tir horizontal à l'arc, le tir vertical à l'oiseau, la cible, l'arbalète, les jeux de balle et de longue paume, de quilles et de *billon,* sorte de grosse massue que l'on jette vers un but.

Chaque village de la Flandre avait naguère

et a maintenant encore, presque partout, sa confrérie d'archers et d'arbalétriers, connue sous le nom de *Serment.* Ces compagnies arrivent, des communes voisines, à la commune en dukasse, le drapeau déployé, tambour battant, et accompagnées d'une espèce de bouffon qui sert de marqueur, et que l'on désigne sous le nom de *sot-seuris.* Ces *sots* ou valets de confréries, sont tous calqués sur le *fou* de Lille dont M. Le Glay conte ainsi l'origine : « Philippe le Bon, duc de Bourgogne, avait toujours un fou à sa suite; les magistrats de Lille, voulant faire leur cour à ce prince, donnèrent le titre et les prérogatives de *fou* au premier valet de l'Hôtel-de-Ville. Peut-être un tel empressement des villes et des moindres villages, pour des bouffons, est-il un complément à l'usage établi dans toutes les cours du moyen âge, d'avoir de ces sortes de plaisans. »

Les prix offerts aux vainqueurs par la confrérie du lieu sont ordinairement des timbales et des cœurs d'argent, que la partie gagnante reporte en triomphe, et va déposer solennellement dans l'église de son village.

Dans un grand nombre de communes, les dukasses ont leurs *raccrocs*, c'est-à-dire que le

dimanche suivant, les festins et les divertissemens recommencent. Cet usage de revenir sur les fêtes célébrées n'est point nouveau. Les Romains avaient aussi leurs *raccrocs* qu'ils appelaient *repotia,* du verbe *repotare,* parce qu'on achevait de boire les bouteilles entamées. Les *repotia* étaient surtout les deuxièmes festins des noces. Selon Porphyre, ils se célébraient le lendemain du mariage; Acron prétend au contraire qu'ils n'avaient lieu que sept jours après, et que c'était toujours chez les parens de la mariée qu'on les célébrait.

Les fêtes communales, semblables à peu près dans toutes les communes rurales, présentent au contraire, dans les villes, un aspect complètement différent. Dans quelques-unes, elles ont lieu avec la foire principale, comme à Valenciennes; dans toutes, l'ouverture s'en faisait avant la révolution, par une procession solennelle à laquelle concouraient non-seulement le clergé, mais encore toutes les autorités civiles et militaires, les corporations, les communautés et les syndicats, avec leurs divers attributs. On ne manquait même jamais d'y voir des représentations gigantesques d'hommes ou d'animaux.

De toutes les fêtes communales du département du Nord, ou plutôt de toutes les *dukasses* de la Flandre, la procession de Cambrai a toujours été la plus célèbre; c'est donc de celle-ci dont nous nous occuperons d'abord.

On ne sait rien de positif sur l'institution de cette fête, ni sur l'époque où elle eut lieu pour la première fois. On pense que son origine remonte à une procession de reliques que fit en 1220 l'évêque Godefroi de Fontaine, mais rien ne confirme cette version. Célébrée d'abord le lundi de la Trinité, on assigna plus tard, en 1682, ses pompes au 18 août.

On possède peu de données sur la manière dont se faisait la procession de Cambrai, durant ces temps reculés. Il est probable, néanmoins, que déjà elle offrait un appareil de chars et de cavalcades comme elle n'a cessé de le faire depuis lors. Le premier programme connu qui décrive une marche de cette nature remonte au mois d'août 1694.

Voici une description fidèle et exacte de la fête de Cambrai en 1715.

Dès la veille, une foule immense accourait des villes et des campagnes voisines pour assister aux spectacles à la fois religieux et profanes

qui s'y donnaient. Les logis des bourgeois, depuis le plus cossu jusqu'au plus pauvre, s'encombraient d'hôtes que l'on y hébergeait comme il faut. Les paysans qui n'avaient point l'heur de connaître en ville quelqu'un qui les recueillît, arrivaient en ville par troupes nombreuses. Avant d'entrer ou bien arrivés dans quelque rue détournée, ils faisaient leur toilette, et revêtaient leurs plus beaux atours. Tandis que les hommes échangeaient leur blouse de toile contre un habit de coupe ancienne, les femmes et les jeunes filles essuyaient la poussière qui couvrait leurs fronts, lissaient leurs cheveux et prenaient une chaussure plus légère, tout cela avec une naïveté digne des temps antiques, et dont nos mœurs d'à-présent conservent à peine quelque trace.

Ajustés de la sorte, ils se mettaient à parcourir les rues, à s'ébahir devant les merveilles de la cité, parmi lesquelles on citait en première ligne l'*horloge du berger;* * et quand la cloche de l'évêque annonçait le départ de la procession, plus de dix mille personnes s'entassaient dans les rues où elle devait passer.

* Voir la *première série* des CHRONIQUES, publiée en 1851.

Le soir, ils s'abritaient sous quelque porte, faisaient gaiement leur repas des vivres qu'ils avaient apportés du village, et s'endormaient sur la pierre du seuil.

C'est qu'en effet la procession de Cambrai était un bien merveilleux spectacle!

D'abord venaient les ordres mendians, les Carmes, les Récolets, les Capucins et beaucoup d'autres: ensuite messieurs du Saint-Sépulcre, les chanoines réguliers de Saint-Aubert, messieurs des Chapitres de Sainte-Croix et de Saint-Géry; le vénérable Chapitre de l'église métropolitaine et messieurs ses officiers.

Ils précédaient l'image miraculeuse de Notre-Dame-de-Grâce.

Peinte par Saint-Luc l'évangéliste, elle avait été apportée de Rome, en 1440, par le chanoine Fursy. La Mère du Sauveur, enveloppée d'un manteau bleu, et son divin fils sur les bras, se détache sur un fond d'or, où tranche en lettres rouge une inscription hébraïque.

Des voleurs tentèrent un jour de dérober la riche couronne qui surmontait le portrait; mais une force surnaturelle éloignait toujours leurs mains chaque fois qu'ils voulaient saisir cette proie. Plein de colère, l'un d'eux frappa au

visage la célèbre Madone ; le sang jaillit aussitôt, et, le lendemain, on trouva le voleur agenouillé, confessant son crime et demandant miséricorde à l'immaculée vierge. Voilà ce que la tradition raconte.

Le premier char de triomphe, qui suivait ensuite, représentait l'Assomption. Une immense manteau bleu couvrait les épaules d'une jeune fille assise sur un trône, et soutenu par de grands anges en peintures. A un signal, une machine élevait le trône à une hauteur prodigieuse, et redescendait ensuite tout doucement.

Sur le devant du char, on voyait le tombeau de la vierge et les douze apôtres.

Tout en bas, le diable se battait avec l'Archange-Saint-Michel; il blasphémait à cœur joie, et disait des bons mots et des reparties qui faisaient au peuple et aux curieux beaucoup de plaisir. Quand Saint-Michel n'avait plus de bonnes raisons à donner au diable, il lui assénait un coup d'épée. Le diable tombait en hurlant, et une grande banderolle de drap rouge, qui lui sortait du ventre, simulait le sang de la blessure.

Les autres chars, dit un vieux programme,

que nous avons été assez heureux pour trouver, représenteront quelques-uns des plus beaux faits choisis dans la sainte Écriture:

« Abraham victorieux de quatre rois, dont il a défait et taillé en pièces les armées.

» Abraham sera placé sous un dais, entouré de gens armés, ayant à ses pieds deux des principaux officiers captifs; à sa droite, Lot, son neveu, avec sa suite qu'il a tirée des mains des ennemis; à sa gauche les plus distingués de son armée; au milieu du char le grand-prêtre Melchisedech, roi de Salem, sera avec sa suite et quelques gens armés près de l'autel, qui doit servir au sacrifice. Plus bas l'on verra le roi de Sodôme avec sa cour, qui, au son des trompettes et timbales, présentera à Abraham le butin qu'il a fait sur les ennemis comme lui étant légitimement dû; mais ce patriarche le refusera généreusement sans y vouloir toucher. Les galeries seront remplies de soldats armés de casques et de cuirasses dorées, tenant en main des piques avec des symboles à la louange d'Abraham. A la tête de la cavalcade, qui suivra ce char, les quatre principaux de l'armée d'Abraham porteront au bout de leur lance les dépouilles des quatre rois défaits; ils

seront suivis de plusieurs cavaliers couronnés de laurier.

» Le deuxième char représentera l'entrée de Judith dans Béthulie parmi les acclamations du peuple. Cette femme forte sera placée au plus haut du char avec sa suivante : auprès d'elle quelques génies ou amazones porteront des inscriptions latines. Elle aura à sa droite les prêtres, à qui elle montrera la tête d'Holopherne : à sa gauche les autres suivantes qu'elle avait laissées dans la ville. Plus bas au côté droit, Ozias, prince du peuple avec sa suite, qui est accouru pour témoigner à Judith sa reconnaissance ; Achior, général des Ammonites envoyé à Béthulie par Holopherne pour y périr dans le sac de cette ville. Ce prince tombera par terre à la vue de la tête d'Holopherne, et ayant repris ses esprits, il adorera Judith. Au milieu du char, les principaux du peuple présenteront à Judith tout ce qu'on a pris de plus précieux dans la tente d'Holopherne. Vers l'extrémité du char, on verra Joachim grand-prêtre avec les autres prêtres, qui sont venus pour féliciter Judith. Le peuple de Béthulie sera dans les galeries d'un côté du char, et de l'autre il y aura des amazones tenant des symboles et chan-

tant le cantique que Judith a composé sur la victoire que le Seigneur lui a donnée sur ses ennemis. Sa cavalcade sera composée de Juifs vêtus en guerriers, et d'Assyriens vaincus et captifs.

» Le troisième char représentera la charité de la reine Esther pour son peuple. Le roi Assuérus tout éclatant de majesté sera placé sous un dais magnifique, accompagné de plusieurs de ses courtisans; il aura à sa droite la reine Esther, à qui il présentera le bout de son sceptre, marque de sa clémence (car c'était un crime digne de mort de paraître devant le roi, sans y être appelé.) Elle sera suivie de plusieurs de ses filles toutes richement habillées. A sa gauche on verra Aman appelé par le roi avec plusieurs de ses amis: quatre écrivains du roi déchireront l'édit de mort que ce prince avait porté contre les Juifs et en dresseront un autre de la part du roi, pour faire mourir tous ceux qui en avaient conjuré la perte. Vers le bas du char, Mardochée sera assis dans une espèce de trône, revêtu des habits royaux, environné de plusieurs juifs, qui chanteront les louanges du Seigneur. Dans les galeries, les vertus d'Esther tiendront des symboles d'une main et de l'autre les vices

d'Aman enchaînés. Aman, conduisant en triomphe Mardochée par la ville, sera au milieu de la cavalcade, qui sera composée des principaux princes de la cour du roi Assuérus.

» Le quatrième char sera monté par la renommée, qui sera à la tête de la cavalcade. Elle soutiendra de la main droite une trompette, qu'elle embouchera, et de la gauche elle portera un petit étendart, sur lequel on lira cette inscription latine: *Ecce nunc dies salutis*, 2. Cor. 6.

» Monseigneur l'évêque de Cambrai montera le cinquième char avec toute sa cour.

» Au sixième, un génie foulera une furie, c'est-à-dire l'ascendant que la grâce prend sur le vice. Le septième, symbolise l'Eglise, mère commune des fidèles et qui a pour ses enfans une tendresse extrême. Il sera monté par le génie de l'église universelle qui y tiendra la première place. Le reste du char sera rempli par différens génies qui représenteront les églises de Rome, de Rheims, de Paris et de Cambrai.

» Enfin le huitième est monté par les principales nations chrétiennes de l'Europe. L'on distinguera ces différentes nations à la diffé-

rence des écussons qu'elles porteront d'une main.

» Il paraîtra ensuite un dragon monté par le génie de Saint-Géry, patron de Cambrai, un dauphin, un aigle, et trois lions qui représenteront les armes de la ville, trois autres lions, trois tigres, trois léopards, huit chevaux marins, artistement faits et montés par des génies. Cette troupe d'animaux sauvages sera entremêlée de plusieurs phaëtons magnifiquement ornés. Puis viendra une cavalcade d'amazones qui représenteront les sibylles et déclameront des vers. »

Nous ajouterons à ces détails du vieux programme que les *Sermens* ou confréries faisaient partie du cortége revêtues de leurs costumes uniformes, et que des cavalcades d'écoliers en habits à la romaine, chevauchaient en tenant des gonfanons avec des devises édifiantes.

J'ai omis de dire que sur le char monté par les élèves de la maison de Sainte-Agnès, de jeunes filles chantaient des cantiques pieux.

Enfin, dit un manuscrit du temps, « cette » fête brillante se terminait par un très beau » feu d'artifice de l'artificier des Etats de Cam- » brai et du Cambresis. Il faisait l'admiration

» de nos seigneurs, du public en général, tant » par des pièces ingénieusement montées que » par l'attention des artificiers à les exécuter.

» La décoration de ce feu formait une colon- » nade d'ordre corinthien de la plus grande » magnificence : la base avait quatre-vingt pieds » de longueur.

» L'entablement était terminé par une balus- » trade garnie de bustes et de vases ; les parties » massives et les retours, décorés de bas-reliefs » les mieux finis et les plus recherchés. Au- » dessus de la balustrade, s'élevait un magni- » fique couronnement surmonté de deux sta- » tues colossales.

Telle était la fête de Cambrai, en 1715.

Nous ne suivrons pas cette fête dans les différens changemens qu'elle a subis jusques à nous. Disons seulement, qu'aujourd'hui elle ne présente plus de caractère religieux et que ses chars ne sont chargés que de jeunes filles.

Le programme varie presque chaque année. Tantôt, on a pour but de rappeler les époques glorieuses et les personnages célèbres de l'histoire de Cambrai ; tantôt, c'est la monarchie française illustrée par les femmes. Une autre

fois, on personnifie le département du Nord et chacune de ses villes; après cela, on exhume les gloires de la vieille Flandre, etc.

En 1833, la procession de Cambrai avait pour pensée la représentation des époques les plus mémorables de l'histoire du pays : la marche se composait de quatre chars et de trois *phaétons* (petits chars) : une cavalcade vêtue de costumes antiques montrait tour à tour les Nerviens, anciens habitans de la Flandre, et les héros du moyen âge qui ont illustré ce pays. M. Le Glay était l'auteur de ce programme.

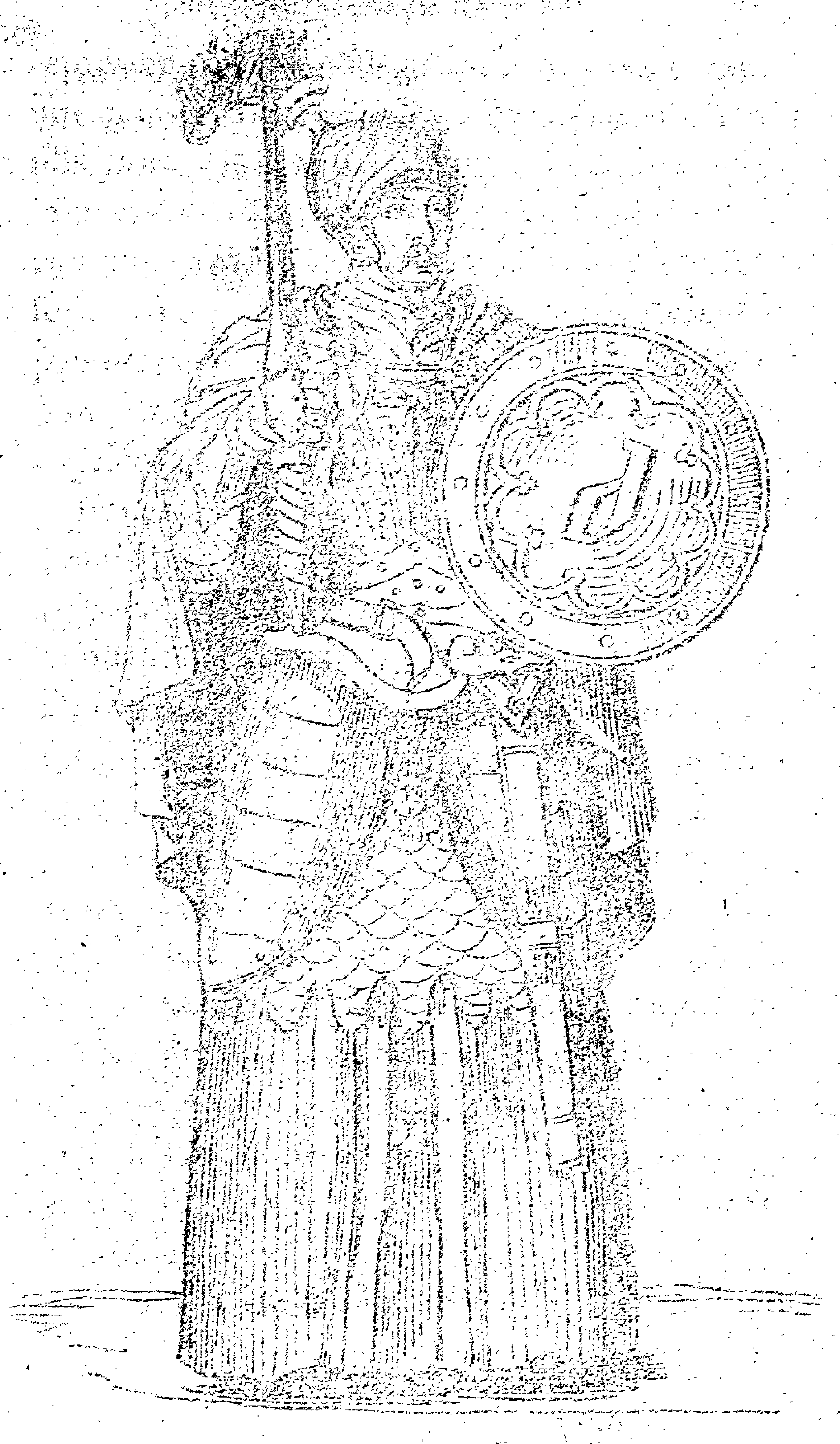
A la suite de la marche triomphale, se trouvent cinq à six hauts paniers d'osier, revêtus de toile, et surmontés d'un animal de carton sur lequel chevauche un enfant; le tout est porté par un homme caché sous ce panier. On appelle cela les *Chevaux marins*. L'on ignore si les chevaux marins font allusion à quelque événement du pays; nous pensons qu'ils représentent tout bonnement les démons domptés par des anges que figurent les enfans grimpés sur leur croupe.

La fête de Douai se célèbre chaque année, le dimanche le plus voisin du 7 juillet : ce qui

la caractérise, c'est la promenade de *Gayant* et de la famille de Gayant.

Gayant est un mannequin d'osier que surmonte une tête de bois, peinte et ciselée, dit la tradition, par Rubens. Une riche armure du douzième siècle recouvre ce mannequin haut de vingt à trente pieds, et grâce à la cotte de mailles qui descend jusqu'à terre, on n'aperçoit pas les dix ou douze hommes qui font mouvoir ce colosse à l'aide de poulies et de cordes. La lance au poing, l'épée au côté, le casque en tête et l'écu au col, Gayant se promène lentement dans les rues de Douai; sa femme l'accompagne: un peu moins grande et n'ayant guère que vingt pieds. Près de ce couple, bondissent trois enfans hauts de douze à quinze pieds, et que le peuple salue des noms de *Jacot, Fillion et Binbin*. A côté, caracole le *fou des canonniers*, imitation du *Sot-Seuris* de Cambrai, et derrière vient la *roue de Fortune*.

Sur un train de char, se trouve une plate-forme mobile et inclinée, portant les mannequins costumés de divers personnages. Une statue de la Fortune est fixée debout au centre de la plate-forme; autour d'elle, dansent à la ronde et en se tenant par la main, des figures





Gayant. (Douai.)

représentant un collecteur, un paysan avec une poule, un procureur, un espagnol, une fille et un militaire. Le mouvement de rotation, imprimé à la machine par le cheval qui la tire, communique un second mouvement à la plate-forme qui, obliquement posée, présente les personnages tantôt en haut, tantôt en bas, pour indiquer l'inconstance et la mobilité des caprices de la Fortune.

Immédiatement après la révolution, et dès les premiers jours du consulat, les Douaisiens s'empressèrent de faire reparaître Gayant, proscrit pendant la terreur. Une de nos gravures reproduit le costume, dans le genre *grec* comme on disait alors, que les artistes du pays donnèrent à Gayant et à sa famille.

Sous l'empire, Gayant et sa femme étaient vêtus dans le goût classique et romain, ainsi que l'atteste la gravure que nous joignons ici, et que l'artiste a fidèlement copiée, d'après un dessin de l'époque. Seulement les Douaisiens d'alors avaient jugé à propos de conserver à leur héros, en dépit de son accoutrement romain, une énorme queue, de larges boucles d'oreilles et des moustaches à la hussarde.

Madame Gayant, de son côté, offrait une

parodie fort piquante du costume que portaient les femmes à cette époque. Rien ne manquait, ni la toque à plumes, ni la *taille* sous les bras, ni même le *Ridicule* en faveur alors.

Le cortége est précédé de tambours, et de fifres qui jouent une marche appelée l'air de Gayant: c'est le *ranz des vaches* de la Flandre, et il est impossible à un Douaisien de l'entendre sans émotion. En 1745, le lendemain de la prise de Tournay, à laquelle avait concouru un monsieur de Grenade qui commandait une compagnie composée presque tout entière de Douaisiens, le capitaine ne trouva plus, près de lui, un seul de ses soldats; mais il ne s'en étonna point, car il était Flamand: — Soyez tranquilles, messieurs, dit-il aux officiers qu'alarmait cette désertion; c'est aujourd'hui Gayant; ils sont allés voir leur grand-père; ils reviendront tous demain. En effet, le lendemain, tous avaient rejoint leurs drapeaux. En 1765, pareille chose arriva à Strasbourg dans le régiment d'Auvergne, où se trouvaient un grand nombre de Douaisiens.

S'il faut s'en rapporter à la tradition, l'époque de cette fête devrait être attribuée à un miracle de Saint Maurand, qui descendit du ciel pour



La femme de Gayant. (Douai.)

défendre seul la ville contre Gaspard de Coligny (1840). Celui-ci, profitant du désordre et de la confiance où se trouvaient les bourgeois tout entiers à la fête des rois, faisait escalader les murailles par ses troupes, lorsque la lance de feu du saint renversa les assiégeans et donna aux Douaisiens le temps de courir aux armes.

Quoi qu'il en soit, cette fête se célébrait jadis avec plus de pompe encore. Ce n'était pas seulement Gayant et sa famille qui se faisaient remarquer dans ces processions ; quatre chars de triomphe s'y montraient aussi. Le principal représentait un navire voguant à pleines voiles, et richement pavoisé : les bateliers et les cabaretiers partageaient l'honneur de décorer ce vaisseau et de se partager les rôles des personnages qui le montaient. Les trois autres chars, occupés par les écoliers de l'Université, offraient des emblêmes religieux accompagnés de devises latines.

Avant 1668, on célébrait tous les ans à Douai, le 1er janvier, la *fête des ânes*, dont l'origine est complètement ignorée. Cette fête n'avait aucun rapport avec l'animal dont elle portait le nom. Le culte religieux n'y intervint jamais. Il paraît que la fête des ânes avait été instituée

dans l'intention d'attirer des étrangers à Douai, et d'établir avec eux des relations commerciales après les avoir amusés.

Les acteurs de cette fête étaient divisés en compagnies : les suppôts laïcs de saint Pierre, une confrairie appelée les *Enfans sans soucis*, une autre sous le nom de *Bons compagnons;* la quatrième fournie par les jeunes gens de toutes les classes.

Le 31 décembre, après midi, les acteurs de la fête parcouraient la ville sur des charriots ornés, et annonçaient au peuple le sujet de leurs exercices. Le lendemain, ils se rendaient en costume devant l'Hôtel-de-Ville, y jouaient des farces, et remontaient sur leurs chars pour parcourir toute la ville.

Douai jouissait encore d'un autre divertissement à peu près semblable, et qui avait lieu le 2 février de chaque année. Un personnage, désigné sous le nom de *prince de la rhétorique*, dirigeait une troupe d'acteurs ou plutôt d'auteurs qui se chargeaient d'exécuter tous les sujets qu'on leur désignait. Quatre pièces d'argenterie, pesant quatre marcs d'argent, étaient données à ceux que l'on jugeait dignes de cette distinction; les autres recevaient du vin. Il est



L'Enfans de Gayant. (Douai.)

aisé de reconnaître dans ce divertissement l'influence de la ville universitaire : les acteurs étaient presque toujours quelques-uns des écoliers innombrables qui peuplaient la ville.

Il reste à Douai des traces de cette coutume. Les *Pinperlots*, sorte de Thespis, montés sur une charrette, barbouillés de lie et couronnés de feuillage, viennent dire une semonce bouffonne à la porte des époux accusés de faire mauvais ménage. Ceci a lieu vers la fin du carnaval.

La fête de Lille tient des fêtes de Douai et de Cambrai; Marguerite, comtesse de Flandre, l'avait instituée en 1269, et avait fixé sa célébration au dimanche, dans l'octave de la Fête-Dieu. On n'y portait pas le Saint-Sacrement, mais bien toutes les châsses des Saints dont les églises et les couvens possédaient des reliques. Les corps de métiers y tenaient leur place et y portaient les images de leur patron avec de grands bâtons chargés des attributs de chaque profession et surmontés d'un flambeau orné et historié. Les quatre compagnies bourgeoises de canonniers, archers, arbalétriers et tireurs d'armes, précédées d'une musique bruyante,

ouvraient la marche : chaque compagnie avait ses valets habillés grotesquement et qui faisaient toutes sortes de folies pour faire ranger le peuple : venaient ensuite des chariots de triomphe garnis d'enfans parés avec soin. Ces chars représentaient le paradis, la cour des anges, l'enfer, etc. : un espace assez long séparait tout cet attirail profane de la procession religieuse, qui chantait des psaumes. Quant au fou de la ville, sa charge avait des droits et devait être occupée par le premier valet des échevins. Son habit de cérémonie ressemblait un peu à ceux d'Arlequin, par la bigarrure des étoffes dont il était composé : une foule de grelots y était suspendue. Le fou tenait en outre une marotte à la main.

La procession de Lille était précédée, la veille, d'une cavalcade à la tête de laquelle marchait le fou de la ville, jetant des dragées au peuple. Cette cavalcade avait pour but de visiter les rues, les ponts et les remparts, afin de s'assurer si toutes les réparations convenables avaient été faites, et si la procession pouvait marcher sans danger. Chacun des corps qui devaient y figurer déléguait quelqu'un de ses membres pour assister à cette visite solennelle; c'est



Gayant et sa femme (sous l'empire).

pourquoi on y voyait figurer trois chanoines, le prévôt de la ville, deux échevins, le secrétaire du chapitre, les greffiers de la ville, les sergens du magistrat et ceux du chapitre, suivis de leurs ouvriers assermentés. La visite faite, la cavalcade revenait au cloître de Saint-Pierre, où le chapitre donnait un grand souper dont les syndics faisaient les honneurs.

« De mon temps, dit l'abbé d'Artigny (*Mémoires*) « le fou de la ville était un agent de » change et un banquier fort à son aise, qui » avait un fils chanoine de St-Pierre, qui est » la principale église de la ville. Il était obligé » de faire par lui-même les fonctions de sa » charge à cette procession. Le peuple ne croi» rait pas que la procession fût complète, si le » fou n'y paraissait pas avec tous ses attributs, et » accompagné d'un spectacle qui ne tient en rien » de la piété ecclésiastique. »

Il y avait encore une autre fête nommée *joûte de l'épinette*, et qui remonte à l'an 1220.

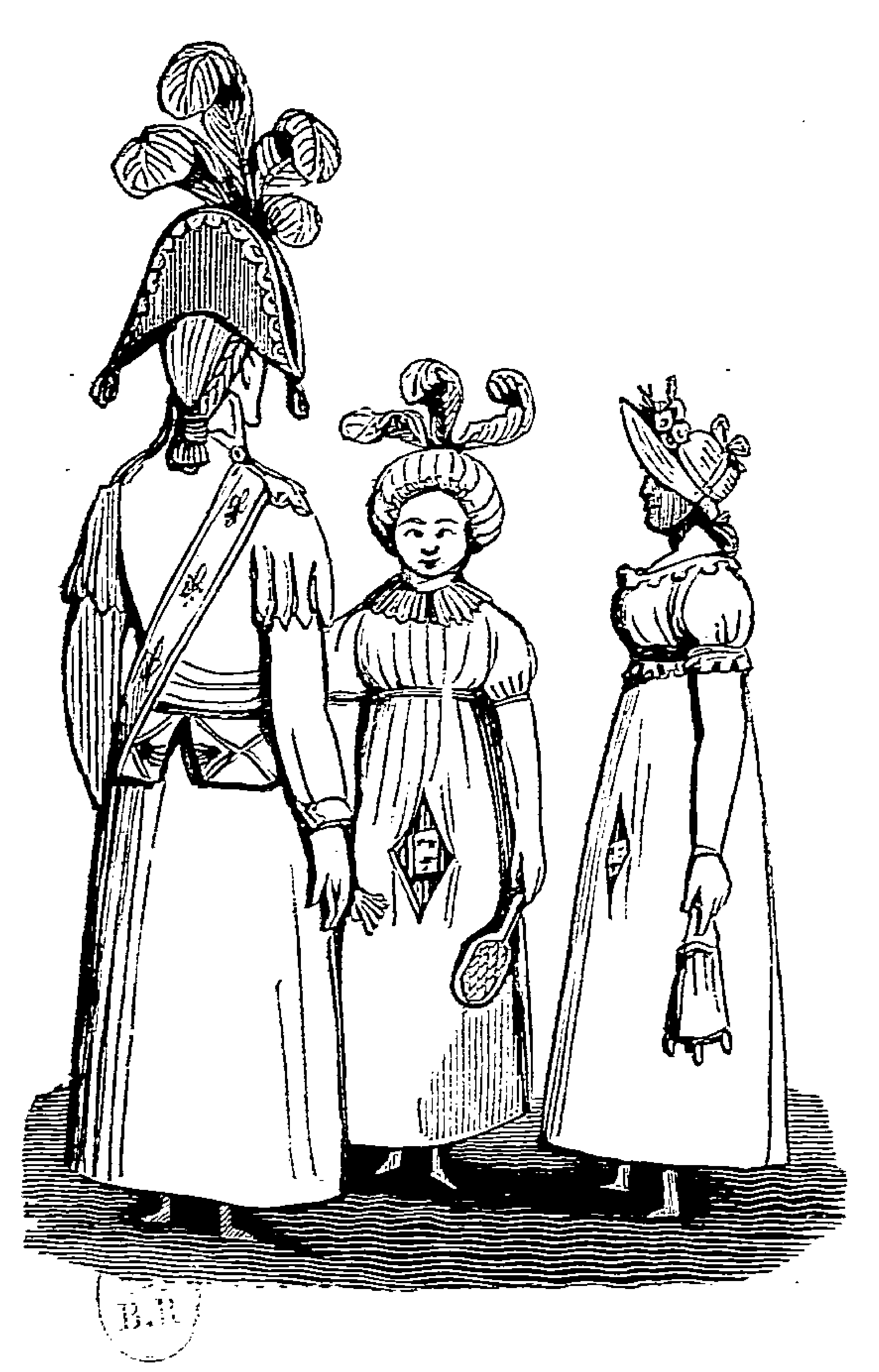
On élisait chaque année, au 1er mai, un roi de l'Épinette qui contractait, en acceptant cette charge, plusieurs obligations, entre autres celle de donner divers dîners et soupers à certaines époques de l'année. Voici les principales dis-

positions des réglemens renouvelés à ce sujet en 1449.

« Le roy sera tenu de faire une *colasse* (col-
» *lation*) le jeudi, deuxième jour de carême,
» pour illecque terminer et décider les diffi-
» cultés qui souvent sourdent entre les joûteurs
» de diverses manières. Au jour du gras di-
» manche, qui est celui du mi-carême, sera
» tenu, le roy, de faire danser les dames et
» demoiselles, chevaliers et écuyers. On fera le
» voyage de St-George à Templemars et le dîner
» au retour sans y appeler dames ni demoiselles
» quelconques, et ce aux dépens du roy. Dans
» un voyage de Bruges, les joûteurs, pour le-
» dit lieu de Bruges, seront tenus avoir robe
» de parure et y sera tenu le vieux roy de joûter
» avec le nouvel, et de faire le souper et hon-
» neur accoutumés. »

Les joûtes de l'Épinette attiraient toujours une multitude de spectacteurs. Les comtes de Flandre ne manquaient jamais d'y assister avec leur cour : deux rois de France ont même honoré cette fête de leur présence. En 1464, Louis XI, étant à Lille, joûta en personne contre Bauduin Commer, roi de l'Épinette.

Il était d'usage, dans cette fête, d'indemniser



Enfans de Gayant (sous l'empire).

de leurs frais de voyage toutes les dames et demoiselles qui daignaient y assister. Les joûtes de l'Épinette jouissaient d'une telle célébrité, que Philippe-de-Valois, roi de France, les excepta de la proscription dont il frappa les Tournois, par son édit du 4 février 1328.

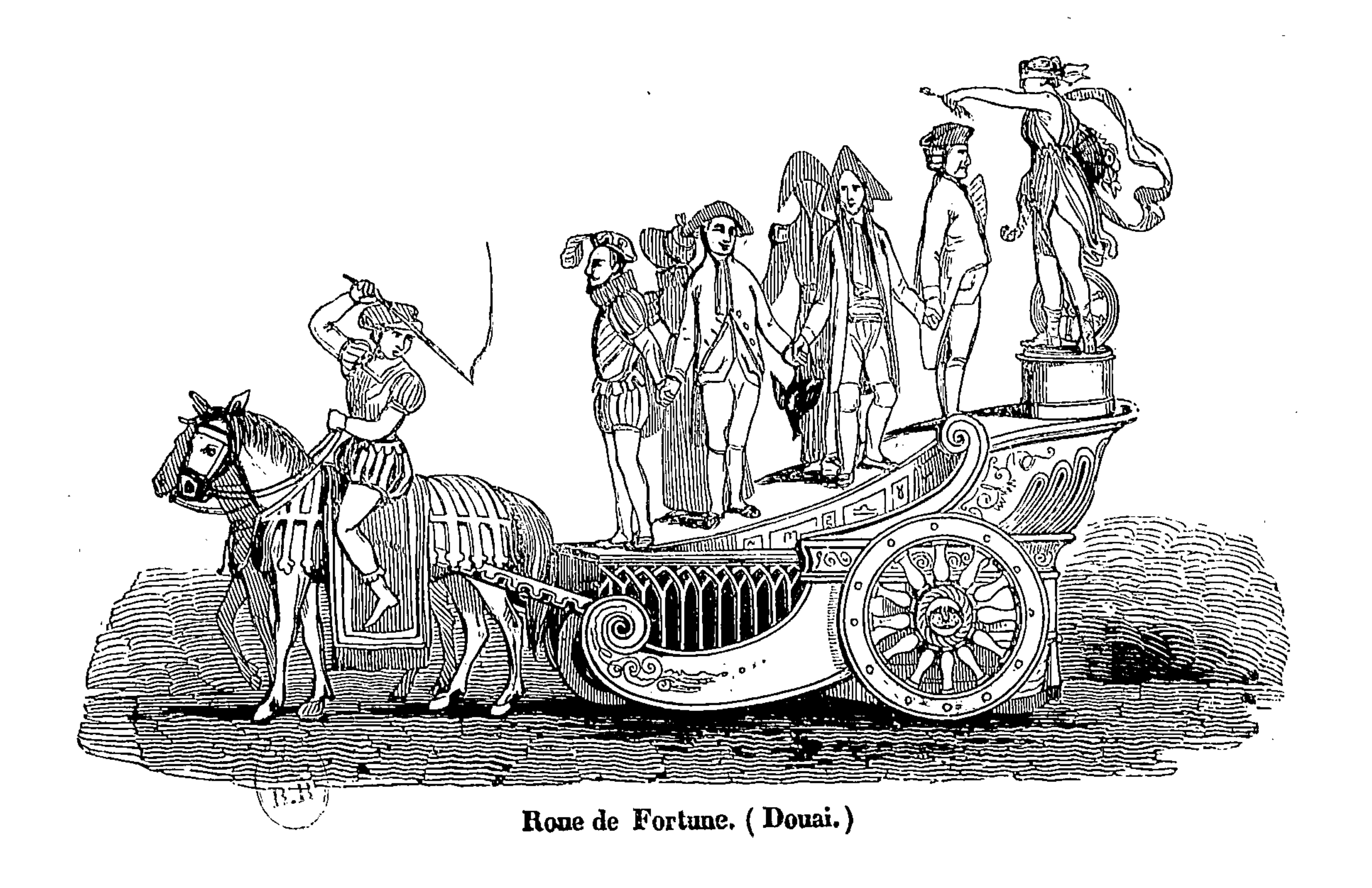
Parmi les compagnies de dames qui se rendirent à la fête de l'Épinette en 1447, on remarqua celle de Valenciennes, dont la liste présente des noms très-connus encore aujourd'hui dans cette ville.

Les dépenses énormes que cette fête occasionnait la firent tomber en désuétude vers l'an 1482. Le premier roi de l'Épinette, dont on ait conservé le nom, est Jean Legrand qui régna en 1282; le dernier fut Henri de Tenremonde qui tint le sceptre en 1486. Chacun de ces rois recevait à son avénement au trône, des armoiries, en vertu d'une autorisation des souverains.

En outre de ces réjouissances, il existe encore à Lille la fête du *broquelet*, elle a lieu le jour de saint Nicolas, et a pour but de célébrer l'invention de la dentelle.

La ville de Valenciennes célèbre sa fête communale le 8 septembre, jour de la nativité de

la sainte Vierge; les marches triomphales qui en faisaient jadis l'ornement ont été supprimées en 1791. La fête avait lieu en mémoire d'un événement miraculeux qui, selon la tradition, remonte à l'année 1008. C'est la délivrance de Valenciennes, au moyen d'un filet ou cordon dont la Vierge entoura cette ville pour la délivrer d'une peste qui exerçait alors de tels ravages qu'elle avait enlevé 9,000 personnes à Cambrai. Les *nortiers*, petits cultivateurs qui nourrissent des vaches pour en vendre le lait aux habitans, avaient le privilége de former une cavalcade bourgeoise qui tenait le premier rang dans cette procession. Ils avaient, dit-on, mérité un tel honneur, pour avoir atteint et saisi un fameux chef de brigands nommé Annéen qui venait de dérober la boîte où l'on conservait le cordon miraculeux. C'était pour célébrer la défaite d'Annéen que tous les ans le lendemain de la procession, on plaçait sur l'esplanade de Valenciennes un mannequin en osier représentant le brigand empalé qui tenait d'une main un écusson auquel étaient suspendues des bagues offertes en prix aux coureurs les plus adroits; le mannequin tenait de l'autre main un fouet dont il frappait brusquement



Roue de Fortune. (Douai.)

les coureurs qui avaient la maladresse d'atteintre l'écusson avec leur lance.

Le mercredi des cendres, on célèbre à Valenciennes la *fête des Incas*, instituée depuis très peu d'années seulement. Quelques personnes conçurent l'idée charitable de prendre des travestissemens durant le carnaval, et de solliciter de la commisération publique des secours pour les pauvres; cette association devint très nombreuse, et institua une fête brillante, que l'on appelle les *Incas* ou la marche du *Panca*. Qu'est-ce que le *Panca*? Nul autre que Mardi-Gras, ou saint Pansard, le dieu de Rabelais et des Flamands, le dieu de la panse, le dieu de la bonne chère.

Les acteurs de cette fête s'habillaient d'abord en Indiens; de-là l'origine de leur dénomination : *les Incas*.

Les *Incas* à pied, chargés de recueillir les dons de la charité publique, durant la marche des *Incas*, se servent d'entonnoirs en toile, immenses et d'une forme bizarre qu'ils présentent sous les fenêtres. Les pièces de monnaie, ne courent, de la sorte, aucun risque de se perdre, et parviennent sûrement jusque dans les mains de l'*Incas*. Presque tous ont adopté

le costume oriental plus ou moins modifié.

On ne peut se faire une idée de la magie de cette fête qui se célèbre aux flambeaux.

D'abord, une détonation de fusées, et puis soudain une foule immense d'hommes, de chars et de chevaux, qui se mettent en route à la nuit tombante, au milieu de lanternes qui vacillent de toutes parts, de torches qui exhalent dans les airs les longs tourbillons de leur fumée rougeâtre, et, au milieu de cette confusion d'ombres et de lumières, des accoutremens bizarres, vraie débauche d'imaginations avinées, des pensées de carnaval mises en actions, du Rabelais qui marche, parle et agit! Ajoutez des clameurs, des bons mots échangés, les hennissemens des chevaux, le bruissement des roues et la multitude qui se presse comme des flots autour du cortége, agite ses chapeaux et mêle ses cris et son agitation, à tant de cris et à tant d'agitations. C'est la cour, c'est l'armée d'un roi qui n'a jamais régné, d'un dieu qui n'a jamais été adoré, dont la puissance ne dure que deux heures, mais deux heures d'une grandeur inouïe et sans qu'une seule voix s'élève contre elle.





Incas faisant la quête. (Valenciennes.)

Et puis tout cela se meut, tout cela avance lentement, tout cela voit, à son aspect, les fenêtres s'empourprer de lumières, s'ouvrir avec fracas, et s'emplir de femmes, sur le visage desquelles vient se jouer la lueur des torches. Et il y a des accidens de lumière admirables, comme notre Rembrand se plaisait à en prodiguer, et qui donnent aux rues noires et sinueuses de Valenciennes l'aspect le plus pittoresque et le plus poétique.

Tout à coup, le cortége se rassemble, se contracte, s'arrête. Des fusées jaillissent en déchirant les airs, et jettent jusqu'au ciel de longues raies de feu qui se croisent et s'éloignent. Alors mille flammes fantastiques tournoient, se confondent, se jouent, disparaissent, renaissent, ne se laissent plus voir, remontrent et cachent de nouveau les étranges figures au milieu desquelles elles éclatent. C'est à se perdre, c'est à s'enivrer au milieu de cette confusion de bizarreries.

Quelques jours après, les *Incas* se réunissent en costume, dans un bal où l'on distribue des médailles aux *Incas* qui ont recueilli les dons les plus abondans.

Les autres fêtes de la Flandre n'offrent rien de spécial, et nous terminerons ici une compilation bien longue et bien incomplette pourtant, nous ne le reconnaissons que trop.

Il y a long-temps que Froissart a dit :

« D'une telle province il ne faut point parler ; il faut la voir. »



FIN DE LA DEUXIÈME SÉRIE DES CHRONIQUES.

